

LES BUCOLIQUES,

EN VERS FRANÇAIS,

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DU POÈTE LATIN,
ET ACCOMPAGNÉES DE REMARQUES SUR LE TEXTE;

POUR COMPLÉTER

LES ŒUVRES DE VIRGILE

TRADUITES PAR J. DELILLE.

PUBLII

VIRGILII MARONIS

BUCOLICA.



PARISIIS,

APUD GIGUET ET MICHAUD, TYPOGRAPHOS,

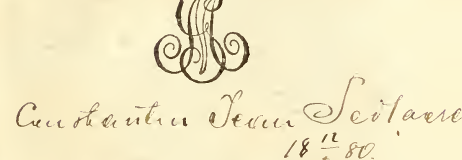
VIA VULGÒ DICTA BONS-ENFANS, N°. 34.

M. DCCC. VI.

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. VI.

PRÉCIS HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE

SUR VIRGILE.

MARTIAL a dit : *Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.* « Qu'il existe des Mécènes, nous » ne manquerons pas de Virgiles. » Sans donner à cette idée poétique et peut-être intéressée plus de valeur et de confiance qu'elle n'en mérite, il est certain que l'heureux concours de circonstances qui fit naître à la même époque, Auguste, Mécène, Pollion, Varus et Virgile, servit beaucoup à développer le génie de ce grand poète, celui de tous les auteurs qui a le plus honoré et embelli la langue latine, et dont les ouvrages, éternels modèles de bon goût, présentent à la fois le plus de sagesse dans leur conception, le plus d'élégance dans leur exécution, et souvent les idées les plus morales, comme les sentiments les plus [illegible] touchants. Ces titres justifient l'intérêt

que doivent inspirer les moindres détails que l'on a pu recueillir sur la naissance, la vie, les ouvrages et la destinée de Virgile. L'histoire d'un personnage célèbre est sa plus ressemblante image; c'est en effet, comme le dit Plutarque, dans les particularités les plus petites et les plus communes de la vie et de la fortune d'un homme, que l'on peut retrouver les causes qui ont déterminé la tournure de son esprit et le genre de ses travaux.

Publius Virgilius Maron naquit le quinzième jour d'octobre, l'an de Rome 684, sous le consulat de Pompée et de Crassus, dans un petit village aujourd'hui connu sous le nom de *Pétula*, autrefois nommé *Andes*, et très-proche de Mantoue, capitale de la nouvelle Étrurie, ville plus ancienne de trois cents ans que Rome, au rapport même de Virgile, suivant ces vers du dixième livre de l'*Énéide:*

Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris,
Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis:
Qui muros, matrisque dedit tibi, Mantua, nomen;
Mantua dives avis, etc.

« Ocnus, le fier Ocnus, quitte aussi sa patrie.
» La prêtresse Manto, du fleuve d'Étrurie
» Eut cet enfant divin, et lui-même, dit-on,
» De sa mère, a Mantoue a donné le beau nom,
» Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre. »

(Delille.)

Il rappelle également et constate le lieu de sa nais-

sance dans le second livre des *Georgiques*, par ce vers touchant :

Et qualem infelix amisit Mantua campum,

« Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue. »
(DELILLE.)

Les historiens sont peu d'accord sur la profession du père de Virgile. Les uns prétendent qu'il était fils d'un potier de terre; les autres, que son père était aux gages d'un certain Magus, messager public, qui, pour récompenser son industrie, le reçut dans sa famille et l'adopta pour gendre. Interressé par son beau-père à l'exploitation de ses propriétés, il en augmenta si bien la valeur, que, de sa part dans leur produit, comme dans celui des troupeaux, et du profit de ses abeilles, il parvint à acheter des bois qui augmentèrent son aisance. On ajoute qu'il mourut aveugle après une longue vieillesse.

D'autres assurent que son père, nommé Vergilius, était le compagnon d'un astronome ambulant, qui se mêlait d'exercer la médecine ou plutôt l'astrologie, sciences alors inséparables, et pratiquées par un grand nombre de Grecs; ce qui ferait conjecturer que le père de Virgile pourrait avoir été de cette nation; le nom de Maron autoriserait cette idée, et permettrait de le croire issu de l'un des compagnons de Léonidas. On sait que parmi les trois cents Spartiates qui se sacrifièrent au passage des Thermopiles, on en compte un fort célèbre, qui portait le même nom que le père de Virgile.

Sa mère s'appelait Maïa ; elle était de famille patricienne, et parente de Varus. Devenue veuve, elle eut un autre époux, et donna bientôt à Virgile un frère appelé Proculus. Quelques historiens assurent au contraire que Maron, père du poète, fut le second mari de sa mère. Le seul fait sur lequel il n'y a point d'incertitude, c'est que Virgile naquit dans un séjour ainsi que dans une condition très obscurs : comme si le sort eût pris plaisir à montrer le contraste le plus frappant entre son origine presqu'inconnue et l'éclat de sa renommée que le nombre des siècles agrandit encore, loin de l'avoir affaiblie.

On ne peut s'occuper des récits fabuleux qui nous sont parvenus sur la naissance de Virgile, que pour faire sentir le rapport singulièrement remarquable qui existe entre Homère et lui, comme il s'en trouve dans les sujets de leurs poëmes. Homère est né dans l'indigence ; les parents de Virgile étaient également pauvres. L'un vit le jour au bord d'une rivière; l'autre dans un fossé. Un peuplier prit racine au lieu même où Virgile naquit, et l'on attribuait à cet arbre des vertus surnaturelles; Hérodote nous apprend qu'Homère eut également son peuplier qu'on visitait avec beaucoup de vénération. A ne considérer que ces conformités, on se persuaderait, si on y attachait quelque croyance, que les mêmes astres influèrent sur la naissance de l'un et de l'autre, et produisirent un même résultat. Mais tout ce qu'il y a de vraisemblable dans ces inventions de l'antiquité, c'est

que les historiens latins crurent convenable de répéter, d'après Hérodote, ce qui pouvait donner une apparence de merveilleux à la chronique imaginaire de leur compatriote.

Il paraît constant que Virgile reçut une éducation soignée, et qu'il annonça de bonne heure autant de goût pour l'étude, que d'heureuses dispositions à s'instruire. On l'envoya dès l'âge de douze ans à Crémone; il y resta jusqu'à sa seizième année. Il se rendit alors à Milan, et ensuite à Naples où la philosophie et les belles-lettres avaient des écoles et des maîtres renommés. Virgile y perfectionna son instruction, et donna beaucoup de soins à l'étude des meilleurs auteurs de la Grèce et de Rome. Le voisinage de Marseille lui facilita la connaissance des premiers, car cette ville déjà fameuse à cette époque, et célèbre également aujourd'hui par son goût reconnu pour les arts et les lettres, conservait alors toute la pureté de l'harmonieux langage de la Grèce, au milieu des nations barbares dont elle était environnée.

La physique et les mathématiques furent en même temps les sciences favorites de Virgile, et captivèrent principalement son application. Ce fut à ce genre d'étude qu'il dut cette régularité de pensée, cette justesse d'expression, cet ordre enfin dans la conduite de ses sujets, qui font le caractère particulier de son talent. Il s'attacha d'abord à la philosophie d'Épicure, dans l'école de Scyron

cité deux fois dans les ouvrages de Cicéron qui fait également l'éloge de son savoir et de sa vertu.

C'est dans l'école de ce philosophe, pour qui Virgile conserva une estime et une affection constantes, et près duquel on le verra chercher un asile dans les troubles de sa patrie, que commença la liaison de ce grand poète avec Varus, alors son compagnon d'étude. Le goût des vers les unissait plus étroitement encore; on assure même que par une suite de son attachement pour Varus, Virgile voulut qu'il se fît honneur d'une tragédie qu'il avait composée, et que cette complaisance de l'amitié fut la première cause qui lui valut dans la suite l'utile et puissant appui de ce protecteur.

Après que Virgile eut terminé ses études à Naples, tout porte à croire qu'il fit un premier voyage à Rome. Cette opinion, confirmée par nombre d'historiens, semble approcher de la certitude par quelques vers qui seront rapportés plus bas, et que l'on a conservés comme adressés à Scyron son ancien maître, par son élève.

Virgile, qu'attirait à Rome l'éclatante renommée de Jules César, ne jouit que peu d'instants du grand spectacle qu'il y cherchait. Il fut bientôt le témoin de l'assassinat d'un grand homme, et des affreux désastres qui le suivirent. Tous les partis, comme ceux qui n'en suivaient aucun, n'éprouvèrent d'abord qu'un même sentiment, et ce fut celui de la terreur. Les meurtriers se réfugièrent

au Capitole. Les membres du sénat s'étouffèrent aux portes en prenant la fuite ; Antoine s'échappa de sa demeure sous les habits d'un esclave ; chaque maison fut barricadée ; et, plus tard, quand Octave, instruit de l'évènement, eut quitté l'Illyrie pour se rendre à Rome, il n'osa débarquer à Brindes, et prit terre en secret dans un golfe ignoré de la Calabre. Chacun s'étonnait de ne pas être poursuivi par un pouvoir dominateur ; ce qui fit dire à Cicéron, *que les conjurés avaient projeté en enfants ce qu'ils exécutèrent en hommes.*

Antoine fut le premier qui jugea la situation des esprits ; il reparut avec autorité, retrouva son caractère, et ce fut lui qui rassura Brutus. Le succès de cette audace en augmenta l'énergie. On voulut des funérailles publiques pour César ; elles furent ordonnées. Antoine s'empara de la tribune, fit placer auprès d'elle les restes du dictateur, et dans les mêmes lieux où, par un même moyen, le cadavre de Lucrèce avait été le signal de la liberté, le cadavre de César devint le signal des plus grands troubles et de la plus terrible oppression. La maîtresse du monde resta la proie d'une foule de chefs qui voulaient tous y commander. Chacun, pour y parvenir, inventait les moyens les plus révoltants. L'un abolissait les dettes, et se faisait des partisans de tous les débauchés, des prodigues et des indigents ; l'autre, pour dépouiller ses ennemis ou les perdre, se créait un tribunal de centurions étrangers, et faisait juger à volonté des Romains

par des Gaulois, des Achéens et des Crétois. Rome alors devint l'habitacle de tous les crimes; elle fut l'arène où combattirent toutes les passions les plus affreuses, et où se réunirent, dans leurs fureurs, les intérêts les plus opposés. On vit le neveu de Jules, son héritier, son fils adoptif, courtiser Brutus, servir sa cause, le combattre, et commander ensuite qu'on jetât sa tête au pied de la statue de César. On vit Antoine, au lieu d'unir sa vengeance à celle d'Octave, le repousser par avarice, le poursuivre par des satires injurieuses, l'accuser d'assassinat, et se joindre à lui, par les soins de Lépide, pour se baigner tous trois dans le sang le plus précieux. Les murs de Rome furent couverts de proclamations horribles et de proclamations généreuses. Les unes promettaient de l'or au dénonciateur d'un proscrit; les autres, au nom chéri du jeune Pompée, promettaient une double récompense à tout protecteur d'un citoyen. C'est en vain que le plus noble courage voulut désintéresser la barbarie. L'ingratitude s'unit à la férocité. Nul obstacle ne doit arrêter les triumvirs dans leurs projets de meurtre; et, pour se le prouver l'un à l'autre, ils s'enchaînent par le plus cruel échange de victimes; Lépide sacrifie son frère; Antoine, son oncle; Octave, son tuteur, et, pour comble d'horreur, il accorde la mort de Cicéron que depuis deux ans il appelait son père.

De si terribles événements devaient hâter pour Virgile les leçons de l'expérience, et lui commander la circons-

pection; mais elle n'arrive qu'avec l'âge. L'admiration et la reconnaissance parlèrent seules à son âme en faveur de Cicéron. Ce fut alors que Virgile publia cette pastorale intitulée *le Moucheron*, allégorie touchante qu'il offrit aux mânes du plus vertueux et du plus éloquent des Romains, et par laquelle il semblait inviter Octave à élever au moins un monument à ce grand orateur, dont il avait tant de fois imploré les conseils et tant de fois obtenu l'appui.

Virgile, dans ce petit poëme, représente un berger que le sommeil a surpris au bord d'un marais. Il est réveillé par l'aiguillon d'un insecte qu'il écrase dans un premier mouvement. Il reconnaît alors que, sans le service du moucheron, il aurait péri de la piqûre d'un serpent qu'il aperçoit à ses côtés; il le tue, et dans ses justes regrets de la mort involontaire de son protecteur, il se fait un devoir de lui élever un tombeau.

On a prétendu que cette pièce n'était pas de Virgile, parce que son style n'a pas le charme de celui de ses autres pastorales. Mais quel auteur a paru toujours égal, et n'a pas montré quelque faiblesse dans les débuts de son jeune âge, et même dans les productions de sa vieillesse? Le sublime chantre d'Énée a donc pu, d'après la loi commune, s'annoncer, comme le dit Martial, par un ouvrage d'une poésie même un peu rude:

Protinus Italiam concepit, et arma virumque,
Qui modò vix Culicem fleverat ore rudi.

Le talent poétique de Virgile n'a pas besoin d'une preuve de plus; mais on a trop de satisfaction à retrouver un témoignage honorable de sa reconnaissance et de son courage pour chercher à le contester. C'est à ceux qui élèveront quelque doute à ce sujet, que l'on pourra présenter encore l'autorité de Martial. On osera leur dire avec ce poète : « *Recevez avec affection, parmi les ouvrages de Virgile*, son intéressant moucheron,

» Accipe facundi Culicem, studiose, Maronis. »

Cette pièce eut heureusement le sort de tous les premiers ouvrages d'un jeune poète. Elle fut sans doute ignorée d'Octave, et ne fit pas grande sensation dans Rome. Perdu dans cette ville immense, Virgile n'avait que de faibles secours à espérer des muses. Les ressources du barreau qu'il suivait, n'existaient plus à cette époque funeste où il n'y avait de lois que celles de la violence et de la force. Il paraît que Virgile, encore jeune, entraîné par les désordres de Rome, et recherchant les plaisirs de son âge qui, suivant sa propre expression, *acri gaudet equo*, « se plaît à l'exercice violent du cheval, » trouva le moyen de se lier avec le chef des équipages d'Octave, et que, pour mieux satisfaire ses goûts, il prit du service dans cette partie de la maison du triumvir. Ce fut alors que les Crotoniates ayant fait hommage à César d'un jeune poulain de la plus grande beauté, Virgile annonça que l'espérance de force et de légèreté

qu'il donnait serait trompeuse. Sa prédiction s'étant réalisée, on augmenta son traitement[1], au nom du triumvir, d'une double ration de pain. Le même genre de récompense lui fut encore accordé de nouveau, pour avoir prévu la vitesse, que l'on reconnut dans la suite à des chiens de race espagnole, nouvellement arrivés de ce pays, et offerts comme un présent rare à Octave. De pareilles décisions, ce léger succès dans des objets de si peu d'importance, firent plus de bruit que les vers déjà publiés du jeune poète, et acquirent une sorte de réputation à Virgile. Ce n'est pas la seule fois que d'heureux effets naquirent de petites causes; et cette histoire n'a rien de plus étonnant que celle des pies-grièches qui firent la haute fortune du jeune Cadenet, sous Louis XIII.

M. de Voltaire, cependant, s'indigne de ce récit, qu'il traite de fable injurieuse, quoiqu'il soit répété par le plus grand nombre des historiens de Virgile. « *Je ne sais par quelle fatalité*, dit-il, *la mémoire des grands hommes est presque toujours déshonorée par des contes insipides.* » A l'en croire, on insulte Virgile, on *ose en faire une espèce de maquignon;* comme si le vénérable Homère n'avait pas été mendiant, Démosthènes forgeron, et qu'Abdolonime n'eût pas été jardinier avant d'être fait roi de Sidon par Alexandre! C'est assurément une grande autorité que celle de M. de Voltaire; mais il semble qu'il devait, plus que personne, n'attacher de prix qu'au mérite personnel, et qu'en faisant de pareils reproches, l'auteur du commen-

taire sur Corneille pouvait leur trouver une réponse satisfaisante dans ces beaux vers qu'il ne devait pas oublier:

> Un pur hasard sans nous règle notre naissance,
> Mais comme le mérite est en notre puissance,
> La honte du destin qu'on voit mal assorti,
> Fait d'autant plus d'honneur, quand on en est sorti.
>
> (CORNEILLE.)

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Octave, convaincu de la science de Virgile sur la race des animaux, s'imagina qu'il pouvait avoir d'égales notions sur l'origine des hommes. Cette opinion doit peu surprendre, en reconnaissant que les Romains étaient le plus ignorant de tous les peuples sur ce qui concerne les causes naturelles. Le jeune poète fut donc jugé digne d'être présenté au maître de Rome comme un physicien très habile.

Octave avait la faiblesse de ne pouvoir oublier les satires et les lettres injurieuses d'Antoine, dans lesquelles il lui avait reproché la bassesse de son origine, faisant entrer, à ce que dit Suétone, un cordier, un copiste et un boulanger dans la liste de ses ancêtres. Ce fut dans l'espérance d'éclaircir ses doutes qu'il fit appeler Virgile, et lui demanda s'il savait qui il était, et quelle puissance il avait pour assurer le bonheur des hommes? Je sais, lui dit Virgile, que tu es César, et que ta puissance égale celle des dieux immortels. Je te veux du bien, lui dit le triumvir, et, si tu m'éclaires sur la vérité que je veux connaître, je prendrai soin de ta fortune. Virgile protesta de sa soumission. Les uns pensent, reprit

César, que je suis fils d'Octave, les autres publient qu'un autre père m'a donné le jour : éclaircis mes doutes. Virgile, étonné par le sérieux d'une question si positive et si bizarre, répondit en souriant : je dirais franchement ce que je pense, mais je souhaiterais que la permission m'en fût accordée. César l'assura par serment qu'il ne s'offenserait d'aucune de ses réponses, et qu'au contraire, de quelque nature qu'elle fût, il ne sortirait pas de sa présence sans recevoir un témoignage de sa libéralité. Virgile alors se crut autorisé à jouer un rôle auquel il se voyait forcé par la circonstance. Il se mit à contempler attentivement le visage du triumvir, et il lui dit, en affectant la gravité la plus naturelle : « Il est aisé, noble César, au » philosophe comme au mathématicien, de connaître » la race des animaux ; mais celui qui prétendrait, à la » seule inspection, deviner celle des hommes, ne serait » qu'un imposteur. En réfléchissant toutefois sur vos ha- » bitudes, elles me suggèrent une opinion, bien hasar- » dée sans doute, mais qui conviendrait à la profession que » l'on pourrait supposer à votre père. » César, piqué par une curiosité plus vive, le pressa de la satisfaire. « Autant « que mes conjectures l'autorisent, lui dit enfin Vir- » gile, j'oserais vous croire le fils d'un boulanger. » Octave étonné cherchait en lui-même comment une pareille origine pouvait être la sienne, et, toujours frappé des sarcasmes d'Antoine, il crut ce propos analogue aux bruits injurieux qu'il avait répandus. Virgile, continuant son discours, rendit son interprétation moins inquiétante.

« Voici, dit-il, ce qui fonde mon opinion : je me suis per-
» mis deux fois sur la race de vos chevaux et des chiens de
» vos équipages des prédictions que le temps a justifiées ;
» Octave, alors maître de Rome, ne m'a fait donner cha-
» que fois pour toute récompense, qu'un surcroît de ra-
» tions de pain : n'est-ce pas ainsi qu'un boulanger dispen-
» serait ses faveurs ? » Cette plaisanterie, dont plus d'un souverain aurait pu s'offenser, eut le bonheur de réussir auprès d'Octave, soit que ce fût de sa part une preuve de bon esprit, ou seulement parce qu'elle dissipa son inquiétude. « A l'avenir, lui dit César avec bonté, tu recon-
» naîtras à mes dons qu'ils ne sont pas ceux de l'artisan
» dont tu me fais descendre, mais du magnanime héritier
» de César. » L'effet suivit la promesse : dès ce moment il le combla de marques d'estime, pourvut à ses besoins, et le recommanda particulièrement à Pollion, lieutenant des provinces où se trouvaient les modestes possessions de sa famille.

Virgile, entouré des protecteurs que lui procura naturellement la faveur d'Octave, honoré de l'amitié de Mécène, de Varus, de Pollion et de Gallus, se trouva sans inquiétude du côté de la fortune, et se livra, plus que jamais, au commerce des muses. Il abandonna le barreau, malgré ses succès dans plusieurs causes, et s'occupa quelque temps de l'idée brillante et hardie de composer un poëme sur les guerres civiles de Rome ; mais on a lieu de croire qu'après quelques essais il recula devant la difficulté de concilier, avec une poésie harmo-

nieuse, la rudesse et l'âpreté des vieux noms romains et de leurs alliés (1). Il pensa ce que Boileau disait de l'effroyable Woerden et de son horrible Wurtz.

Et qui peut sans frémir aborder Woerden !
Wurtz.....Ah ! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurtz !

C'est à ce projet de poëme que Virgile fait allusion dans les vers de sa sixième pastorale, où il prétend que, pour le détourner de son entreprise, Apollon le tira par l'oreille, et l'avertit de sa foiblesse.

Cùm canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit. . . . .

« J'ai voulu des héros célébrer les hauts faits,
» Mais me tirant l'oreille et me parlant en maître,
» Reprends, me dit Phœbus, un ton simple et champêtre. »

Les beautés naturelles et la grâce des idylles de Théocrite firent encore plus d'impression sur Virgile que l'avertissement d'Apollon. Il eut la généreuse ambition de rivaliser avec le chantre de Sicile, et d'enrichir les lettres romaines d'un nouveau genre de poésie. Il reprit en effet celui de la pastorale. Différents essais de cette nature, anciennement publiés, et surtout deux idylles déjà couronnées d'un brillant succès, le confirmèrent dans cette

(1) Il n'étoit pas facile en effet de placer heureusement en vers les noms de *Piccarius Scarpus*, *Decius Mus.*, *Zygactes*, *Rhasq*, *Chizico*, *Vibius*, *Caudex*, *Ranaquil*, *Tarcon*, *Dimot*, *Al-Gaud*, ni même *Hirtius Pansa*, etc., etc.

résolution. Il est infiniment probable que la première de ces compositions fut le morceau plein de sentiment, de passion et de poésie, connu sous le nom d'*Alexis*. On présume qu'il avait paru l'an 709 de Rome, quelque temps avant l'assassinat de César, époque à laquelle le jeune Virgile avait vingt-cinq ans. On regarde comme la seconde, la dispute des deux bergers qui prennent Palémon pour juge.

Après ces deux pastorales, on place au troisième rang, dans l'ordre chronologique, l'admirable poëme intitulé *Silène*, et que l'on peut regarder comme un hymne sublime, quoi qu'en dise Fontenelle qui ose mettre au-dessus de ce chef-d'œuvre l'imitation bizarre qu'en a faite Némésien (1). On assure que cet admirable tableau de la philosophie d'Épicure, enrichi des plus aimables fictions de la mythologie, fut récité en public, au théâtre, par la célèbre comédienne Cythéris, qui se distinguait surtout par un organe enchanteur et par la justesse de sa déclamation. C'est à sa voix mélodieuse que Virgile fait allusion par ces expressions de sa dixième pastorale:

. . . . . Quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda. . . . . .

« Des vers qu'avec succès Lycoris fasse entendre. »

Servius atteste que Cicéron, présent au récit de cet

(1) Il y représente le jeune Bacchus prenant plaisir à aplatir avec son pouce le nez déjà très-écrasé de Silène.

Et simas tenero collidit police nares.

admirable poëme, et charmé d'y retrouver la doctrine et la poésie de Lucrèce, s'écria, dans son enthousiasme, *magnæ spes altera Romæ*, « second espoir de Rome » l'immortelle. » Rapprochement aujourd'hui plus glorieux pour Lucrèce qu'il ne le fut alors pour Virgile. On aime à voir que ce grand poëte a consacré sa reconnaissance d'un éloge aussi flatteur dans le 12e. chant de l'*Énéide*, en appliquant cette expression au jeune Ascagne.

Il paraît que Virgile, après l'audience dont il sortit comblé des bontés d'Octave, s'occupa de chercher un sujet qui pût entretenir la faveur dont il avait des preuves pour le moment et l'espérance pour l'avenir. Il saisit un fait historique, cité par Dion Cassius. Cet écrivain rapporte que, l'an de Rome 712, les triumvirs Antoine, Octave et Lépide, élevèrent dans le Forum un temple qu'ils consacrèrent à Jules-César, qu'ils promenèrent solennellement sa statue et celle de Vénus dans le cirque, qu'ils ordonnèrent que des prières seraient adressées au dictateur à la nouvelle de chaque victoire, et qu'ils lui décernèrent des honneurs divins. Cette apothéose fit naître à Virgile l'idée de sa cinquième pastorale. Il y met en scène deux bergers qui déplorent la fin prématurée de Daphnis, enlevé par une mort cruelle, *crudeli funere*. Les troupeaux partagent leur douleur et refusent leur nourriture ; les bêtes sauvages gémissent de cette perte, les campagnes la pleurent ; Apollon et

Palès abandonnent les plaines, les nymphes versent des larmes autour de son corps, et Vénus elle-même se livre à des plaintes amères:

Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos, atque astra vocat crudelia mater.

« Quand, auprès de son fils, une mère éperdue
» Le couvrait de baisers, le serrait dans ses bras,
» Et reprochait aux dieux son barbare trépas. »

Cette mère, que représente Virgile, ne peut être que Vénus. Cette opinion s'appuie d'un passage des Métamorphoses d'Ovide, où l'on retrouve, au sujet de la mort de César, et les mêmes images et la même douleur de la déesse.

Tum vero Cytherea manu percussit utraque
Pectus, et Æneadem molitur condere nube.

« Vénus à coups pressés outrage ses appas,
» Elle veut, dans l'effroi d'un si cruel trépas,
» Envelopper César d'un nuage céleste. »

(St-Ange.)

La seconde partie de cette pastorale est consacrée par le poète à une scène de joie et de triomphe, qui contraste admirablement avec le ton lugubre du premier tableau.

On y voit Daphnis admis dans l'Olympe; le plaisir, une allégresse universelle, rendent à la terre sa parure et

ses fleurs, les montagnes retentissent d'heureux concerts, les animaux sauvages perdent leur férocité, des autels s'élèvent, et le nouveau dieu reçoit des sacrifices solennels, comme ceux que l'on offre à Cérès et à Bacchus.

Octave, adopté par César, partageait avec lui les hommages rendus à sa mémoire, et le triumvir dut naturellement se charger de la reconnaissance du nouveau dieu.

A côté de ses productions achevées et de la poésie la plus brillante, Virgile, occupé de plaire à son protecteur, ne négligeait point de placer des vers de circonstances, et qui augmentent de prix par leur juste à-propos.

Un distique de cette nature fit naître une scène plaisante, qui servit d'autant mieux la gloire de son auteur, qu'elle naquit de sa modestie, et que l'évènement fit applaudir à la douce vengeance qu'il tira d'un poète médiocre, qui nous serait sans doute inconnu, sans l'audace de ses prétentions et de sa jalousie contre Virgile.

Pendant les fêtes qu'Octave donnait au peuple, autant par politique que par magnificence, et que l'intempérie du ciel contrariait fréquemment, ces deux vers parurent attachés à la porte de son palais:

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane:
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

« Les vents, la foudre, les tempêtes,
» Grondent la nuit, cessent le jour,

» César et Jupiter semblent durant nos fêtes
» Se partager le monde, et régner tour à tour. »

Le triumvir voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse flatterie. Bathille profita du silence de Virgile, et, s'emparant de ce léger succès, il en reçut la récompense. Pour confondre le plagiaire, Virgile fit placer au même endroit ce vers accusateur;

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.

« J'ai fait ces vers, un imposteur,
» Sans le mérite, en a l'honneur. »

Il y ajouta le commencement du vers suivant, répété quatre fois:

Sic vos non vobis . . . . . . « Ainsi . . . . . »

Bathille, invité d'en achever le sens, ne put y parvenir, et Virgile alors se fit connaître, en le terminant de cette manière:

Sic vos non vobis, nidificatis aves,
Sic vos non vobis, vellera fertis oves,
Sic vos non vobis, mellificatis apes,
Sic vos non vobis, fertis aratra boves.

« Ainsi le jeune oiseau couve pour l'oiseleur,
» Ainsi pour le berger l'agneau porte sa laine,
» Ainsi l'abeille en vain moissonne chaque fleur,
» Ainsi pour le fermier le taureau fend la plaine. »

Bathille devint la fable de Rome, et Virgile vit aug-

menter pour lui la faveur de la cour et l'estime de son maître. Il en avait besoin, et sut l'employer d'une manière aussi favorable à sa famille que généreuse, mais inutile pour les malheureux habitants du village qui l'avait vu naître.

Quand le sort des armes eut terminé la lutte courageuse des partisans de la république, la mort de Brutus et de Cassius semblait avoir mis fin à la guerre civile, mais elle n'avait effectivement cessé que dans les plaines de Philippes. On la vit renaître partout et sur tous les points de la république, après la victoire d'Antoine et d'Octave. Les vétérans qui la procurèrent aux triumvirs se livrèrent à une licence effrénée, et remplirent de vols et de brigandages tous les lieux où ils se répandirent. Il fallait supporter leurs excès, dans l'impossibilité de fournir aux récompenses illusoires qui, depuis longtemps, leur étaient promises. Antoine, sans s'occuper de leur tenir parole, n'avait songé qu'à se mettre en possession des riches provinces d'Orient, qu'il avait exigées dans le partage de l'empire; il s'était éloigné de l'Italie et de ses troubles. Lépide se livrait avec insouciance à une mollesse stupide; Octave restait seul pour appaiser la fermentation d'une soldatesque avide et impérieuse. Pressé par des cris séditieux, on le voyait un jour se décider à mettre les soldats en possession des terres qu'on leur avait donné le droit d'exiger; mais bientôt il se trouvait arrêté dans sa résolution par les intrigues de Lucius et de Fulvie, qui lui prêtaient la

volonté d'accroître sa puissance en usurpant à lui seul le mérite de cette récompense. Ces deux personnages turbulents l'accusaient tour à tour d'un retard coupable et d'une précipitation calculée par son ambition. L'embarras d'Octave était extrême. Il ne se passait aucun jour sans que les soldats ne se portassent à des violences, et ne fissent quelques insultes à leurs officiers; enfin il reçut de l'armée une députation de centurions, qui le décida, par la nature de leurs remontrances, à l'accomplissement du traité fait avec les vétérans avant la dernière campagne.

Les biens confisqués sur tant de Romains ne suffisaient pas pour acquitter l'engagement des triumvirs. Octave s'empara des trésors de tous les temples de Rome et des environs; ce fut trop peu de ces dépouilles sacrilèges, il y joignit la propriété des citoyens. Ce fut alors qu'une foule immense de familles, plus ou moins opulentes, et que les habitants de différentes provinces, furent, dans vingt-cinq grandes villes, et dans les villages voisins, expulsés de leurs demeures, chassés de leurs possessions, proscrits de leurs territoires, et forcés de tout céder à une troupe barbare de vieux soldats. Le frère d'Antoine, Lucius, qui avait d'abord exigé l'exécution de ces mesures cruelles, se déclara bientôt le protecteur des malheureux que l'on chassait de leurs patrimoines, et se mit à la tête de ces hommes dépouillés, auxquels Octave était odieux. Les citoyens, expulsés de leurs demeures, se croyant soutenus par un

chef aussi puissant, commencèrent par massacrer tous les vétérans; on les tuait, par les fenêtres, à coups de pierres, de flèches, et de mille débris dont s'emparait le désespoir. Octave autorisa ses soldats à se maintenir par la force; et, pour se venger, ils remplirent à leur tour les provinces de meurtres et d'incendies.

Le bruit de ces calamités vint effrayer Virgile; il craignit d'en voir atteints son père et sa famille, et qu'ils ne fussent, comme tant d'autres, chassés de leurs possessions à Andes. Il s'occupa de leur assurer une retraite, et la demanda, pour eux, à son ancien maître de philosophie, à son ami Scyron, en lui adressant de Rome les vers suivants :

AD VILLAM SCYRONIS.

Villula, quæ Scyronis eras, et pauper agelle,
Verum illi domino, tu quoque divitiæ;
Me tibi, et hos unà mecum, et quos semper amavi,
Si quid de patriâ tristius audiero,
Commendo, in primisque patrem; tu nunc eris illi,
Mantua quod fuerat, quodque Cremona priùs.

« Petite ferme de Scyron,
» Toi dont le champ borné lui tient lieu de richesse,
» D'un maître et d'un ami j'invoque le doux nom,
» Garde un asile à ma tristesse!
» Trop loin de mes foyers, je tremble chaque jour;
» Je frémis du récit qui me fera connaître
» Que ma famille aura fui sans retour

» Le toit chéri qui m'a vu naître;
» Petite ferme de mon maître,
» Que ton enceinte alors et ton site écarté,
» Que ton utile obscurité
» Dérobe aux yeux tout ce que j'aime,
» A mon père avant tout accorde sûreté,
» C'est te livrer plus que moi-même!
» Au milieu de ses biens, réduit à l'abandon,
» Cache-lui tous les maux dont le sort l'environne;
» Si tu remplis mes vœux, domaine de Seyron,
» Tu me seras plus cher que Mantoue et Crémone. »

Les craintes de Virgile ne tardèrent pas à se réaliser. Un nombre infini de citadins et de cultivateurs, jeunes, vieillards, femmes, enfants, arrivèrent en foule à Rome, et remplirent le Forum et les temples, qu'ils faisaient retentir de leurs lamentations. Les habitants de Mantoue se trouvaient de ce nombre, sans autre motif que d'être voisins de Crémone, comme l'exprime ce vers de la neuvième Pastorale, *Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ*, et le vieux père de Virgile partageait leur malheur.

Si, dans une oppression générale, on peut remarquer une injustice partielle, on trouvera plus criante encore celle dont cette ville était particulièrement la victime. Crémone était une colonie gauloise, établie en Italie avant l'expédition d'Annibal : pendant cette guerre longue et sanglante que les triumvirs avaient soutenue, dix-huit autres colonies avaient refusé les recrues et

l'argent qu'on leur demandait, en exposant leur extrême pauvreté, et les habitants de Crémone et des environs avaient librement donné un double contingent de l'un et de l'autre. Virgile, en intercédant pour sa famille, essaya de faire valoir le zèle et le dévoûment de ses compatriotes, et d'unir leur cause à la sienne. Il s'adressa vainement à Varrus, à Mécène, à Gallus. L'entière exemption de son pays fut impossible. Il ne put obtenir que la restitution de son patrimoine; et, dans la position embarrassante où la violence des soldats plaçait Octave, il ne fallait pas moins que la bienveillance personnelle qu'il accordait à Virgile, pour le soustraire à une mesure commune; encore verra-t-on bientôt comment le triumvir était libre dans sa bienfaisance. Virgile lui présenta son père, et quitta Rome pour le reconduire à Mantoue, et jouir du bonheur de le rétablir lui-même dans sa modeste propriété. Ce fut pour témoigner sa reconnaissance à César que Virgile composa la touchante pastorale de *Tityre*. On y voit deux bergers, dont l'un gémit sur les malheurs du temps et la dévastation apportée par les soldats au sein des campagnes de Mantoue, tandis que l'autre, heureux d'avoir conservé ses troupeaux, ses champs et sa tranquillité, promet d'honorer comme un dieu son puissant bienfaiteur.

Mais les transports et la joie de Virgile ne furent pas de longue durée. Dès qu'il se présenta pour remettre son père en possession de son bien, il en fut violemment re-

poussé par l'usurpateur. *Hœc mea sunt*, lui dit-il, comme il le rapporte lui-même, *veteres migrate coloni.*

Éloignez-vous des champs cultivés par vos pères,
Tous ces biens sont à moi,.....

Et Virgile eût infailliblement péri sous les coups du centurion Arius, qu'il trouva dans la demeure paternelle, s'il ne se fût soustrait à sa fureur par la fuite, et en se précipitant à la nage dans le Mincio.

Triste et découragé par ce contre-temps inattendu, et par ce mépris des ordres d'Octave, Virgile revint à Rome et résolut d'y faire entendre de nouveau ses plaintes. Ce fut pendant ce voyage qu'il composa cette pastorale, qu'il a placée la neuvième ; elle semble avoir été faite à la hâte de plusieurs fragments réunis de différents poëmes et de quelques imitations de Théocrite. On y trouve cependant une suite de vers très soignés et faits avec trop d'art pour n'être pas remarqués. C'est le morceau poétique où il conseille au berger de ne plus s'arrêter aux anciennes constellations qu'ils avaient coutume de consulter, mais de fixer leurs regards sur un astre plus éclatant, l'étoile de César. Virgile y fait une flatteuse allusion à la comète qui parut pendant sept jours après la mort du dictateur, et que le vulgaire avait crue l'âme de Jules admise dans l'Olympe et changée par Vénus en étoile resplendissante, évènement qu'Octave eut soin de consacrer par un monument à l'honneur de César,

en ordonnant de mettre une étoile sur la tête de sa statue, qu'il fit placer dans le Forum Cette forme heureuse qu'employa Virgile pour intéresser Octave à l'exécution de ses premiers ordres, eut le succès qu'il en espérait. Le centurion Arius fut pourvu de la dépouille d'un autre proscrit, et le chantre de César eut la satisfaction de voir son père une seconde fois réintégré dans son petit domaine.

La reconnaissance rendait plus que jamais Virgil ingénieux à saisir les circonstances qui pouvaient développer le sentiment noble et vif dont il était animé. C'est au désir de le manifester de plus en plus que l'on doit le poëme si riche en images, connu sous le nom d'*Horoscope*, que les uns intitulent *Pollion*, les autres *Drusus*, et qu'un mûr examen doit faire croire inspiré par la naissance du jeune Marcellus, adopté depuis par Auguste. Un mot sur les circonstances et l'époque précise de l'an de Rome 714, où cette pièce parut, ne pourra laisser aucun doute sur l'heureux enfant qui dut en être le sujet comme l'espoir de Rome.

La guerre était au moment de se rallumer entre Octave et Antoine, par les intrigues et l'esprit fougueux de Fulvie son épouse. Animé de sa fureur, le triumvir trompé accourait d'Orient et venait fondre sur l'Italie. Cocceius, ami commun de ces terribles rivaux, entreprit de les réconcilier. Pollion se chargea des intérêts d'Antoine; Mécène eut la confiance d'Octave. La mort de Fulvie

applanit les obstacles, et la sœur de César, Octavie, devenue veuve à la même époque de son époux Marcellus, fut le gage de cette réunion. Son mariage avec Antoine assura donc la paix entre deux puissants triumvirs, dont les divisions étaient sur le point de déchirer le monde. Cet arrangement fit naître une joie universelle. Il fut célébré dans les armées par des acclamations et des fêtes qui durèrent un jour et une nuit. Octavie en renonçant au veuvage et au deuil de son premier époux, lui devait l'espérance d'être bientôt mère. Les oracles des Sibylles avaient prédit que vers ce temps il devait naître un enfant qui gouvernerait le monde, et lui donnerait une paix inaltérable. En appliquant la fiction ingénieuse de Virgile au rejeton de Marcellus, on voit que le poète a su flatter à la fois les deux chefs de l'état, Octavie épouse de l'un et sœur de l'autre, et Pollion lui-même, dont cet heureux évènement honorait le consulat. Tous les partis se réunirent alors pour applaudir à ses prédictions, et répétèrent avec lui que cet enfant désiré ferait le bonheur de la terre, qu'il chasserait à jamais la fraude et la violence, et qu'à sa voix on verrait descendre du ciel un nouvel âge d'or. L'héritier des deux triumvirs, en réunissant leur double pouvoir, était le seul enfant qui dut permettre une pareille espérance; et le début du poëme *Sicelides musæ!* que Virgile avait emprunté mot pour mot d'une pièce composée par Octave, sur les beautés champêtres et les volcans de la Sicile, doit

encore donner quelque vraisemblance à cette opinion.

La paix, née de cette union, rendit la faveur d'Octave à Pollion, qui jusqu'alors s'était montré le fidèle partisan d'Antoine. L'heureux conciliateur, déjà revêtu de la dignité consulaire, fut chargé de marcher contre les Dalmates, et les subjugua. Horace, que Virgile avait introduit chez Mécène, célébra ce triomphe de leur ami commun, que l'estime universelle reconnaissait pour un des plus illustres et des plus savants personnages de Rome:

Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

« Oracle du Sénat, intrépide guerrier,
» Le Dalmate vaincu chante votre victoire,
» Et la main de la gloire
» Sur votre noble front ceint un triple laurier. »

(Daru.)

Pollion joignait en effet à la gloire des armes les titres d'historien, de poète et d'orateur:

Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos:
Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

« Vous parlez et j'entends les trompettes bruyantes;
» Je crois voir les coursiers fuir les armes brillantes;
» Des mourants, des vainqueurs j'entends déjà les cris;
» Je vois nos chefs couverts d'une poudre honorable,
» Et Caton indomtable
» Reste libre au milieu de l'univers soumis. »

(Daru.)

Paulùm severæ musa tragœdiæ
Desit theatris : mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

« Souffrez que pour un temps la grave Melpomène,
» Par ses accents plaintifs, n'afflige plus la scène,
» De l'état déchiré racontez le malheur;
» Et bientôt ranimant votre veine fertile,
» Au cothurne d'Eschile,
» Par de nouveaux succès, vous rendrez sa splendeur. »

(Daru.)

Ces beaux vers d'Horace, heureusement reproduits dans notre langue par M. Daru, éveillèrent l'émulation de Virgile et ne lui permirent pas de garder le silence sur le plus éclairé de ses protecteurs et celui qui l'avait surtout engagé à s'attacher à la poésie pastorale. Sans lutter avec Horace, en traitant particulièrement comme lui le même sujet, Virgile en profita pour composer la dédicace qu'il fit à Pollion de la pièce admirable imitée de Théocrite, et qui porte le nom des *Enchantements.* Virgile avait déjà présenté quelques fleurs à son illustre ami, dans sa troisième pastorale; mais dans cette nouvelle production, on le voit se complaire à lui prodiguer tous les genres d'éloges qu'il méritait. Ce morceau, quoique très-court, est plein de chaleur et de sensibilité : c'est le cri d'un cœur fortement ému. Si l'on reconnaît qu'il suffit à Virgile de couronner d'un nom chéri le monument qu'il vient d'élever

pour l'amitié, on sent aussi que de pareils vers, quoiqu'en petit nombre, suffisent également à la gloire de Pollion.

Pénétré de la justesse de ses conseils, Virgile ne songea plus qu'à s'occuper sérieusement à les suivre. Il avait réparé les désastres de sa fortune et de celle de sa famille; il avait l'avantage, en célébrant ses bienfaiteurs, d'avoir gagné la faveur et l'affection de tous ceux dont l'amitié était un titre aux honneurs et à la richesse. Dans cet heureux loisir, il employa trois années à revoir et à perfectionner ses pastorales. Il leur donna le nom d'*églogues*, mot dérivé du grec, et qui se rapporte au mot latin *eligere*, choisir; ce qui indique le choix sévère qu'il fit de ses poésies dans un plus grand nombre. Il les rassembla dans l'ordre où nous les possédons aujourd'hui, et plaça, par une juste convenance, au commencement de son recueil, la touchante églogue de *Tityre*. Le devoir assignait ce rang au premier tribut de reconnaissance que le génie du berger de Mantoue avait payé à la puissance protectrice; mais il voulut que cet ensemble de chefs-d'œuvre fût terminé par un pur hommage à l'amitié. Dans son églogue de *Silène*, il avait déjà nommé Varus, et célébré les talents de Gallus qu'il y représente errant sur les rives du Permesse, conduit par une muse sur les montagnes d'Aonie où la cour d'Apollon se lève à son aspect, et commande à Linnus de lui remettre la flûte harmonieuse du vieillard d'Ascrée; mais il voulut que son

4..

cher Gallus eût les derniers chants de sa muse champêtre et ses accents les plus passionnés.

Agé pour lors de trente-quatre ans, Virgile se retira sous le beau ciel de Naples. Ce fut dans cette retraite et tranquille et riante qu'il conçut le plan de ses inimitables *Géorgiques*. Il avait entrepris ce travail aux instantes prières de Mécène, par un noble motif de bien public, et pour concourir à la prospérité de son pays. Les fureurs de la guerre civile et sa longue durée avaient semé partout la désolation; l'Italie était dépeuplée, les campagnes dépouillées et sans culture, la famine était la suite d'un état si déplorable. Le plus sage, le plus habile des ministres d'Auguste, Mécène, résolut de réveiller de sa profonde léthargie l'esprit agricole, d'introduire le goût de la culture, et de ramener les grands à l'utile plaisir des expériences rurales. L'entreprise était difficile; ce n'était plus le temps où les Romains chérissaient la simplicité des mœurs: on sait qu'à cette époque reculée les plus illustres personnages se faisaient honneur de l'étymologie de leurs noms, qui, la plupart, désignaient quelques productions des champs. Fabius devait son origine à la fève (*faba*); Lentulus, au mot de lentille (*lenticula*); Cicéron, aux pois chiches (*cicer*); et la noble famille Junienne n'avait le nom de Bubulcus (*bouvier*), que par le goût et le succès d'un de ses aïeux à élever de nombreux troupeaux. Plus ces temps étaient changés, plus il fallait d'art et de soins pour les faire renaître. Et quels moyens étaient

plus convenables pour cet effet, que de revêtir les noms de l'agriculture et l'image de ses travaux des charmes séduisants de la poésie. Virgile répondit complètement à l'attente et de Mécène et d'Octave. Le succès devint tel, qu'il fut consacré par un monument public où l'on put lire cette inscription avec justice :

Rediit cultus agris.

Pouvait-on moins attendre d'un poëme rempli de beautés supérieures, plein d'imagination et de jugement, production d'un génie élevé, qui avait atteint toute sa vigueur et sa maturité, et qui, pendant sept ans, ne s'était pas lassé de polir et de perfectionner son incomparable ouvrage?

Ce chef-d'œuvre de la langue latine, et qui a le bonheur particulier d'avoir, même dans sa traduction, produit un chef-d'œuvre de la langue française, parut sous les auspices de Mécène. Il fut dédié à ce grand ministre, près duquel, dans aucun siècle, ni dans aucun pays, les muses ne trouvèrent un appui plus constant et plus généreux. Sans être un écrivain du premier ordre, il n'exista jamais de juge plus éclairé des vrais talents. Le goût naturel qu'il éprouvait pour eux ne fut pas la seule cause des faveurs et de la protection qu'ils obtinrent de Mécène : en introduisant à la cour d'Octave ces poètes illustres qu'il s'empressa d'y présenter, il avait une idée plus sérieuse et plus profonde que celle de jouir du seul

agrément de leur société. Il voulait, par les charmes et la douceur de leur commerce, tempérer le caractère violent et féroce de son maître, et fonder sa gloire pour l'avenir.

Quelle idée, en effet, aurions-nous d'Octave, si Virgile, Horace, et tant d'historiens et de poètes ne l'avaient pas honorablement célébré, et ne nous eussent rangés du parti qu'ils avaient eux-mêmes embrassé. C'est à ce plan calculé de son favori, qu'Octave, si généralement admiré aujourd'hui, dut par la suite l'élégance de son goût, ses talents littéraires, son instruction, et la noblesse de ses manières. Il fut plus redevable encore à l'austère franchise de son ministre, et sut reconnaître au moins son attachement par une confiance sans bornes, et l'espèce d'empire qu'il accordait sur lui-même et sur ses passions à Mécène. Les historiens en font connaître un exemple mémorable ; ils rapportent qu'Octave, assis sur son tribunal et se livrant à son penchant sanguinaire, était sur le point de condamner à mort plusieurs de ses victimes ; que Mécène, ne pouvant l'aborder à cause de la foule, lui jeta ses tablettes, avec ces mots écrits de sa main, *surge, carnifex!* « lève-toi, bourreau ! » et que le triumvir les ayant lus, sortit aussitôt sans condamner personne.

Qui pourrait croire qu'un personnage d'un caractère aussi noble, et qui jouissait, auprès d'Octave, d'une pareille liberté d'opinions et de conseils, eût souffert la

honteuse complaisance et la basse flatterie dont quelques historiens ont accusé Virgile à propos de ses *Géorgiques*. Ils ont prétendu que le quatrième livre de ce poëme, depuis le milieu jusqu'à la fin, était rempli des éloges de son ami Cornelius Gallus, et que ces vers avaient été supprimés et remplacés par l'épisode d'Aristée, lorsque le gouverneur d'Égypte se fut donné la mort, après avoir mérité la disgrâce d'Octave. Est-il une supposition plus invraisemblable et plus absurde, sous tous les rapports? L'épisode d'Aristée est tellement lié à l'éducation des abeilles, qu'il est impossible de penser qu'il ne soit pas né de la nature du sujet, et qu'il n'ait pas toujours fait un ensemble complet dans le plan de l'ouvrage? Est-il probable que Virgile, cité pour avoir toujours une mesure exquise, ait assez peu connu les règles de la décence, pour consacrer aux louanges de Gallus une partie si considérable d'un poëme dédié à Mécène, quand il n'y place qu'un petit nombre de vers pour ce protecteur, et pour un ami qui lui avait donné l'idée de ce travail? Pouvait-il se permettre, dans une pareille circonstance, de donner à Mécène un rôle secondaire, et de présenter Gallus comme un personnage principal? Croyons qu'une pareille suppression n'a jamais eu lieu; Octave ne l'eût pas désirée, Mécène ne l'eût pas permise; il ne l'eût soufferte, ni pour lui, ni pour son maître, ni pour Virgile lui-même. Il est constant d'ailleurs que César fut très-affligé de la mort

de Gallus, et qu'il était loin de poursuivre sa mémoire avec assez d'acharnement pour lui envier les honneurs de quelques louanges. Virgile pleura son ami coupable; il ne brisa point un monument qui n'avait point existé, et ne démentit jamais, par une lâcheté de courtisan, l'idée qu'Horace nous a donnée de ses mœurs et de son âme, lorsqu'il nous la fait connaître par ces expressions touchantes :

> .... Animæ, quales neque candidiores,
> Terra tulit.

et qu'il le nomme à si juste titre le cœur par excellence, le meilleur des hommes, *optimus Virgilius*.

Enfin la valeur d'Agrippa et le bonheur d'Octave le délivrèrent, à la bataille d'Actium, de la formidable rivalité d'Antoine. Le calme régnait en Italie. L'empire n'avait qu'un maître; et, ce qu'on voit rarement, son immense pouvoir avait changé tout-à-coup et perfectionné son caractère. Hypocrite une année sous le nom de César, douze ans cruel sous le nom d'Octave, le nouvel empereur commença, sous le nom d'Auguste, cette heureuse et longue période de quarante années, pendant lesquelles il fit oublier ses crimes, donna la paix au monde, fut environné de gloire, et mérita que son siècle devînt immortel en prenant son nom. Ce fut cette même année que Virgile conçut le plan de son admirable poëme et commença l'*Énéide*. Il est difficile de ne pas reconnaître une double

intention dans la manière dont il a traité son sujet; celle de raffermir les Romains dans leur antique religion, et de les amener à maintenir le nouveau gouvernement dans la famille de César. On peut donc, avec raison, considérer ce poëme comme un ouvrage absolument politique. On ne s'étonnera plus alors de voir Auguste et Mécène prodiguer à Virgile les plus continuels encouragements. Ils sentirent que la poésie n'est plus un art frivole, quand un génie puissant parle son langage; et le souverain et le ministre formèrent avec leur poète un nouveau, mais plus heureux triumvirat en faveur de la monarchie.

Virgile, en s'unissant par une si noble alliance avec son maître, son bienfaiteur et son ami, ne trahissait point l'intérêt de sa patrie. Le pouvoir était dans les mains d'Auguste, il y était depuis long-temps; c'est parce qu'il y fut chancelant et partagé, que l'Italie avait tant souffert. Désirer que ce pouvoir devînt plus ferme et plus stable, n'était plus servir l'usurpation, ni concourir à changer la forme de l'état; elle était fixée par les évènements. La force des circonstances appelait nécessairement un seul homme à gouverner; et une révolution nouvelle aurait livré l'empire à quelqu'autre tyran moins facile et moins indulgent que ne l'était Auguste à l'époque où, pour servir ses intérêts, et l'on peut dire ceux des Romains, Virgile entreprit son poëme, dont le but et l'exécution sont également favorables à sa gloire.

Il ne sera pas sans intérêt d'observer la marche de Vir-

gile dans le plan qu'il a suivi, et qui ne fut pas moins tracé par la muse de l'histoire que par celle de l'épopée. Pour justifier son entreprise et lui concilier l'esprit des Romains, il fait d'abord usage de leurs idées religieuses et d'anciennes prophéties qui leur promettaient l'empire de l'univers. Il unit ces espérances au système de leur origine, qu'il fait remonter aux Troyens. Il montre Énée appelé en Italie par l'ordre du ciel. C'est la nuit même que Troye est réduite en cendres, que le héros reçoit l'ordre d'aller bâtir une ville en Italie et d'y porter ses dieux. Les ombres d'Hector et de Créuse sont les interprètes de cette volonté; Cassandre, avant ce temps, a souvent prédit cette destinée :

Et sæpè Hesperiam, sæpè Itala regna vocare.

« Et les champs d'Italus et les bords d'Hespérie. »

(Delille.)

Apollon lui rend le même oracle, et Virgile est d'autant plus adroit, dans cette circonstance, qu'il traduit littéralement Homère, et qu'Apollon ne répète en faveur des Troyens que la prédiction flatteuse déjà faite par Neptune dans l'Iliade :

.... Antiquam exquirite matrem.
Hìc domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

« Troyens, c'est au berceau de vos premiers parents
» Que je promets un terme à vos destins errants.
» Allez et recherchez la terre paternelle :
» Là naîtra de vainqueurs une race nouvelle;

« Là régneront Énée et ses derniers neveux,
» Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »

(DELILLE.)

Cette promesse lui est plus expressément confirmée par ses dieux pénates :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ;
OEnotri coluere viri : nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine gentem :
Hæ nobis propriæ sedes. . . . . .

« Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
» Qu'autrefois ont peuplé des enfants d'OEnotrie,
» Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
» Augmenta sa splendeur et lui donna son nom :
» Où fut votre berceau sera votre puissance ».

(DELILLE.)

Il part; c'est Vénus elle-même qui le dirige dans sa course :

Matre deâ monstrante viam.

L'ombre de son père lui renouvelle ce même ordre à Carthage :

Me patris Anchisæ quoties humentibus umbris
Nox operit terras, quoties astra ignea surgunt
Admonet in somnis, et turbida terret imago.

« Anchise, dès que l'ombre enveloppe les cieux,
» Terrible et menaçant, se présente à mes yeux ».

(DELILLE.)

Et bientôt le maître des dieux même lui déclare sa volonté par son messager céleste :

Ascanium surgentem et spes hæredis Iüli
Respice, cui regnum Italiæ Romanaque tellus
Debentur.

« Qui t'arrête ;
» De ta postérité pourquoi trahir l'espoir,
» Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde
» Le sort de l'Italie et l'empire du monde. »

(Delille.)

Ce n'est pas seulement par la volonté des dieux que Virgile fait régner Auguste sur l'Italie ; il prouve que tous les droits que les hommes reconnaissent sont réunis dans sa personne. Il doit recueillir l'héritage de Dardanus et de Jasius :

..... Hinc Dardanus ortus
Jasiusque pater.

« Là du grand Dardanus la race a pris naissance ».

(Delille.)

Il a le droit de conquête :

..... Infractos, adverso Marte, Latinos
Defecisse videt.

«Il a vu des Latins les soldats dispersés.

(Delille.)

Il a celui d'un traité :

Audiat hæc genitor, cui fœdera fulmine sansit :
Tango aras; medios ignes et numina testor;
Nulla dies pacem hanc Italis nec fœdera rumpet.

Talibus inter se firmabant fœdera dictis
Conspectu in medio procerum.

»Par ces feux solennels où je plonge ma main,
»Comme vous j'y consens, comme vous je le jure;
»Qu'il m'entende ce Dieu qui punit le parjure,
»Plutôt que mes sujets attaquant les Troyens,
»Osent rompre la paix et briser nos liens.
. . . .
»Tels ces deux souverains entourés de leur cour,
»Par de communs serments s'engageaient tour à tour. »
(Delille.)

Enfin il a le droit que lui donne le mariage qui l'unit à l'héritière unique du monarque des Latins. Depuis Énée, jusqu'à Romulus, une suite continuelle de rois a dû conserver le même titre à leurs descendants. Ce n'est que sous leur empire que les Romains doivent trouver la gloire et le bonheur; le seul rejeton de cette race antique et royale a reparu dans César.

Julius, a magno demissum nomen Iülo.

«Jules prendra son nom du fils de votre Énée. »
(Delille.)

Auguste est le digne héritier de César, c'est par lui seul que doivent se réaliser les promesses des dieux, et si les Romains veulent devenir les maîtres du monde, ils doivent reconnaître le nouveau pouvoir sous lequel s'accompliront ces glorieux oracles révélés par Jupiter même à Vénus, et qu'elle a fait connaître à son fils :

. . . . . Veniet lustris labentibus ætas

Cum domus Assaraci Phtiam, claras que Mycenas,
Servitio premet a victis domiuabitur Argis.

« Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphant,
» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
» Le saug d'Assaracus imposera des chaînes,
» Et les fils des vaincus, tout-puissants à leur tour,
» Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour. »

(Delille.)

Il est aisé de concevoir combien le plan d'un pareil ouvrage répondait aux vues de Mécène et de son maître, et dans quelle faveur il dût élever auprès d'eux leur poète. Virgile avait donc à peine achevé le premier chant de l'*Énéide*, quand il eut part à une des affaires les plus importantes que l'on eût jamais traitée depuis la perte de la liberté romaine.

Soit que l'empereur fût rassasié de gloire, ou qu'il redoutât le sort de son prédécesseur, soit qu'il voulût se donner dans l'esprit du peuple le mérite d'une généreuse modération, ou qu'enfin il cherchât seulement à connaître l'opinion de Rome et celle de ses amis ; Auguste mit en question, s'il conserverait le souverain pouvoir, ou s'il rétablirait la république.

Agrippa, vaillant guerrier, mais peu courtisan, et privé de toutes conceptions politiques, opina pour le dernier parti. Mécène, dont les yeux pénétrants avaient étudié les plus secrets replis de l'âme de son maître, et qui jugeait mieux les intérêts présents de Rome, soutint l'avis contraire par un discours très éloquent. Auguste se

trouvait alors dans la même position où Cromwel se plaça depuis ; mais il ne se laissa pas envelopper comme lui dans le piège de sa propre dissimulation. Pour décider l'avis partagé de son conseil, il n'hésita pas d'appeler celui qui s'occupait d'un poëme si favorable aux intérêts de sa puissance. Virgile eut donc à prononcer entre le gendre de César et son favori, et ce fut dans ces termes qu'il développa son opinion

« Le passage du gouvernement populaire à un gou-
» vernement absolu, a eu jusqu'à présent de funestes
» conséquences, parce que la haine du peuple et l'in-
» justice du prince sont en cette circonstance une cause
» nécessaire de craintes et d'appréhensions réciproques.
» Mais si le peuple connaissait un homme dont la justice
» inspirât la confiance générale, il serait de l'avantage
» de tous qu'un tel personnage voulût accepter le souve-
» rain pouvoir. Si vous avez donc la volonté de conti-
» nuer, comme vous avez fait jusqu'ici, à administrer la
» justice avec impartialité, le pouvoir dans vos mains
» sera sans danger pour vous et utile à l'univers. »

On tenterait vainement d'accuser Virgile de flatterie dans sa réponse ; elle présente le véritable point de vue dans lequel on devait envisager la question à cette époque où les maximes de l'ancienne république n'étaient plus praticables. L'expression des sentiments de Virgile était si juste, et tellement sincère, qu'elle se trouvait consignée d'avance dans le premier livre de l'*Énéide*,

et qu'au lieu d'exposer son opinion, dans les termes simples et raisonnables qu'on vient de lire, il pouvait la faire connaître en récitant seulement ces beaux vers qui renferment toute l'idée de ses conseils :

Ac veluti magno in populo cùm sæpè coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus.
Jamque faces et saxa volant, furor arma ministrat.
Tum, pietate gravem ac meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.

« Ainsi dans la chaleur d'une émente soudaine
» Quand d'un peuple fougueux la tourbe se déchaîne,
» Les bras s'arment de fer, de cailloux et de feux,
» Et tout dans leur audace est une arme pour eux :
» Mais que dans ce désordre un homme, à leur furie
» Se présente, unissant la valeur au génie,
» On l'admire. ... en silence on l'écoute, et sa voix
» Entraîne tous les cœurs et les range à ses lois. »

Ce rapide ascendant qu'on laisse prendre à la vertu, cet empire naturel dont s'emparent le courage et les talents dès qu'ils se présentent, est une des images les plus sublimes parmi celles que l'on rencontre en foule dans l'*Énéide*. Il semblait difficile, en trouvant l'occasion de mettre sous nos yeux le même tableau devenu national, de lutter avec avantage contre Virgile et ses plus beaux vers; un tel succès appartient à la prose éloquente de M. de Fontanes, dans un passage admirable de son *Éloge de Washington*. Ce passage, écrit d'enthousiasme et d'inspiration, et d'un plus grand intérêt pour nous que

le sujet principal, est un de ces morceaux pleins d'éclat, de chaleur et de mouvement qui ne peut être oublié par personne, et qui sera classé comme une des plus belles pages de notre langue, dans les recueils de chefs-d'œuvre de nos plus grands maîtres.

Virgile fut lui-même une preuve de ce respect universel que le mérite personnel peut obtenir. Il jouissait d'une si haute considération, que cent mille Romains, comme pour le remercier des conseils qu'il venait de donner à Auguste, se levèrent de leurs sièges en le voyant paraître au théâtre, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à César. Tacite nous est garant de cette vérité ; elle prouve qu'alors on ne supposait point un grand poète au-dessous des conceptions les plus graves, et des intérêts les plus importants. Auguste invitait Horace à l'aider de ses lumières et de ses talents dans la composition des rescripts qui étaient des lois de l'Empire. Il ne fut donc pas étonnant qu'Auguste admît Virgile dans les secrets de son conseil.

Quand cette conduite n'eût été que l'effet d'un calcul intéressé, pour encourager l'auteur de l'*Énéide*, dans l'exécution d'un poëme si favorable à l'autorité, une pareille démarche eût été tres politique. On sait effectivement que, depuis cette marque de confiance de son souverain, Virgile continua plus sérieusement ses travaux, et qu'il donna d'abord à son ouvrage le titre de *Poëme Impérial* ou d'*Histoire Romaine*. Ce n'est pas qu'il

y suive froidement, comme Lucain, l'ordre chronologique; mais les principaux évènements, et les personnages les plus illustres de Rome, y trouvent leurs places. Il raconte l'histoire d'Italie, depuis Saturne jusqu'au roi Latinus, et depuis la succession d'Énée, au royaume d'Albe, jusqu'à la naissance de Romulus. Il parle ensuite des rois de Rome et de leurs exploits, jusqu'à l'expulsion des Tarquins, et à l'établissement de la république. Il touche légèrement tous les évènements postérieurs, mais il décrit avec complaisance toutes les particularités de la vie d'Auguste; ses exploits militaires, sa conduite politique, son origine fabuleuse, ses courses lointaines, rien n'est oublié. Le sixième livre de l'*Énéide* est une allusion pleine d'adresse à son voyage en Égypte, qu'il rangea sous sa domination et réduisit en province romaine. Junon, déesse impérieuse, a tous les traits de l'impératrice Livie; on reconnaît Lépide au caractère faible de Latinus, et le présomptueux Turnus est Antoine lui-même. Le héros du poëme, le pieux Énée, représente Auguste toujours attentif à conserver la dignité de grand pontife; Virgile, soigneux de lui plaire, sait le flatter jusques dans son attachement pour son médecin fidèle, Antonius Musa, qu'il désigne sous le nom d'Iapis, et qu'il nomme le premier parmi les disciples chéris d'Esculape et d'Apollon:

Jamque aderat phœbo ante alios dilectus Iapis.

« Iapis d'Apollon le disciple fidèle. » (DELILLE.)

Le rapprochement des vers suivants est également trop direct pour n'être pas senti :

. . . . Instant Mnestheus acerque Serestus,
Quos pater Æneas, si quando adversa vocarent,
Rectores juvenum et rerum dedit esse magistros.

« Et Sereste et Mnesthée ordonnent les travaux,
» Énée à son départ, si des périls nouveaux
» Menaçaient la cité, leur remit sa puissance,
» Et sur eux de l'état reposait la défense. »

(Delille.)

Il est impossible de ne pas y reconnaître Agrippa et Mécène, revêtus par Auguste d'une telle autorité, lorsqu'il s'éloignait de Rome, qu'ils avaient le droit d'ouvrir les lettres qu'il adressait à des particuliers, comme au sénat, d'y changer ce qu'ils jugeaient convenable, de publier même des édits, et que pour leur donner la forme la plus authentique, l'empereur leur avait laissé le cachet si renommé par la figure du Sphinx qu'il représentait.

Les évènements historiques ou fabuleux qui se trouvent liés à l'histoire de Rome, fournissent à Virgile des allusions du plus grand intérêt pour les Romains de son temps. La lance de Romulus, qui prit racine et poussa des bourgeons, lui inspira ces vers sur Polydore.

Nam Polydorus ego : hic confixum ferrea texit
Telorum seges et jaculis increvit acutis.

« Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglants
» Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.

« La terre me reçut, et dans mon sein plongée
» Leur moisson homicide en arbre s'est changée. »
(Delille.)

La métamorphose des vaisseaux en nymphes, rappelle le stratagème des Troyens, qui firent couler à fond leur flotte pour empêcher les peuples du Latium de s'en emparer.

Le trait courageux d'Horatius Coclès, qui traversa le Tibre à la nage quand le pont qu'il défendait fut rompu, est célébré par l'action de Turnus qui se précipite tout armé dans le même fleuve, et se rend ainsi dans la ville d'Ardée.

Sinon, caché dans un marais, et disant aux Troyens dont il prépare la ruine :

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva
Delitui, dum vela darent :

« Et caché dans les joncs d'un fangeux marécage,
» J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage. »
(Delille.)

Sinon ne permet pas d'oublier Marius, méditant les massacres de Rome dans les marais de Minturne ; et l'on ne peut trouver une image plus analogue à la mort de Pompée, que le tableau touchant qu'offrent ces vers sur la fin cruelle du père d'Hector :

. . . . Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem asiæ : jacet ingens littore truncus
Avulsumque humeris caput et sine nomine corpus.

« Ce potentat, jadis si grand, si vénérable
» N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,
» Dans la foule des morts tristement confondu,
» Hélas! et sans honneur sur le sable étendu. »

(Delille.)

Le phénomène des rayons lumineux que les soldats romains crurent, dans leur enthousiasme, voir briller sur la tête de Lucius Marcius lorsqu'ils le proclamèrent général après la mort des deux Scipions, se présente à la mémoire en lisant ces vers du huitième livre de l'*Énéide*, où la même flamme vient, dans l'imagination du poète, couronner le front d'Auguste avant la bataille d'Actium:

. . . . Geminas cui tempora flammas,
Læta vomunt patriumque aperitur vertice sidus.

« Deux faisceaux lumineux, presage de victoire,
» L'environnent déjà des rayons de la gloire,
» Et sur son jeune front empreint de majesté,
» De l'astre paternel resplendit la clarté. »

(Delille.)

Les évènements plus récents que Virgile n'avait pu prévoir ne sont pas négligés, il s'en empare à mesure que les circonstances les amènent, et les fait entrer avec tant d'art dans les différents chants de son poëme, qu'ils semblent avoir fait partie de son plan dès l'origine. Telles furent les fêtes qu'Auguste institua sous le nom d'*Actiaques*, et qu'il ordonna de célébrer chaque an-

née à l'époque de la victoire d'Actium. C'est aux mêmes lieux, au même promontoire d'Actium, que Virgile conduit Énée au cinquième livre de l'*Énéide*, et qu'il y fait honorer la mémoire d'Anchise par des jeux funéraires, si pareils aux fêtes de son temps, qu'on ne les croirait qu'une imitation de celles que permit aux Troyens la touchante hospitalité d'Aceste. On y revoit les mêmes courses de navires et de jeunes guerriers, les mêmes combats d'adresse et de force, à l'arc et au ceste, les mêmes évolutions de cavalerie, en un mot le même spectacle que faisait briller à Rome la magnificence d'Auguste.

C'est au premier chant de son poëme que Virgile inséra ces vers mémorables, à l'occasion de la paix universelle qui vint consoler le monde, et qui permit enfin de fermer le temple de Janus :

Aspera tum positis mitescent sæcula bellis ;
Cana Fides et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt : diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ : Furor impius intus,
Sæva sedens super arma, et centum vinctus aheuis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

. . . . « Quels beaux jours vont éclore !
» Du métal le plus pur ses jours seront filés.
« Je vois la Foi, les Mœurs et les Arts rappellés.
» De cent verroux d'airain les robustes barrières
» Refermeront de Mars les portes meurtrières,

» La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,
» Hideuse, y rugira sous cent cables de fer,
» Et sur l'amas rouillé de lances inhumaines,
» De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »
(DELILLE.)

Avec quel génie, Virgile oppose à cette heureuse peinture de la félicité publique, la sombre image du signal des combats et des cérémonies imposantes qui se pratiquaient alors, en ouvrant ce même temple d'où s'échappaient la guerre et la victoire. C'est dans ce tableau sublime que Virgile, d'un seul coup de pinceau, fait ressortir un des évènements les plus glorieux de l'empire, le retour des aigles romaines enlevées aux légions de Crassus dans sa défaite, et renvoyées à Auguste par le roi des Parthes. Les louanges ne manquent pas aux souverains, mais l'encens qu'on leur prodigue est souvent si fade, et la fumée en est si lourde, que l'idole même en est fatiguée. Ils devraient se souvenir qu'Alexandre ne permettait qu'au ciseau de Lysippe de reproduire son image. Auguste n'eut qu'à se défendre de la séduction des hommages de Virgile. Quelle adresse dans la tournure indirecte de ce dernier éloge offert dans un cadre si magnifique.

. . . . Cum prima movent in prælia Martem
Sive Getis inferre manu lacrymabile bellum,
Hyrcanisve, Arabisve parant, seu tendere ad Indos
Auroramque sequi, Parthosque reposcere signa.
Sunt geminæ belli portæ, sic nomine dicunt,

Relligione sacræ, et sævi formidine Martis:
Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri
Robora, nec custos absistit limine Janus.
Has, ubi certa sedet patribus sententia pugnæ,
Ipse Quirinali trabeâ cinctuque Gabino
Insignis, reserat stridentia limina consul;
Ipse vocat pugnas: sequitur tum cætera pubes,
Æreaque assensu conspirant cornua rauco.

« Lorsqu'en ces murs puissants, la guerre est près d'éclore
» Soit qu'on porte l'alarme aux Arabes errants,
» Soit que de nos soldats les rapides torrents
» Menacent l'Ilyrcanie ou les Gètes sauvages,
» Soit que de l'Orient inondant les rivages,
» Ils vulent ressaisir sur leurs fiers ennemis
» Nos étendards captifs et nos aigles soumis;
» Deux portes qu'on nomma les portes de la guerre,
» Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre.
» Janus en est la garde, et Mars le souverain :
» De cent barres de fer, de cent verroux d'airain,
» L'invincible barrière, et plus encor la Crainte,
» Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.
» Ainsi, dès que de Mars provoquant la fureur,
» Le décret du sénat porte au loin la terreur,
» Sous les pans bigarrés de la toge romaine
» Le consul, renouant la robe Gabienne,
» Des portes qui de Rome annoncent le courroux,
» Fait tomber les barreaux et crier les verroux.
» Sur leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'onvrent,
» Et du temple de Mars les voûtes se déconvreut
» Lui-même sur le seuil appelle les combats;
» La jeunesse a sa voix joiut ses bruyants éclats,

» Par ses accents guerriers le clairon les seconde,
» Et sonne le réveil de la reine du monde. »
(DELILLE.)

Si Virgile sut rendre son poëme intéressant par tous les souvenirs qu'il y rappelle, il ne prouva pas moins combien il possédait l'art des convenances, et son silence à l'égard d'une foule de personnages illustres, encore chers peut-être aux Romains, est une preuve de cette connaissance des ménagements et des égards qui le distinguent particulièrement; s'il parle de Catilina, c'est pour le peindre enchaîné dans le Tartare et sans cesse environné des supplices dont sa mort courageuse l'a délivré. Scævola se dévouant à l'assassinat d'un roi, Brutus qui n'accomplit que trop ce que l'autre n'avait que projeté, sont oubliés à dessein dans l'*Énéide*. L'implacable ennemi de Jules César, Caton d'Utique, n'y vient point d'une manière positive, choquer de son grand nom l'oreille d'Auguste. Ce vers si connu, et l'objet de tant de commentaires, *His dantem jura Catonem*, est enveloppé d'incertitudes. Est-ce un projet, est-ce un hasard? Ce vers, désignait-il Caton le censeur auprès d'Auguste? s'appliquait-il à l'indomtable républicain d'Utique, auprès de ceux à qui sa mémoire était encore sacrée? Ce double sens est-il un double hommage à la puissance et à l'opinion publique? Ce vers est-il au nombre de ceux que Virgile n'avait point achevé quand la mort le surprit? fut-il changé dans l'*Énéide*, par

ceux à qui ce dépôt fut confié ? Ce sont des questions que ne permettent pas de résoudre le respect et la haute estime que commande la mémoire de Virgile.

Il évite également de nommer Cicéron, approbateur connu de l'assassinat de César après qu'il fut commis ; mais il prend le style et toute l'éloquence de l'auteur des *Philippiques.* C'est en imitant leur véhémence qu'il ne permet pas de l'oublier ; et l'admirable discours de Drancès, au onzième livre, appelle contre Turnus la même indignation que Cicéron avait inspirée aux Romains contre Antoine. Ici, plus d'équivoque, Virgile a presque mis le nom sous le portrait ; le nom d'homme nouveau s'y retrouve, ce ridicule, *Homo novus,* tant de fois répété contre le père de la patrie. On y revoit sur Drancès tous les mêmes reproches que faisaient à Cicéron les ennemis de sa gloire et de ses vertus :

« Hard .dans les conseils et timide aux combats,
» Libéral, éclairé, puissant dans le sénat,
» Habile à soulever le crédule vulgaire,
» *Né d'un père inconnu.* »

Largus opum, et linguâ melior, sed frigida bello
Dextera, consiliis habitus, non futilis auctor ;
Seditione potens ; genus huic materna superbum
Nobilitas dabat ; *incertum de patre ferebant.*

Quelques écrivains, dans l'intention d'éloigner de Virgile une accusation de lâche flatterie, n'ont pas voulu

reconnaître la vérité de cette allusion. Leur motif est assurément respectable, mais leur scrupule ne paraît pas fondé. Virgile ne donne point ces vers comme une opinion qu'il adopte, car le rôle dont il charge Drancès est très-noble : il le représente comme un vieillard honoré de la confiance de son roi, il est choisi de préférence pour aller au nom des peuples du Latium, en ambassade auprès d'Énée ; il veut éloigner de son pays les horreurs de la guerre, il ne hait Turnus que parce que sa violence s'oppose à la paix. Ce passage ne désigne si bien Cicéron que pour mieux signaler Antoine, et l'on s'aperçoit que sous le nom de Drancès, Virgile aime à répéter à Turnus ce que Cicéron avait adressé lui-même autrefois, avec tant de justice, au véritable ennemi d'Auguste.

Toutes les coutumes de l'antiquité, les cérémonies funèbres, la forme des sacrifices, tous les usages que pratiquait et chérissait l'ancienne Rome, se retrouvent aussi fidèlement dans l'*Énéide* que dans les auteurs qui n'ont traité que ces matières. Aussi bon géographe que sage moraliste, la plus belle comme la plus juste description de l'Italie, se reconnaît encore dans l'*Énéide* ; il y rend hommage au respect utile que ses contemporains avaient pour les morts et leurs funérailles ; il place dans le Tartare les hommes sans pitié qui refusent d'asister leurs parents et leurs amis dans le besoin : les juges prévaricateurs, les tyrans qui bravent les lois, et les monstres

qui vendent les intérêts de leur patrie, sont flétris pour jamais dans ces vers qui les enchaînent sous le fouet des furies :

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit; fixit leges pretio atque refixit.

« Ils ont leur place ici ces lâches mercenaires,
» Qui vendent leur patrie à des mains étrangères,
» Et de qui la balance inclinée à leur choix
» Corrompit la justice et fit mentir les lois. »

(Delille.)

Auguste montrait le plus vif désir de connaître ce qu'il y avait d'achevé de l'*Énéide*. Il écrivit à Virgile pour l'engager à le satisfaire ; on a conservé la réponse du poète à l'empereur ; elle détruit le reproche que l'on faisait à Virgile, de ne pouvoir écrire en prose, comme on assurait qu'il n'avait jamais été possible à Cicéron de composer des vers. L'admirable fragment qui nous reste du poëme de *Marius*, a de même suffi pour faire connaître si les succès poétiques étaient étrangers au grand orateur.

Les sollicitations répétées d'un maître l'emportèrent, et Virgile, qui, toujours plus difficile pour lui-même, n'avait d'autres motifs de ses refus que sa modestie, consentit à réciter enfin le sixième livre de l'*Énéide*, le plus convenable de tous à la présence d'Auguste et à celle d'Octavie, sa sœur, qui venait de perdre son jeune fils, l'unique héritier du nom chéri de son premier époux,

Combien de personnages illustres dans tous les genres une pareille circonstance ne devait-elle pas rassembler ! Contemplons cette cour délicate, attentive, et Virgile écouté par ce qu'il y avait à Rome de mieux choisi parmi les hommes du goût le plus sûr et de l'esprit le plus cultivé. Quel spectacle imposant ! Le plus grand poète faisant entendre les plus beaux vers au plus grand souverain du monde, et le génie satifait de ses juges ! Comment ne pas l'être en effet, quand ils pouvaient dans leur nombre compter Pollion, Messala, Varus, Varius, Tucca, Valgius, Cinna, Cocceius, Plautius, Horace et Gallus sans doute, Properce ainsi que Tibulle peut-être et Mécène avant tout, Mécène qui, pour soulager Virgile, dont la faible voix était fatiguée, s'empara de son manuscrit, en continua quelques moments la lecture, et par cet empressement de l'amitié fit naître un nouvel intérêt dans cette scène ravissante. De quel orgueil Auguste ne fut-il pas excusable, lorsque, dans un langage harmonieux et divin se dévoilèrent à ses regards, en présence de pareils témoins, et la gloire antique de Rome qu'il voyait soumise à ses lois, et l'histoire immortelle de ses aïeux qui, par tant de hauts faits, attestaient leur céleste origine. Comment résister au prestige des promesses d'Anchise et ne pas croire à ses prédictions, déjà presque toutes accomplies? Mais Octavie ! elle qui, dans le charme des talents, ne cherchait et ne croyait trouver qu'un soulagement à sa douleur ! Quel saisissement s'empara de son âme, si dé-

posée à s'attendrir, quand Virgile, dans cette foule de héros composant la famille d'Auguste, eut fait paraître un jeune prince orné de toutes les vertus, brillant de valeur et de grâces, né pour l'orgueil des Romains et pour aggrandir leur destinée, si la sienne doit être de vivre assez pour sa gloire ! Tous les souvenirs d'Octavie se réveillèrent à cette image ; mais lorsqu'Anchise eut montré ce jeune prince déjà couvert d'une ombre funèbre et comme une fleur trop tôt moissonnée que les dieux ne feraient que montrer au monde ; quand il eut peint le deuil profond de la ville de Mars, les sanglots qui suivraient de telles funérailles, et qu'à la fin de la plus touchante des élégies Virgile eut, en joignant ses regrets à ceux de Rome, dissipé tous les doutes d'une mère et prononcé le nom de Marcellus ! Octavie éprouva une émotion si forte, qu'elle perdit connaissance. Elle resta long-temps privée de sentiment, et ses yeux ne se rouvrirent que pour verser les plus douces larmes.

On rapporte que la sœur d'Auguste, touchée, comme une mère peut l'être, de ces louanges pleines de sentiment données à son fils, ordonna qu'on remît à Virgile dix sesterces par chaque vers de ce morceau qui en contient trente-deux ; somme énorme alors, mais bien éloignée d'être aux yeux de Virgile d'une égale valeur et d'un prix aussi doux que le triomphe qu'il venait d'obtenir.

Après avoir achevé l'*Énéide*, sans toutefois la croire terminée, Virgile résolut de visiter l'intérieur de la Grèce,

pour mieux connaître la position des lieux dont il avait célébré la mémoire. Ce fut à l'occasion de ce voyage, qu'Horace adressa au vaisseau de Virgile ces vers si remarquables par l'expression de l'amitié :

Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium ; finibus atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

« Des jours de mon ami frêle dépositaire,
» Conserve de mon cœur la moitié la plus chère :
» Rends-le nous, tu le dois ».

(Daru.)

Il est probable que ce fut pendant son séjour en Grèce que Virgile, toujours occupé des *Géorgiques*, son ouvrage de prédilection, ajouta au troisième livre ce morceau de l'effet le plus sublime et de l'harmonie la plus majestueuse, dans lequel il annonce qu'à son retour il aura mis la dernière main à l'*Énéide*, et qu'il pourra la publier. C'est ainsi qu'il doit ramener les neuf Sœurs de leur Permesse ; c'est là le temple superbe qu'il a résolu d'élever à la gloire d'Auguste, *monumentum ære perennius*, l'empereur doit en être la première divinité. Les statues de ses ancêtres environneront son image. Il fait ainsi connaître qu'ils seront les premiers personnages mis en action autour de son héros, et que le tableau de ses victoires achevera d'orner ce glorieux travail.

Auguste, à son retour d'Orient, rencontra Virgile à

Athènes : il se crut obligé de revenir avec l'empereur en Italie ; mais, dans la route, une indisposition subite, que l'agitation du vaisseau ne fit qu'augmenter, le força de se faire déposer à Brindes, et c'est là que le chantre d'Énée mourut le vingt-deuxième jour de septembre, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

Quelle haute opinion ne se fera-t-on pas de sa modestie et de la rigueur avec laquelle il se jugeait lui-même, en pensant qu'à son lit de mort, ne trouvant pas que l'*Énéide* eût la perfection qu'il avait dessein de lui donner, il demanda que son poëme fût brûlé. Ses amis refusèrent heureusement de lui obéir ; ce fut alors que, par son testament, il confia ce dépôt à Plautius, à Tucca et à Varius, à condition de remplir ses derniers voeux, ou de corriger son ouvrage avant de le mettre au jour. Tucca et Varius retranchèrent, dit-on, quelques vers, mais ne se permirent aucune addition, pas même pour achever les hémistiches qui se trouvaient imparfaits ; et l'empereur fit à cette occasion ces vers célèbres qui révèlent à la postérité l'estime qu'il avait pour l'*Énéide* et pour son auteur :

Ergo ne supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis !
Sed legum servanda fides : suprema voluntas
Quod mandat fierique jubet, parere necesse est
Frangatur potius legum veneranda potestas,

Quam tot congestos noctesque diesque labores
Hauserit una dies.

« Quoi! Virgile a prescrit de livrer à la flamme
» Ce fruit de tant de soins, ce poème enchanteur
» Où doit vivre à jamais le héros de Pergame!
» Qui pourrait de ses vœux respecter la rigueur?
» Des mourants, nous dit-on, la volonté suprême
» Est la première loi que l'on doit accomplir:
» Ah! périssent nos lois et Thémis elle-même,
» Que son temple s'écroule avant que d'obéir.
» La justice est affreuse alors qu'elle est extrême;
» Et tout sera permis plutôt qu'un feu cruel
» Dévore, en un moment, un ouvrage immortel. »

Virgile mourut avec tant de courage et de tranquillité, qu'il put dicter sa propre épitaphe contenue dans les vers suivants:

Mantua me genuit, Calabri rapuère, tenet nunc
Parthenope; cecini pascua, rura, duces.

« Les dieux près de Mantoue ont placé mon berceau;
» Dans la riche Calabre ils reprennent ma vie.
» J'ai chanté les bergers, les champs et ma patrie,
» Et déja Parthenope élève mon tombeau. »

Les restes de Virgile furent, suivant son désir, portés à Naples et renfermés dans le monument que l'amitié lui fit élever et dont les ruines se reconnaissent encore à quelque distance de cette ville.

Virgile avait le teint brun ; il était d'une taille élevée, comme il dépeint Musée dans le sixième livre de l'*Énéide*.

> Musæum ante omnes . . . . .
> . . . . . . Atque humeris extantem suspicit altis.

Sa poitrine était faible et sa constitution délicate ; il était sujet aux maux de tête, à la toux et aux hémorragies. Très-sobre dans son régime, il faisait un usage modéré du vin. La tempérance et la régularité distinguaient ses mœurs : on n'a pas craint de les attaquer, en l'accusant d'un penchant peu naturel. Les sentiments exprimés dans plusieurs de ses églogues, et surtout dans la seconde, ont sans raison motivé ce reproche ; comment l'accorder avec l'honorable surnom de *Parthenias*, « le Pudique », que lui donnaient les habitants de Naples ? Est-ce d'ailleurs un fait reconnu que les poètes et les écrivains soient toujours soumis aux passions qu'ils retracent ? ce serait tirer une absurde conséquence d'un faux principe. On accuserait donc également Virgile de sortilège, pour avoir si bien décrit, dans sa huitième églogue, les enchantements d'Alphésibée. C'est le cas d'appliquer à cette imaginaire inculpation ces vers très-justes d'Ovide :

> Nec liber indicium est animi : sed honesta voluptas,
> Plurima mulcendis auribus apta ferens
> Essent pugnaces qui fera bella canunt.

« Nos mœurs et nos écrits ne se ressemblent pas,
» Et l'on n'est point guerrier pour chanter les combats.

Virgile était si modeste, qu'on le voyait se réfugier dans les maisons de Rome pour se dérober aux regards des curieux qui souvent le suivaient en foule. Sa voix était harmonieuse et son élocution singulièrement juste et touchante. D'un caractère sérieux et mélancolique, il parlait peu, aimait la solitude et la méditation; et son âme, tendre et sensible, semblait formée pour les jouissances délicates de l'amitié. Sa fortune était véritablement immense. Il possédait en Sicile une campagne délicieuse, et sa maison de Rome, voisine de celle de Mécene, dans le quartier des Esquilies, était magnifique et ornée d'une précieuse bibliothèque. Juvénal dit très-bien que nous n'aurions pas les vives peintures et les tableaux animés de l'*Énéide*, si Virgile n'avait pas été favorisé des biens de la fortune et de toutes les aisances qui font le charme de la vie.

Nam si Virgilio puer, et tolerabile deesset
Hospitium, caderent omnes a crinibus hyd
Surda nihil gemeret grave buccina.

« Virgile, sans esclave et mal logé, n'eût point entortillé de ser-
» pents les crins de sa furie, et ce monstre infernal n'aurait point
» fait gémir son funèbre cornet. »

(Dusaulx.)

Virgile revoyait ses vers avec une judicieuse sévérité. Il employait la matinée à les dicter en grand nombre, et consacrait le reste du jour à les corriger ou à les supprimer. Il se comparait lui-même à l'ours des forêts, qui décide avec sa langue la forme de ses petits.

Les différences que l'on peut établir entre Homère et Virgile, ont souvent occasionné des discussions bien vives : ce que l'on peut dire avec vérité, c'est que l'un est le premier des poètes pour le jugement, et l'autre pour l'invention. Pope a comparé ces deux immortels écrivains aux héros qu'ils ont celébrés. Homère est comme Achille ; il entraîne tout devant lui : c'est un orage qui s'étend de toutes parts, et les éclairs se succèdent sans relâche. Virgile est comme Énée, qui s'avance au milieu du combat sans en être troublé, qui répand l'ordre autour de sa personne et achève ses victoires avec tranquillité. Les deux poètes ressemblent également à leurs dieux. Homère est terrible comme Jupiter quand il ébranle le monde, qu'il agite ses foudres et embrase le ciel. Virgile est ce même dieu dans le sublime de sa bonté, toujours calme quand il préside l'Olympe, soit qu'il fonde les bases des empires ou qu'il distribue l'ordonnance majestueuse de l'univers.

On ne s'étonnera point, après ce que l'on connaît du caractère, des mœurs et du génie de Virgile, qu'il ait joui d'une prodigieuse réputation pendant sa vie, ni de l'espèce de vénération que l'on conserva long-temps pour ce grand poète ; elle approcha de l'idolâtrie. Silius Italicus

avait non seulement chez lui l'image de Virgile, mais il en célébrait la naissance avec la plus grande solennité. Cette époque était pour lui chaque année un jour de fête : il se rendait à Naples et il visitait le tombeau de son poète chéri, comme le temple d'une divinité. Son indignation fut si vive, en voyant qu'un misérable pâtre était seul commis à la garde de ce monument, que, pour empêcher sa dégradation déjà remarquable alors, il acheta le terrain qui le renfermait : ce qui lui valut ces vers de Martial :

Jam prope desertos cineres et sancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper et unus erat!
Silius optatæ succurrere censuit umbræ!

Cette superstition fut imitée depuis par Sincerus Sannazar, qui poussa plus loin son enthousiasme. Il avait une campagne dans le voisinage du tombeau de Virgile, pour être à même de le visiter plus souvent; et sa dernière volonté fut qu'on l'inhumât dans les jardins de cette maison, près d'un autel où, de son vivant, il avait placé les statues de Minerve et d'Apollon. Ce fait est consacré par les vers suivants, d'une exagération un peu forte :

Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
Sincerus, musâ proximus et tumulo.

« A ces restes sacrés, offrez, donnez des fleurs :
« Et les mêmes talents et son dernier asile

» Rapprochent dans ces lieux Sannazar et Virgile :
» Sur leurs tombeaux voisins unissons nos douleurs. »

Alexandre Sévère conservait aussi dans son palais une image de Virgile à côté de celles d'Achille, de Cicéron et de plusieurs autres grands hommes : culte légitime, si ce prince avait su lui donner des bornes ; mais il prétendait qu'avant de parvenir à l'empire, il avait lu sa destinée dans ce vers que lui offrit le hasard :

Tu, regere imperio populos, Romane, memento.

« Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers. »
(DELILLE.)

Et, depuis ce moment, rien ne put le détourner de cette faiblesse et de sa foi dans les oracles de Virgile.

Ce genre de superstition dura plusieurs siècles, et le souvenir en est resté sous le nom de *Sortes Virgilianæ*, dont il existe des recueils. Adrien, dit-on, les consulta pour savoir s'il était aimé de Trajan, et le vieux Gordien était convaincu qu'il avait été prévenu de la mort de son petit-fils par cet autre vers :

Ostendent terris hunc tantum fata.

« Les destins ne feront que le montrer au monde. »
(DELILLE.)

Malgré tous ces honneurs que l'on rendait à la mémoire de Virgile, on ne connaît d'ancien monument consacré par son nom que les débris de son tombeau. Les anciens

habitants de Mantoue, sensibles à la gloire de leur contemporain, qui les honorait, voulurent en éterniser le souvenir. Ils érigèrent une statue à ce grand poète et la placèrent dans leur ville; mais Charles Malatesta, gonfalonnier de l'église romaine, devenu l'époux de la sœur du marquis de Mantoue, la fit abattre par un vain scrupule, dans le quinzième siècle. Elle fut remplacée depuis par un groupe étrange, où Virgile était ridiculement associé à Jean-Baptiste Mantouan, général des Carmes, auteur de quelques églogues. La gloire de ce poète plus moderne, dont la muse a, dit-on, produit cinquante-neuf mille vers, n'a pas rendu plus durable qu'eux ce dernier monument, que le temps ou d'autres causes ont également détruit.

Il était réservé à des armées généreuses de montrer que la guerre, toujours environnée de destruction, prend un autre caractère avec des guerriers français, quand ils sont ramenés à leurs vertus naturelles. La victoire sous nos drapeaux s'honore enfin de protéger les arts, et ce ne sera pas une conquête inutile à Virgile que celle de sa patrie. Les honneurs qu'il obtient s'unissent à nos triomphes. Sa ville natale ouvre à peine ses portes à la valeur, que c'est lui que l'on cherche dans Mantoue. On s'indigne de n'y rien trouver qui rappelle son souvenir, et le général Miollis, à peine commandant de cette place, ordonne à ses habitants, le 6 juillet 1797, d'élever, aux lieux mémorables où naquit Virgile et qu'il habita, un obélisque en marbre, entouré de bosquets de chênes,

de myrtes, et de lauriers. Un pareil sentiment anime, à l'ancienne Parthénope, le général Championnet. Dans le peu d'instant que ce royaume fut une république, il voulut qu'un marbre solennel environnât les lieux où le voyageur va chercher les restes de Virgile, et que, dans le même endroit où la tradition les suppose, un digne mausolée servît au moins à les défendre des outrages du temps et des hommes.

Les amis des lettres et des arts jouiront encore d'une consolation nouvelle; il reste en marbre, pour eux, un buste ressemblant de Virgile que nos conquêtes ont placé dans le plus admirable monument de la gloire, le Musée Napoléon: c'est à ce même titre que la bibliothèque impériale a obtenu de celle du Vatican et de la collection de St.-Laurent de Florence, deux antiques manuscrits du septième siècle des œuvres de Virgile, aussi complets que bien conservés. Il en existe un autre à Londres, le seul où l'on retrouve à la tête de l'*Énéide* une dédicace de ce poëme, offerte à Vénus. La pureté, l'élégante simplicité de ce morceau ne peut que justifier l'opinion qui l'attribue à Virgile.

DEDICATIO ÆNEIDOS.

Ad Venerem.

Si mihi susceptum fuerit decurrere munus
O Venus, o sedes quæ colis Idalias,

Troïus Æneas romana per oppida digno
  Jam tandem ut tecum carmine vectus eat;
Non ego thure modò, aut pactâ tua templa tabellâ
  Ornabo, et puris serta feram manibus.
Corniger hos aries humilis et maxima taurus
  Victima sacratos tinget odore focos;
Marmoreusque tibi diversi coloribus alis
  Interior pictâ stabit amor pharetrâ;
Adsis, o Cytherea! tuus te Cæsar Olympo,
  Et Surrentini littoris ora, vocat.

A Vénus.

« Toi qui sous les bosquets de l'heureuse Idalie,
» Aux regards des mortels apparais, ô Vénus!
» Si les dieux ont permis à mes soins assidus
» D'achever cet ouvrage offert à ma patrie,
» Puissent mes vers, un jour, secondant mes desseins,
» Ajouter quelque lustre à la gloire d'Énée;
» Et de vos deux grands noms suivant la destinée,
» Parcourir l'univers et charmer les Romains.
» Ne crois pas, ô Vénus, que de simples offrandes,
» Que de légers tableaux, de l'encens, des guirlandes
» Soient le prix que je garde au succès de mes vœux.
  « Si je les vois remplis, je veux
» Qu'un bélier pétulant, aux cornes renversées,
» Que, plus digne holocauste, un taureau vigoureux,
» Tous deux à tes autels, victimes térassées,
» De leur sang tour à tour en rougissent les feux.
» Mais, versé pour les dieux, si le sang peut leur plaire,
» Des soins plus délicats charmeront une mère:
» Je veux qu'à tes côtés le plus aimable enfant
» Y paraisse animé dans un marbre vivant.
» Son arc et son carquois orneront son image;

» Il aura son flambeau. Je prétends chaque jour
» De mille oiseaux brillants dérober le plumage,
» Et joindre leur parure aux flèches de l'Amour.
» Exauce donc mes vœux! De la voûte éthérée,
» Aux rives de Surrente accorde un seul regard;
» Songe que j'ai pour moi, divine Cythérée,
» Ta famille, et ton peuple, et l'auguste César. »

LES DIX ÉGLOGUES
DE VIRGILE.

BUCOLICA.

ECLOGA PRIMA.

TITYRUS ET MELIBOEUS.

MELIBOEUS.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi [1]
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ:
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper deus; illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.

LES BUCOLIQUES.

ÉGLOGUE Ire.

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Quoi! mollement couché sous la voûte d'un hêtre,
Tu cherches des accords sur ta flûte champêtre,
Tityre; et nous, hélas! indignement proscrits,
Loin de nos champs heureux, loin de ces bords chéris,
Nous fuyons : tu peux seul, en repos sous l'ombrage,
Du nom d'Amaryllis enchanter ce bocage.

TITYRE.

Un dieu, car de ce nom j'appelle un bienfaiteur,
Un dieu m'a procuré ce tranquille bonheur :
Lui seul de mes agneaux obtiendra les prémices.
Si tu vois dans mes prés s'égarer mes génisses,

Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

MELIBOEUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis [2]
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas
Protinùs æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco;
Hìc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset, (3
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
(Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.)
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi (4
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fetus:
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos,
Noram; sic parvis componere magna solebam.
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.

Si ma flûte aujourd'hui s'anime sous mes doigts,
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

Dans le public effroi, dans la douleur commune,
Moins jaloux que surpris, j'admire ta fortune.
Mes chèvres que voilà suivent mon triste sort;
Celle-ci, qu'après moi je traîne avec effort,
Avortant sur un roc, laisse dans la bruyère
Deux petits nés ensemble, et mourants sur la pierre.
Aveugle que j'étais! la foudre dans nos bois,
De sinistres corbeaux, m'ont averti cent fois!
Mais ce dieu, quel est-il? que Tityre le nomme.

TITYRE.

Cette ville aux sept monts, et qu'ils appellent Rome,
Je me la figurais, habitant des hameaux,
Telle que la cité qui reçoit nos agneaux:
Ainsi je comparais le cèdre à la charmille,
La chienne qui nourrit à sa jeune famille;
J'osais, par les petits, juger des grands objets.
Mais, tel qu'un chêne antique, au milieu des forêts,
Couvre de ses rameaux la timide bruyère,
Rome sur les cités lève sa tête altière

MELIBOEUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYRUS.

Libertas : quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat;
Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculî :
Quamvis multa meis exiret victima septis,
Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBOEUS,

Mirabar quid mœsta deos, Galatea, vocares; (5
Cui pendere suâ patereris in arbore poma :
Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,

MÉLIBÉE.

Et quel vif intérêt dans ces murs t'a conduit ?

TITYRE.

La liberté ! Bien tard son doux rayon me luit ;
Le temps de ses frimas couvre ma barbe grise ;
Mais d'un regard enfin le ciel me favorise,
Depuis qu'Amaryllis, oubliant sa rigueur,
Des fers de Galatée a délivré mon cœur.
Oui, tant que sous ses lois je demeurai fidèle,
En vain de mes brebis j'épuisais la mamelle :
Esclave sans espoir, en vain de mon troupeau
Chaque jour la cité recevait un agneau ;
Jamais vers ma famille, en secret affligée,
Ma main d'un juste prix ne retournait chargée.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si, dans ses longs ennuis,
Galatée aux rameaux laissait périr ses fruits ;
Tityre était absent : forêts, verger, fontaine,
Tout semblait t'appeler, et gémir de sa peine.

TITYRE.

Que faire, ô Mélibée ! Accablé de revers,
Quel dieu propice, ailleurs, eût fait tomber mes fers ?

Nec tam præsentes alibi cognoscere divos.
Hîc illum vidi juvenem, Melibœe, quot annis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant.
Hìc mihi responsum primus dedit ille petenti :
Pascite, ut antè, boves, pueri; submittite tauros.

MELIBOEUS.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus
Limosoque palus obducat pascua junco :
Non insueta graves tentabunt pabula fetas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex! hìc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sæpes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;

J'ai vu cet immortel qui, dans la fleur de l'âge,
Douze fois tous les ans recevra mon hommage;
A peine eus-je exposé la rigueur de ses lois,
Soudain, me rassurant du geste et de la voix,
« Il suffit, je sais tout et je connais vos peines,
» Dit-il; comme autrefois rentrez sur vos domaines,
» Allez, enfants, allez, reprenez vos travaux,
» Et la paix vous rendra de plus nombreux troupeaux.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,
Le champ de tes aïeux, restera ton partage!
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher.
Que t'importe à l'entour ce long mur de rocher,
Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
Tes agneaux, à ta voix, prompts à s'y rassembler,
A des troupeaux impurs n'iront point se mêler!
Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,
Entre des flots connus et les dieux des fontaines,
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur!
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,
Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;

Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras :
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Antè leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces ;
Antè, pererratis amborum finibus, exul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

MELIBOEUS.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitùs toto divisos orbe Britannos.
En umquam patrios longo post tempore fines, (7
Pauperis et tugurî congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas ?
Impius hæc tam culta novalia miles habebit !
Barbarus has segetes ! En quò discordia cives

Là, d'un roc allongé tes bûcherons couverts,
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs :
Et, sous l'antique ormeau, tes palombes heureuses
Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

TITYRE.

Oui, le cerf dans la nue atteindra les oiseaux,
Les poissons altérés fuiront le sein des eaux,
De l'Euphrate orageux les ondes fugitives
De la Saône et du Rhin iront chercher les rives,
Avant que de mon cœur ses traits soient effacés.

MÉLIBÉE.

Et nous, dans les déserts nous fuyons dispersés!
L'un, du noir Africain troublera la retraite;
L'autre, au bord de l'Oaxe ira chercher la Crète,
Ou de notre univers le Breton séparé!
C'en est fait. Quoi! jamais, jamais je ne pourrai
Contempler seulement le toit qui m'a vu naître,
Mes champs, mon beau verger, mon royaume champêtre?
Un barbare, un soldat viendra sur mes sillons
Arracher mes épis, dévorer ces moissons!
Juste ciel! voilà donc où nous réduit la guerre,
Et pour qui, de mes bras, j'ai tourmenté la terre!

Perduxit miseros! En queis consevimus agros!
Insere nunc, Melibœe, piros! pone ordine vites!

Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ: [8]
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo:
Carmina nulla canam: non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem
Fronde super viridi: sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles, et pressi copia lactis: [9]
Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Va, poursuis, Mélibée; oui, qu'un maître nouveau
Trouve pour lui ta vigne alignée au cordeau;
Greffe des fruits plus doux sur tes poiriers sauvages :
Adieu, grotte chérie! adieu, riants bocages!
C'est là que mes accents respiraient le bonheur!
Plus de vers, plus de chants! Là, tranquille pasteur,
Je voyais mes brebis sur ces monts répandues,
A ces rochers lointains mes chèvres suspendues.
Troupeau jadis heureux! oubliez à la fois
Et la fleur du cytise, et le saule, et ma voix!

TITYRE.

Mais suspends, tu le peux, un pénible voyage;
Accepte à mes côtés un lit de vert feuillage.
Nous aurons des fruits mûrs, nouvellement cueillis;
Ceux de mon châtaigner sous la cendre amollis;
Du lait, qu'un sel piquant durcit dans mes corbeilles,
Et le miel onctueux de mes jeunes abeilles.
La fumée, en tournant s'élève des hameaux,
Et l'ombre immense au loin descend de nos coteaux.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE PREMIÈRE.

On a donné plusieurs définitions de la poésie pastorale; nous ne les répéterons point ici. Ceux qui ont lu les *Églogues* de Virgile, connaissent assez ce genre de poésie; il importe peu à ceux qui ne les ont pas lues, de savoir que la poésie bucolique est l'imitation de la vie champêtre.

Le public a daigné accueillir nos remarques sur les derniers livres de l'*Énéide;* nous tâcherons de rendre ces remarques sur les *Églogues* également dignes de son suffrage. Nous leur donnerons même plus d'étendue, afin qu'elles soient plus utiles aux jeunes élèves.

La poésie de Virgile, surtout dans les églogues, est comme la nature dont elle offre partout un tableau si fidèle; elle donne sans cesse de nouveaux plaisirs à ceux qui l'étudient dans ses plus petits détails. Nous éviterons cependant l'écueil dans lequel sont tombés la plupart des commentateurs; nous éviterons les répétitions; nous n'aurons point, surtout, la vaine prétention de tout

dire dans un sujet si riche ; nous n'avons d'autre but que celui de faire aimer Virgile à ceux qui ne le savent pas par cœur ; et ce but ne serait point rempli, si nous avions le malheur d'ennuyer en parlant de lui.

C'est la reconnaissance qui inspira au poète latin la première de ses églogues. Le territoire de Mantoue et celui de Crémone avaient été distribués aux soldats d'Antoine et d'Octave ; le père de Virgile possédait une petite terre dans le Mantouan, près d'Andès. Cette terre fut donnée au centurion Arius ; mais Virgile, aidé de la faveur de Pollion et de Varus, obtint que le champ de ses aïeux serait rendu à sa famille : il l'obtint à cause de ses vers ; et c'est la première fois, peut-être, que le génie des Muses l'emporta sur le génie de la guerre civile.

Virgile célèbre dans cette églogue le bienfait d'Auguste, et jamais la reconnaissance ne parla un langage plus noble, plus touchant et plus flatteur. La scène se passe à l'ombre d'un hêtre ; le berger Tityre, nonchalamment assis sous l'ombrage, essaie des airs sur son chalumeau ; Mélibée, chassé du domaine de ses pères, s'éloigne tristement ; la situation des deux bergers offre un contraste plein d'intérêt. Cette églogue est un petit drame champêtre, et les vers suivants en sont l'exposition.

1) PAGE 82, VERS 1.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ:
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Pour peindre l'heureux repos de Tityre, le poète prodigue les épithètes; il semble que sa muse se plaise à ces images. Il est plus laconique, lorsqu'il nous montre les regrets d'un berger malheureux; il n'emploie qu'une seule épithète, *dulcia*, dont le sens retombe dans l'idée principale, et qui contribue encore à faire aimer les champs dont Tityre n'est point exilé. Pour apprécier cette juste observation des convenances, il faut se rappeler que Virgile avait à remercier Auguste de la conservation de ses terres; si ce prince était bienfaisant envers Tityre, il était sévère, injuste envers Mélibée; Virgile devait lui parler de ses bienfaits, et ne dire de l'infortune des autres bergers, que ce qui était nécessaire pour faire ressortir sa propre félicité. Mélibée exprime ses regrets sans amertume ; il répète deux fois le mot *patria*. Il pleure sa patrie, et c'est sur cet objet de toutes ses affections, que doivent s'arrêter ses souvenirs. Cette répétition est d'un effet touchant. Le verbe *meditaris* exprime heureusement le repos et

le loisir de Tityre; l'adjectif *lentus* est adroitement opposé au mot *fugimus* dans le quatrième vers. Le cinquième est plein de grâce et d'harmonie:

O Melibœe! deus nobis hæc otia fecit:

On trouvera sans doute la flatterie un peu forte, mais on n'était pas si sévère à la cour d'Auguste; la république elle-même suivit l'exemple de Tityre; ces Romains, chez qui la royauté ne put jamais s'introduire, en prenant Auguste pour maître, ne voulurent jamais en faire un roi, mais ils consentirent à en faire un dieu; le sénat donna le titre de *divus* à Octave.

Il y a quelque chose de simple et de naïf dans cette expression de Tityre; il ne sait comment exprimer sa reconnaissance, et il fait un dieu de son bienfaiteur. Il est d'ailleurs si frappé de la puissance d'Auguste, qu'il ne peut s'expliquer ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, que par l'idée d'une divinité.

2) PAGE 84, VERS 2.

Undique totis
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas
Protenus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco
Hic inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.

Mélibée passe légèrement sur le trouble horrible qui

règne de toutes parts dans les champs. Les idées générales ne conviennent point à la simplicité des bergers; Mélibée revient à lui et à ses chèvres; alors ses images deviennent plus précises, et son tableau est bien plus animé. Il en est des tableaux de la poésie comme de ceux des peintres; les perspectives vagues ne laissent aucune impression; il faut un point de vue sur lequel l'attention puisse se reposer: ici les regards s'arrêtent agréablement sur Mélibée et sur son troupeau; bientôt le poète précise encore davantage ses idées; le lecteur oublie le troupeau lui-même, pour ne voir qu'une chèvre qui vient de mettre bas deux petits. Nous pourrions faire ici de savants raisonnements sur la nature de l'art, mais cet exemple suffit pour nous faire entendre. On n'a qu'à relire attentivement le morceau que nous venons de citer. Le cœur est faiblement ému par la première phrase *undique totis;* il est plus touché de la seconde, *en ipse capellus;* mais c'est pour la troisième partie de ce petit tableau que le poète réserve ses plus vives couleurs, et le lecteur tout son attendrissement. On suit de l'œil cette chèvre qui se traîne avec peine; on voit les coudriers et la pierre nue sur laquelle elle a mis bas ses petits chevreaux; l'idée d'une mère et de ses deux petits, donne à cette description une couleur plus sentimentale et plus animée.

3) PAGE 84, VERS 8.

Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
(Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.)

L'idée de ces vers est bien dans la nature; le malheur est superstitieux. Ces sortes de présages, tirés des phénomènes naturels, sont parfaitement dans le goût pastoral; rien ne peint mieux d'ailleurs l'innocence et la simplicité des bergers, qui ignorent les causes des guerres civiles, et qui doivent être portés à ne voir que les coups d'un incompréhensible destin, dans les ravages causés par l'ambition. Cette résignation religieuse de Mélibée est attendrissante. Elle rappelle quelque chose de cette fatalité dont les anciens tiraient leur pathétique le plus touchant dans la tragédie.

4) PAGE 84, VERS 12.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus
Pastores ovium teneros depellere fetus:
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos,
Noram; sic, etc.

Tityre ne parle pas de la ville de Rome, mais de la ville qu'on appelle Rome, *quam dicunt Romam*; ce détour exprime le respect et la vénération du berger

pour la ville, que la muse épique de Virgile appelle la *ville éternelle :* les comparaisons qui suivent renden à merveille la surprise qu'un berger a dû éprouver, en voyant pour la première fois la capitale du monde romain. Jamais on ne fit un plus grand éloge de Rome, et cependant le poète n'emploie que des images presque communes. Tout ce morceau respire la naïveté la plus aimable; le style naïf consiste souvent à exprimer les choses les plus élevées par les idées les plus simples.

Marot a traduit en vers cette première églogue; voici comment il a rendu le passage que nous venons de citer:

Je sot cuidois, que ce que l'on dit Romme,
Fust une ville ainsi petite, comme
Celle de nous : là où maint aignelet
Nous retirons, et les bestes de laict.
Mais je faisois semblables à leurs peres,
Les petitz chiens, et aigneaux à leurs meres,
Accomparant, d'imprudence surpris,
Chose petite à celle de grand prix;
Car pour certain Romme noble, et civile
Leve son chef par sus toute autre ville,
Ainsi que font les grans et hauts Cyprez
Sur ces Buyssons, que tu veois icy près.

Ces vers sont loin, comme on voit, de rendre l'élégance, l'harmonie et même le sens de Virgile. Dans le poète latin, on admire surtout l'art du style; ses beautés ne pouvaient être rendues dans une langue qui n'était pas encore formée.

5) PAGE 86, VERS 11.

Mirabar quid mæsta deos, Galatea, vocares;
Cui pendere suâ patereris in arbore poma:
Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant.

Il règne dans ces vers la plus douce mélancolie; les sentiments religieux attribués à Galatée donnent à ce morceau une expression de tendresse dont l'âme du lecteur est touchée. Les idées religieuses s'allient toujours aux sentiments tendres; le second vers exprime bien la tristesse de la bergère; le mot *patereris* qui se traîne longuement, offre l'image de la langueur. Les mots *ipsi pinus*, *ipsæ fontes*, *ipsa arbusta*, en frappant l'oreille des mêmes sons, et en égarant la pensée sur plusieurs images à la fois, inspirent une douce rêverie. Rollin cite ces répétitions parmi celles qui sont propres à réveiller les passions et les sentiments.

6) PAGE 88, VERS 1.

Fortunate senex! hîc, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sæpes
Hyblæis apibus florem depasta salicti
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras:
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

Il serait difficile de trouver quelque chose de plus

parfait que ce tableau des plaisirs simples de la vie champêtre ; tout y est grâce et harmonie ; plus on le relit, plus l'esprit et l'oreille en sont charmés. Nous en indiquerons les principales beautés.

L'épithète *nota* est fréquemment employée par les poètes latins, et surtout par Virgile ; mais il nous semble qu'elle est placée ici plus heureusement que partout ailleurs. Mélibée, qui parle, est exilé de sa patrie ; il ne verra plus que des lieux et des fleuves inconnus ; le mot *nota* a dans sa bouche une signification touchante ; elle exprime à la fois ses regrets et le bonheur de Tityre. *Frigus opacum*, pour dire la fraîcheur de l'ombre, est une expression hardie et forte. Rivarol l'a rendue par ces mots : *la fraîche obscurité*. Les sons inégaux qu'on remarque dans ce vers,

> Hiblæis apibus florem depasta salicti.

font voir à la fois le vol incertain des abeilles qui voltigent autour des haies, et le bruit léger qu'elles font, en suçant le calice des fleurs. Dans le vers suivant, l'harmonie est encore plus expressive : *Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.*

Tibulle, dans sa première Élégie, a peint aussi les charmes du Sommeil, mais dans une autre situation.

> Quàm juvat immites ventos audire cubantem,
> . . . .
> Aut gelidas hybernus aquas cùm fuderit auster,
> Securum somnos, imbre juvante, sequi !

Les deux poètes ont exprimé des idées différentes sur le même sujet : le berger de Virgile peint un bonheur qu'il regrette ; Tibulle, en parlant de la pluie et de l'orage, qui retentissent autour de lui, sans pouvoir l'atteindre, exprime un sentiment qu'on pourroit appeler le *plaisir de la sécurité.* Les vers de Tibulle ont quelque chose de doux et de mélancolique ; on y retrouve le ton de l'Élégie ; ceux de Virgile ont plus d'harmonie, et semblent plus appartenir à la poésie descriptive.

Cette harmonie si douce, qui peint à la fois le bourdonnement des abeilles et les charmes d'un sommeil paisible, prend une expression plus vive dans le vers qui suit :

Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras.

Le son est gradué ; il est moins vif, moins aigu dans les premières syllabes ; il se relève au second hémistiche ; il monte à la fin jusques dans le plus haut des airs, avec la voix du bucheron.

Dans les deux derniers vers, le poète s'est peut-être surpassé. On remarque quelque chose de plus rauque dans ces mots, *interea raucæ*, *tua cura*, et quelque chose de plus doux dans ceux-ci, *nec gemere aëriâ*, *turtur ab ulmo.* Ceux qui ont long-temps vécu à la campagne, savent que le roucoulement des pigeons est plus rauque et plus sourd, entendu de près, et qu'il s'adoucit lors qu'on l'entend de loin. Les vers de Virgile,

par la seule harmonie, font distinguer la voix des ramiers qui chantent dans la cour du pasteur, et celle des colombes qui chantent un peu plus loin sur les ormeaux.

(*) PAGE 90, VERS 12.

En umquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?

Le sentiment exprimé dans ces vers est heureusement pris dans la nature. L'espoir de revoir la patrie nous suit toujours dans l'exil. Écoutez ces plaintes des Hébreux:

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?
(ESTHER, *trag.*)

Combien de fois les malheureux Français, que la révolution avait proscrits, n'ont-ils pas jeté leurs regards vers la France! Ils portaient partout l'espoir de revoir leur patrie, et tous étaient animés du même sentiment que Mélibée. On trouve encore, dans ce discours de Mélibée, un sentiment qui n'est pas moins touchant que l'amour de la patrie, c'est la modération des vœux du berger. Un toit de chaume est tout ce qu'il regrette; mais combien l'objet de ses regrets n'acquiert-il pas de prix par ces mots: *mea regna videns?* Les mots de *pauvre* et de *royaume*, *pauperis* et *regna*, forment le plus heureux des contras-

tes. Racan a pris, dans ce passage de Virgile, l'idée d'une de ses stances sur le bonheur de la vie champêtre.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire.
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Ce qui fait le brillant de cette strophe, dit l'abbé Le Batteux, est l'opposition du grand avec le petit: ce qui en fait le beau et la vérité, est le sentiment. *Louvre et Fontainebleau*, qui sont comme les épithètes de cabannes, présentent une image riante; mais l'image de Virgile frappe davantage, en ce qu'elle est plus en situation, et qu'elle est rendue avec plus de précision et d'énergie.

Ces regrets et ces espérances de Mélibée amènent heureusement les imprécations qu'il fait contre les barbares qui se sont emparés de son domaine. Son bonheur était si grand, sa joie si innocente, que le lecteur est très-disposé à écouter ses plaintes et à partager son désespoir.

8) PAGE 92, VERS 3.

Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ:
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo:
Carmina nulla canam: non, me pascente, capellæ,
Florentem cythisum et salices carpetis amaras.

Mélibée a déploré, dans les vers précédents, la perte

de ses moissons, *barbarus has segetes;* il a regretté les bois et les vignes qu'il avait plantés, *insere nunc, Mœliboœe, piros, pone ordine vites!* Il ne lui reste plus que son troupeau et il s'adresse à lui, il voudrait lui faire partager tous ses regrets; *felix quondam pecus* est une exclamation touchante. Le sort du troupeau est tellement lié à celui du berger, qu'il semble frappé des mêmes coups.

Tout ce morceau est plein de délicatesse; les images y sont toutes fondues dans le sentiment; on doit surtout remarquer cet hémistiche qui coupe brusquement la phrase, et qui paraît comme un son interrompu par les soupirs: *carmina nulla canam*, « je ne chanterai » plus. » Le berger ne peut s'arrêter à cette idée déchirante, et il revient encore à plaindre ses chèvres.

Rien n'est si naturel que les sentiments de Mélibée l'homme est toujours porté à croire que les êtres qui l'environnent partagent sa douleur ou sa joie. Théocrite fait dire à un de ses bergers qui vient de remporter le prix du chant: *Mes chèvres, réjouissez-vous, bondissez jusqu'aux cieux.* La bergère Iris, dans madame Deshoulières, s'adresse ainsi à ses moutons:

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure,
J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien, etc.

Bernardin de St.-Pierre a heureusement employé cette idée dans son roman de *Paul et Virginie.* Virginie vient de quitter l'île de France; Paul est désespéré, et

il s'adresse aux animaux qui sont autour de lui, et dit à ses chèvres et à leurs petits chevraux, qui le suivent en bêlant : « Que me demandez-vous ? Vous ne reverrez » plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans sa » main. » Il fut au *repos* de Virginie ; et à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : « Pauvres oi- » seaux ! Vous n'irez plus au devant de celle qui était » votre bonne nourrice. » En voyant *Fidèle* qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira et lui dit : « Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. »

9) PAGE 92, VERS 9.

Sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles, et pressi copia lactis :

Naunius, un des critiques de Virgile (car Virgile a eu aussi des critiques) blâme vivement ces paroles de Tityre ; et il prétend qu'une pareille ostentation était injurieuse à Mélibée. Tityre offre des pommes, des châtaignes et du lait ; il n'y a point là d'ostentation : le berger parle de ses richesses, mais il n'en parle que pour les partager. Il ne dit point : *sunt mihi*, mais *sunt nobis*. Son langage est en tout conforme à la délicatesse et à la candeur des mœurs pastorales.

Cette première églogue de Virgile est une des plus intéressantes par son sujet et par les sentiments qui y sont exprimés. La poésie est partout digne du sujet ; et nous ne croyons pas que dans aucune autre églogue on trouve un plus grand nombre de beaux vers. Virgile

y montre à la fois tout ce que la vie champêtre a de plus gracieux, et tout ce que le malheur a de plus touchant. Auguste fut le bienfaiteur de Virgile, mais Virgile a immortalisé ses dons; il nous semble que le poète a fait plus pour le maître du monde, que le maître du monde n'a fait pour le poète.

Si la poésie bucolique était destinée à revivre parmi nous, c'est cette première églogue qu'on devrait prendre pour modèle : placées au milieu des guerres civiles, les mœurs pastorales prennent un nouvel attrait par leur contraste avec des scènes tristes et affligeantes; mais nous craignons que le genre de l'églogue ne soit perdu pour les modernes.

Les anciens vivaient beaucoup à la campagne; le spectacle de la nature y inspirait les poètes. Théocrite et Virgile étaient bergers; les mœurs ne sont plus les mêmes; nous vivons dans les villes, et nous ne paraissons guère à la campagne que comme des étrangers et des voyageurs. A la renaissance des lettres, quelques-uns de nos poètes, faute d'avoir des modèles sous leurs yeux, imitèrent scrupuleusement les mœurs des anciens; leurs tableaux parurent sans intérêt, parce qu'ils étaient sans vérité: pour comble de malheur, ils ne songèrent qu'à imiter les bergers de Théocrite et de Virgile; ils n'imitèrent point le style de ces deux poètes, et le genre bucolique acheva de tomber en discrédit.

Segrais a fait des essais assez heureux pour mériter le

suffrage de Boileau; mais Segrais n'a fait qu'imiter les mœurs des anciens qui ne sont pas les nôtres, et il ressemble trop à un poète dramatique, qui, sur notre théâtre, nous représenterait les mœurs des Grecs et des Romains. Fontenelle a voulu suivre une autre route et peindre d'autres mœurs; mais il a placé les manières et le ton de la cour dans les champs : ce défaut de convenance n'est point racheté, dans ses pastorales, par le mérite du style. Laharpe a dit, en parlant de Fontenelle : *Ses bergers en savent trop en amour*, et *il en sait trop peu en poésie.* Gessner est venu ensuite : il n'a marché ni sur les traces de Fontenelle, ni sur celles de Segrais; mais il a fait ses personnages si parfaits, qu'ils en sont ennuyeux : ses belles *Idylles* paraissent être des fragments d'*Astrée :* ses bergers, quoiqu'ingénieux, ne sont, à le bien prendre, que la postérité de Céladon.

Après tant de malheureux essais, nous sommes bien loin d'avoir des idées positives sur la forme qu'on pourrait donner aujourd'hui à l'églogue. Un homme pourrait nous éclairer sur ce point, c'est celui qui aurait le génie de Virgile; mais il est probable que nous raisonnerons encore long-temps avant de le voir paraître : jusqu'à ce moment, il faut nous en tenir à ce que les anciens nous ont laissé; et, pour nous consoler de ce qui nous manque, nous n'avons rien de mieux à faire que de relire souvent les *Églogues* de Virgile.

ECLOGA SECUNDA.

ALEXIS.

FORMOSUM pastor Corydon ardebat Alexin,
Delicias domini; nec quod speraret habebat.
Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat: ibi hæc incondita solus
Montibus et silvis studio jactabat inani: [1]

O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas;
Nil nostri miserere; mori me denique coges!
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes:
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis. [2]
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcan,

ÉGLOGUE DEUXIÈME.

LYCORIS.

Le berger Corydon brûlait pour Lycoris :
Un maître a ses faveurs, Corydon ses mépris.
Sans espoir, on le voit errant et solitaire,
S'abîmer chaque jour dans sa douleur amère ;
Il cherche les rochers, les monts, les bois touffus,
Sa voix ne peut trouver que des accents confus.
Enfin, dans les déserts où son amour l'entraîne,
Il fatigue l'écho du vain bruit de sa peine :
« Cruelle ! quoi ! mes chants n'ont pu vous attendrir !
» Vous êtes sans pitié, je n'ai plus qu'à mourir !
» Sous les buissons épais, regardez, voici l'heure,
» L'heure où le vert lézard glisse vers sa demeure ;
» Les troupeaux maintenant cherchent de frais taillis ;
» Maintenant, sous nos bois, la jeune Thestylis
» Rassemble ses faneurs à des tables frugales :
» Tout repose ; on n'entend que le cri des cigales ;
» Et moi, pour adorer la trace de vos pas,
» Les feux d'un ciel ardent ne m'épouvantent pas !

Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
O formose puer, nimiùm ne crede colori;
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur. [3]
Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;
Quàm dives pecoris nivei, quàm lactis abundans. [4]
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æstate novum, non frigore, defit.
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho. [5]
Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi,
Quum placidum ventis staret mare: non ego Daphnin
Judice te, metuam, si numquam fallat imago. [6]

O tantùm libeat mecum tibi sordida rura
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!
Mecum unà in silvis imitabere Pana canendo:
Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit; Pan curat oves oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum:
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?

» Ne valait-il pas mieux de l'altière Corine
» Endurer les dépits et la fierté chagrine ?
» Et toi, brune Iopé, que n'ai-je encor ton cœur !
» Autant qu'elle en manquait vous avez de blancheur;
» Mais, d'un frivole éclat ne soyez pas si vaine :
» Plus que le blanc tilleul on recherche l'ébène.
» Quel mépris ! Songe-t-elle à s'informer de moi ?
» Qui je suis ? quels troupeaux reconnaissent ma loi ?
» De mille agneaux pourtant une troupe docile
» S'égare dans mes prés, sur les monts de Sicile;
» Riche en toutes saisons, un laitage argenté
» Ruisselle entre mes doigts et l'hiver et l'été.
» Ces chants dont l'Aracynthe à jamais se rappelle,
» Quand le triste Amphion, de sa lyre immortelle,
» Appelait ses troupeaux ravis de l'écouter;
» Oui, ces divins accords, je puis les répéter.
» Mes traits n'ont rien d'affreux : penché sur le rivage,
» Dans les tranquilles flots j'ai saisi mon image;
» Et je vous prends pour juge entre Daphnis et moi,
» Si l'onde offre une image assez digne de foi.
» Oh ! seulement un jour, que mon humble retraite,
» Le spectacle des champs, la chasse, vous arrête !
» Régnez sur mes chevreaux, ce jeune peuple est doux;
» Venez, d'un bois léger, les chasser devant vous,

10..

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens : Te nunc habet ista secundum.
Dixit Damœtas; invidit stultus Amyntas.
Præterea duo, nec tutâ mihi valle reperti,
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo,
Bina die siccant ovis ubera; quos tibi servo.
Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

Huc ades, o formose puer : tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis; tibi candida Naïs,
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;
Tum, casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ. (7
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala, (8
Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat :
Addam cerea pruna; hos erit huic quoque pomo :
Et vos, o lauri, carpam, et te, proxima myrte;
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.

» Imitons le dieu Pan : nous chanterons ensemble.
» De muets chalumeaux, qu'un peu de cire assemble,
» Ont appris de sa bouche à rendre un son flatteur,
» Et le dieu des brebis l'est aussi du pasteur.
» Oui, que sur mes pipeaux vos lèvres se reposent :
» Quel prix à mes leçons d'autres que vous proposent!
» Damète a su lui-même unir à mes pipeaux
» Pour sept tons différents sept tubes inégaux;
» J'expire, m'a-t-il dit, et je te les confie;
» Amyntas en montra son orgueilleuse envie.
» J'ai deux chevreuils encor, tous deux sont mouchetés;
» Chez moi, sous deux brebis, ils croissent allaités.
» Je les garde pour vous; Thestylis les souhaite :
» Aura-t-elle un présent que votre orgueil rejette?
» Approchez, belle enfant; voyez combien de lis
» En corbeille, en faisceau, les nymphes ont cueillis!
» La brillante Naïs, pour vous, unit en gerbes
» La pâle violette à des pavots superbes;
» L'hyacinthe au narcisse; et le feu du souci,
» Près du vaciet en deuil, brille plus adouci.
» C'est trop peu que des fleurs; je veux y joindre encore
» Des coins au blond duvet, que le safran colore;
» Des prunes dont l'azur enchante les regards,
» Et des marrons choisis dépouillés de leurs dards.

Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis;
Nec, si muneribus certes, concedat Iolas.
Heu! heu! quid volui misero mihi? floribus austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.
Quem fugis? ah demens! habitârunt dî quoque silvas,
Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arces
Ipsa colat: nobis placeant ante omnia silvæ.
Torva leæna lupum sequitur; lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, o Alexi! trahit sua quemque voluptas.
Adspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci,
Et sol crescentes decedens duplicat umbras;
Me tamen urit amor: quis enim modus adsit amori?
Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est:
Quin tu aliquid saltem potiùs quorum indiget usus
Viminibus mollique paras dètexere junco?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexin.

» Chéris d'Amaryllis, ces trésors de l'automne
» Seront, par votre choix, la gloire de Pomone.
» Et vous, myrtes, lauriers, je vous offrirai tous;
» Ensemble confondus, vos parfums sont plus doux...
» Mais que sont tes présents? quelle erreur te possède?
» Penses-tu qu'à ce prix Iolas te la cède?
» Que ce nom m'est fatal! Ce nom, source de pleurs,
» Est pour moi l'ouragan déchaîné sur les fleurs,
» Ou l'affreux sanglier dans une onde limpide.
» Non, les bois ne sont point ce que tu fuis, perfide!
» Et Pâris et les dieux les ont tous habités.
» Pallas qui les fonda peut aimer les cités;
» C'est à nous de chérir une forêt profonde.
» Le tigre suit du loup la trace vagabonde,
» Le loup cherche l'agneau, l'agneau des prés fleuris;
» Chaque être a son penchant: le mien, c'est Lycoris.
» Tu le vois: l'ombre au loin descend de la colline,
» Le bœuf, libre du joug, vers l'étable chemine;
» Moi seul, d'un long tourment dévoré nuit et jour,
» Je brûle, et ne vois point de remède à l'amour!
» Corydon! Corydon! abjure un vain délire;
» Au pied de cet ormeau ta jeune vigne expire;
» Tresse l'osier flexible en paniers arrondis,
» Une autre de ton cœur sentira mieux le prix. »

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE DEUXIÈME.

Quelques commentateurs ont pensé que Virgile s'était représenté dans cette églogue sous le nom de Corydon, et qu'Alexis était un esclave de Mécène que le poète voulait instruire dans l'art d'Apollon et des muses. Nous croyons que l'auteur des *Églogues* n'a eu d'autre intention que celle d'imiter une des plus belles idylles de Théocrite, intitulée *le Cyclope.* Dans l'idylle grecque, Polyphème exprime sa passion pour la nymphe Galatée.

1) PAGE 110, VERS 3.

Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assiduè veniebat : ibi hæc incondita solus
Montibus et silvis studio jactabat inani :

Ce tableau est d'une grande vérité; le berger cherche les lieux solitaires, car les sentiments tendres se plaisent et se fortifient dans la solitude. Segrais, en imitant ce passage de Virgile, en a caractérisé l'esprit et la beauté :

Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui;

Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes,
Et, des tendres accents de sa mourante voix,
Il faisait retentir les rochers et les bois.

Boileau trouvait dans ces vers de Segrais le ton qui convient au genre pastoral : il nous semble que le poète français n'est pas resté beaucoup au-dessous de son modèle ; Virgile conserve cependant sur son imitateur l'avantage de la concision, avantage que lui donne la langue dans laquelle il écrit. La langue latine est d'ailleurs plus propre à exprimer la passion, par la libre construction de ses phrases, et par la facilité qu'elle laisse au poète d'arranger les mots à son gré.

Dans l'idylle grecque, Théocrite exprime ainsi l'amour de Polyphême. « Souvent les brebis quittèrent les » gras pâturages et revinrent seules à la bergerie, tandis que, uniquement occupé des attraits de Galatée, » il languissait étendu sur le rivage de la mer. Enfin il » trouva un soulagement à sa peine ; assis sur la cime » d'un rocher, les yeux tournés vers la mer, il exhalait » son amour dans des chansons plaintives. »

Ce début de Théocrite ne le cède point à celui de Virgile : les vers latins n'ont rien de plus gracieux et de plus délicat que cette idée du poète grec, *souvent les brebis revinrent seules à la bergerie :* ces mots, *les yeux tournés vers la mer* (vers le lieu où était Ga-

latée) offrent une image pleine de mélancolie et de douceur.

Corydon adresse ses plaintes aux forêts et aux montagnes; ce langage est naturel à l'amour, et surtout à l'amour des bergers; les poètes en ont quelquefois abusé, même chez les anciens. Ces sortes de plaintes, adressées aux choses inanimées, s'étaient introduites jusques dans les comédies, et c'est là surtout qu'elles étaient déplacées. Plaute, dans sa comédie du *Marchand*, fait dire à un de ses personnages: « Je ne ferai point comme les » amants dans la plupart des comédies, qui racontent » leurs douleurs au jour et à la nuit, au soleil et à la » lune. » Nous pourrions citer plusieurs drames modernes, dont les auteurs sont tombés dans le même ridicule; mais nous nous hâtons de revenir à Virgile.

2) PAGE 110, VERS 8.

Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes:
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Ce petit tableau est achevé. L'idée de placer la scène au milieu des ardeurs de l'été est heureuse. Les troupeaux respirent l'ombre et la fraîcheur; le lézard est caché sous les feuilles; les moissonneurs vont se mettre

à table, tout est calme; le berger seul, exposé à l'ardeur du soleil, cherche l'objet de son amour; il chante seul avec les cigales à la voix enrouée. L'art des amants est toujours de se faire plus malheureux qu'ils ne sont; ils veulent toucher par le spectacle de leurs maux : il est impossible que la situation de Corydon n'inspire quelque pitié.

Ces vers, comme ceux que nous avons cités plus haut ne sont pas moins remarquables par les beautés de style que par la vérité des sentiments.

Les mots *umbras et frigora* semblent multiplier l'ombre et la fraîcheur. *Rapido fessis æstu*, rend bien l'activité des rayons du soleil, qui tombent à-plomb sur les moissonneurs; *rapido* est heureusement opposé à *fessis*. Les deux derniers vers sont de la plus grande beauté : l'un, d'une prononciation difficile, exprime bien la situation pénible de Corydon; l'harmonie du dernier rappelle le chant des cigales.

3) PAGE 112, VERS 2.

O formose puer, nimiùm ne crede colori :
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Cette image est riante; c'est dans les champs que cette comparaison a dû être employée pour la première fois, et elle appartenait au style pastoral. Les poëtes citadins l'ont employée à leur tour; mais ils l'ont trop prodiguée. Ovide lui-même ne l'a pas dédaignée.

Nec violæ semper, nec hiantia lilia florent,
Et riget amissâ spina relicta rosâ.

Tout le monde connaît ce joli distique d'Ausonne:

Collige virgo rosas, dùm flos novus et nova pubes,
Et memor esto ævum sic properare tuum.

Mais si la muse des cités s'est parée quelquefois des fleurs des champs, il faut avouer qu'elle n'est pas restée en arrière, et qu'elle a cherché à rendre à la nature ce qu'elle lui avait pris. Dans ses descriptions du matin, du printemps, des bois et des prairies, elle n'a épargné ni la pourpre, ni l'or, ni les rubis, ni les émeraudes; elle a donné ainsi aux campagnes toutes les richesses des cités. Aujourd'hui toutes ces images sont un peu usées, et cependant elles ne nous paraissent point communes lorsqu'on les trouve dans Virgile. Les beautés du poète latin, s'il nous est permis de faire une comparaison que nous avouons n'être pas neuve, sont comme les fleurs des champs et des jardins: elles renaissent tous les ans; nous les voyons tous les jours, elles sont toujours nouvelles à nos yeux.

Polyphème se sert d'une comparaison qui n'a point la grâce et la simplicité de celle de Corydon. Il dit à Galatée: « Vous êtes plus blanche que le lait, plus tendre » qu'un agneau, plus légère qu'une génisse, mais plus » âpre que le raisin vert. » Ce dernier trait a quelque chose de burlesque.

4) PAGE 112, VERS 4.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;
Quam dives pecoris nivei, quàm lactis abundans.

Rien n'est plus propre à exprimer l'indifférence d'Alexis, que ces mots : *Nec qui sim quæris*, « tu ne t'informes » pas même qui je suis. » Cette expression de dépit motive heureusement l'énumération que Corydon fait ici de ses richesses, et les éloges qu'il se donne : il est poussé à bout, et lorsqu'il se loue il ne paraît que se justifier.

Mille meæ siculis errant in montibus agnæ.

Le berger essaie d'abord de flatter l'ambition d'Alexis ; ce moyen est pris dans la nature humaine : dans tous les siècles, dans les villes comme dans les campagnes, la fortune a donné bien des cœurs à l'amour. Pour résister aux instances de Corydon, dit un savant commentateur, il faudrait être tigre ou rocher.

Quelques savants ont cru devoir, à l'occasion de ce vers, faire l'énumération des richesses de Virgile : il avait une maison à Rome, dans le voisinage du palais de Mécène ; il possédait de vastes paturages dans les montagnes de Sicile ; et il avait de plus un domaine dans le territoire de Mantoue. Cette énumération des richesses de Virgile ne fera pas sentir davantage la beauté de ses vers. Mais, comme la fortune du poète fut due aux libéralités d'un empereur, elle servira du moins à nous montrer qu'il vivait sous un gouvernement qui sut l'apprécier.

Si nous offrons Virgile pour modèle aux poètes, qu nous soit permis de rappeler aux princes de la terre l'exemple d'Auguste.

5) PAGE 112, VERS 7.

Canto, quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.

Corydon ne se compare point ici à un autre berger, il se compare à Amphion; il veut donner une grande idée de lui. Polyphême se contente de dire: « Il n'est » point de cyclope qui joue mieux que moi du chalumeau » souvent je vous chante jusqu'au milieu de la nuit. » Ce dernier trait est charmant: Virgile aurait pu se l'approprier. Le cyclope ne s'adresse pas seulement à l'ambition de Galatée, il s'adresse aussi à son amour-propre; il est rare que les chansons d'un poète ne plaisent point à la personne qui en est l'objet: il nous semble que la nymphe Galatée devait être fort disposée à accorder le prix du chant à celui qui célébrait ainsi ses attraits.

6) PAGE 112, VERS 9.

Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare: non ego Daphnin,
Judice te, metuam, si numquam fallat imago.

On reconnaît ici le langage de l'amour-propre, mais de l'amour-propre délicat et timide. Le berger commence par dire qu'il n'est point difforme, *non sum*

adeo informis; c'est une précaution oratoire. Il prend un ton plus assuré lorsqu'il peut citer une preuve en sa faveur; il s'est vu dans le cristal des eaux, il ne craint pas de dire qu'il surpasse Daphnis lui-même en beauté: cependant il craint d'en avoir trop dit, il finit par un doute, *si numquam fallat imago.* Dans un siècle éclairé et poli, nous voyons tous les jours des gens de lettres qui se louent eux-mêmes, et qui ne prennent pas les mêmes précautions.

L'idée de se voir dans l'onde est une idée toute pastorale. Quelques critiques ont objecté qu'on ne pouvait pas se voir dans l'eau de la mer, parce qu'elle est toujours agitée. « Mais je me suis vu souvent moi-même » dans la mer, leur répond le jésuite Lacerda, savant » commentateur de Virgile; que ceux qui en doutent » aillent s'en assurer. » Il n'y a rien à répliquer au père Lacerda, et tout le monde sait aujourd'hui que la mer est quelquefois assez calme, pour réfléchir les traits de ceux qui sont sur ses rivages.

Dans l'idylle de Théocrite, Polyphème parle aussi de lui; il n'a rien à dire de sa beauté, mais il excuse sa laideur; il est fort laconique sur ce point, et il s'étend avec complaisance sur la beauté de sa grotte, sur le nombre de ses troupeaux, sur les présents qu'il doit faire à Galatée. Le berger de Virgile promet deux petits chevreaux; le cyclope, qui compte plus sur ses richesses que sur sa beauté, offre douze chèvres pleines et quatre petits ours.

Gessner, dans sa première idylle, a cherché à imiter Théocrite et Virgile ; mais il a trop prodigué les petits détails dans ses descriptions : Milon parle du lierre qui tapisse sa grotte, des courges qui en ferment l'entrée aux rayons du jour, des ronces au fruit noir, de l'eau qui coule sur le cresson, etc. La bergère Chloé sourit à cette énumération fastidieuse ; elle daigne se rendre aux vœux du berger qui lui parle longuement des courges, du lierre, du cresson, de la fleur d'épine, au lieu de lui parler de son amour : ce qui prouve qu'elle a peu de goût. Le principal défaut de Gessner est d'entasser ainsi les détails dans ses tableaux.

Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

Le verbe *faciet*, à la troisième personne, exprime une idée délicate ; le berger n'ose dire qu'il mènera lui-même ses chevreaux à Thestylis.

Ce passage nous offre une occasion de faire remarquer la délicatesse et le ton du sentiment qui règnent dans toute cette églogue. Le berger n'ose point juger ses richesses et ses dons par lui-même ; il invoque toujours des suffrages étrangers pour les faire valoir : il appelle ici le témoignage de Thestylis ; lorsqu'il parle des airs qu'il chante, ce sont les airs favoris d'Amphion ; quand il parle de sa flûte, c'est celle que Damète lui a laissée en mourant, et qui a fait envie à Amyntas ; pour relever

la gloire des champs qu'il habite, il dit que les dieux ont aussi habité les campagnes; s'il offre des pommes à Alexis, il a soin de rappeler qu'Amaryllis les aimait.

Corydon fait entendre par-là qu'il est cher aux dieux et aux bergers, et qu'il n'est point indifférent à plusieurs bergères; il va même jusqu'à regretter Amaryllis. Il cherche à exciter la jalousie d'Alexis; tous les moyens d'inspirer de l'amour sont employés, et cette églogue peut être regardée comme un *art d'aimer*, à l'usage des bergeries.

Segrais, dans sa première églogue, a profité heureusement des idées de Virgile :

Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous,
Mais Iris m'assurait d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que presque j'ai regret à la fière Uranie,
J'ai regret à Phillis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux,
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
Qu'elle soit brune encor, et que vous soyez blonde, etc.

7) PAGE 114, VERS 5.

Tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis; tibi candida Naïs,
Pallentes violas et summa papavera carpens,
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;
Tum, casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

Polyphême dit qu'il offrira à Galatée des lis et des

pavots ; le tableau de Virgile est beaucoup plus gracieux. Ce n'est pas Corydon qui offrira des lis ; ce sont les nymphes ; c'est la blanche Naïs qui présentera les pâles violettes et les pavots superbes. *Ecce* montre la chose comme déjà présente ; on voit s'avancer les nymphes avec leurs corbeilles et la belle Naïs avec ses bouquets. L'épithète *candida*, donnée à Naïs, présente une charmante image, et semble confondre la nymphe avec les autres fleurs. Ces mots *summa papavera* expriment heureusement la légèreté des pavots ; *carpens* est un son plus ferme, et rend bien l'action du fer qui tranche la tige des fleurs. Ce vers, un peu entortillé, *tum, casiâ atque aliis intexens*, rend à merveille l'action de tresser les guirlandes. Quelle grâce et quelle mollesse dans celui-ci: *Mollia luteolâ pingit*, etc.

Rien n'est plus harmonieux que cette poésie : par le son des mots, indépendamment du charme de la pensée, elle exprime tout ce que la musique se vante d'exprimer ; et, si la langue de Virgile venait à s'oublier parmi les hommes, si le sens de ses paroles était perdu, il nous semble que les oreilles délicates en retrouveraient quelque chose dans cette harmonie imitative.

8) PAGE 114, VERS 15.

Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,
Castaneasque nuces,

Corydon se met en scène lui-même ; il semble que sa

voix devienne plus douce lorsqu'il parle de lui ; ce vers, *ipse ego cana*, est d'une douceur tout-à-fait persuasive.

Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte;

L'apostrophe est d'autant plus heureuse, qu'elle fait assister le lecteur à cette scène aimable et gracieuse. Nous avons déjà vu les nymphes et la blanche Naïs ; maintenant nous voyons le berger lui-même. Lorsqu'il exprimoit les rigueurs d'Alexis, il était au milieu des forêts, exposé à l'ardeur brûlante du jour ; mais il se prépare à le recevoir, il espère le fléchir, et son imagination devient plus riante à l'aspect de son bonheur ; il est au milieu des fleurs ; il leur adresse ses discours, il les met aux pieds de son idole. On ne sauroit mieux rendre la passion et le sentiment. Théocrite n'a rien qui approche de ce passage.

9) PAGE 116, VERS 9.

Torva leæna lupum sequitur; lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, ô Alexi! trahit sua quemque voluptas.

Cette comparaison du lion qui poursuit le loup, du loup qui suit la chèvre, de la chèvre qui cherche le cytise, avec un berger qui soupire après l'objet de ses amours, n'a pas le ton gracieux qui règne partout dans cette églogue ; ce langage aurait mieux convenu au géant

Polyphême qu'à un berger aimable et poli comme Corydon. Ovide, qui a imité ce passage, lui a donné peut-être plus de vérité, en lui donnant un tout autre sens.

> Sic agna lupum, sic cerva leonem,
> Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columbæ
> Hostes quæque suos.

Virgile part de l'idée du lion et du loup pour arriver à une idée douce et voluptueuse: Ovide part au contraire de l'idée du loup et du lion, pour faire naître celle de la crainte. Cette marche nous paraît plus naturelle et plus conforme à la vérité. Ovide n'a pas souvent de pareils avantages sur Virgile.

10) PAGE 116, VERS 10.

> Ah Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!

Cette exclamation est bien amenée. Le berger a épuisé tous les moyens de plaire; toutes ses espérances l'abandonnent; c'est la dernière expression du désespoir. La répétition du mot *Corydon* donne plus de vivacité et plus de pathétique à la douleur.

Corydon finit par songer à l'aveuglement de sa passion, et cette idée le ramène à ses occupations champêtres: l'idylle du *Cyclope* se termine de la même manière. L'abbé Le Batteux fait, sur Polyphême, une réflexion que nous appliquerons au berger de Virgile: il retrouve

sa raison au milieu de ses plaintes, et prend une résolution sage, dont il est à la fois redevable au dépit, à la fierté et au bon sens. Ce n'est pas trop de ces trois motifs pour ramener les hommes.

On a dû voir par ces remarques, que Virgile a imité, dans cette églogue, beaucoup de choses de Théocrite: quelques morceaux ont peut-être plus de naturel dans le poète grec; mais Virgile l'emporte presque partout par la perfection des détails. On est fâché seulement de voir, dans l'églogue latine, des amours que nous ne pouvons concevoir, et l'on s'étonne que les grâces aient si bien inspiré un poète qui a dédaigné de chanter leur sexe.

ECLOGA TERTIA.

MENALCAS, DAMOETAS, PALÆMON.

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMOETAS.

Non; verùm Aegonis: nuper mihi tradidit Aegon.

MENALCAS.

Infelix o semper, oves, pecus! ipse Neæram
Dum fovet, ac ne me sibi præferat illa veretur,
Hic alienus oves custos bis mulget in horâ:
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

DAMOETAS.

Parciùs ista viris tamen objicienda memento.

ÉGLOGUE TROISIÈME.

MÉNALQUE, DAMÈTE, PALÉMON.

MÉNALQUE.

Dis-moi, de ce troupeau quel est le possesseur,
Damète?

DAMÈTE.

C'est Égon, et j'en suis le pasteur.

MÉNALQUE.

Malheureuses brebis! loin d'elles, quand leur maître
Obsède ma Phyllis et croit lui plaire, un traître
Ici, deux fois par heure épuisant le troupeau,
De son lait nourricier prive le faible agneau.

DAMÈTE.

A des hommes, du moins, cesse de faire injure!
On sait.... Les boucs jaloux, près de la grotte obscure,

Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ risere, sacello.

MENALCAS.

Tum, credo, cùm me arbustum vidêre Miconis
Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMOETAS.

Aut hîc ad veteres fagos, cùm Daphnidis arcum
Fregisti et calamos; quæ tu, perverse Menalca,
Et cùm vidisti puero donata, dolebas:
Et, si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cùm talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multùm latrante Lyciscâ?
Et cùm clamarem. Quò nunc se proripit ille?
Tytire, coge pecus! tu post carecta latebas. (1

DAMOETAS.

An mihi, cantando victus, non redderet ille
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?

Te lançaient de travers un regard de courroux,
Et les nymphes dans l'ombre en riaient comme nous.

MÉNALQUE.

Et Micon ?.... Est-ce moi dont la serpe infidèle
Coupa les jeunes plants de sa vigne nouvelle ?

DAMÈTE.

C'est toi plutôt, c'est toi qui, sous nos vieux ormeaux,
Brisas du jeune Acis l'arc et les chalumeaux :
Ces présents le charmaient ; tu pâlissais d'envie
Et ne pas l'affliger t'aurait coûté la vie.

MÉNALQUE.

Quel maître aurait le front que montre un tel valet ?
Mais ne t'ai-je pas vu, fourbe insigne, en secret,
Et malgré les clameurs de sa chienne fidèle,
Dérober à Damon sa chèvre la plus belle ?
J'eus beau crier «Prends garde, assemble tes chevreaux,
» Tityre ! » on te perdit caché dans les roseaux.

DAMÈTE.

Si de vaincre Damon mes chants ont eu la gloire,
Que ne m'a-t-il payé le prix de la victoire ?

Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum...? aut umquam tibi fistula cerâ
Juncta fuit? non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen? (2

DAMOETAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur? ego hanc vitulam (ne fortè recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fetus),
Depono : tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quidquam deponere tecum:
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca;
Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.
Verùm, id quod multò tute ipse fatebere majus,
Insanire libet quoniam tibi, pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis; (3

Cette chèvre est mon bien. Lui, par mille détours,
Sans le nier jamais, la retenait toujours.

MÉNALQUE.

Toi, l'emporter sur lui! Mais, un jour dans ta vie,
As-tu de notre flûte essayé l'harmonie?
Toi qui, d'un fifre aigu fatigant les passants,
Perdais sur les chemins tes fredons glapissants!

DAMÈTE.

Eh bien! de nos concerts que ce lieu retentisse:
Pour gage du défi j'offre cette génisse;
Elle est belle et féconde; et, par elle nourris,
Deux jeunes veaux encore en augmentent le prix.
Que faut-il, à ton choix, que le vainqueur espère?

MÉNALQUE.

Pour moi, de mon troupeau, je ne puis rien distraire:
Une marâtre avide, et mon père, à son tour,
Viennent jusqu'à deux fois le compter en un jour.
Mais d'un pâtre inconnu je ne veux point de grâce,
Et puisqu'il faut un gage à la plus folle audace,
J'offre d'Alcimédon deux vases précieux,
Chef-d'œuvre d'un ciseau protégé par les dieux;

Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.
In medio duo signa : Conon, et... quis fuit alter ?...
Descripsit radio totum qui gentibus orbem,
Tempora quæ messor, quæ curvus arator, haberet.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMOETAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circùm est ansas amplexus acantho;
Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.

MENALCAS.

Numquam hodie effugies : veniam quocumque vocâris.
Audiat hæc tantùm vel qui venit : ecce! Palæmon.
Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

DAMOETAS.

Quin age, si quid habes; in me mora non erit ulla;

Une vigne, où le lierre avec art s'entrelace,
Se dessine à l'entour, serpente et les embrasse.
Dans le milieu d'un vase on apperçoit Conon;
Dans l'autre, on voit celui.... rappelle-moi son nom......
Celui qui le premier, sous un compas fidèle,
Du globe mesuré nous traça le modèle,
Et sut nous indiquer, par de sages leçons,
Les jours de la culture et le temps des moissons;
Loin du jour enfermés, je n'ose en faire usage.

DAMÈTE.

Du même Alcimédon je garde un même ouvrage,
L'anse de chaque vase offre à l'œil enchanté,
De la plus souple acanthe un feuillage imité;
On y remarque Orphée; il semble que sa lyre
Anime par degrés les forêts qu'elle attire.
Mes lèvres ni le temps ne les ont point flétris;
Mais la génisse offerte en surpasse le prix.

MÉNALQUE.

Je me soumets à tout; plus de vain subterfuge;
N'importe le temoin : Palémon vient, qu'il juge.
Je saurai te contraindre à ne plus t'oublier.

DAMÈTE.

J'écoute : que ton art se montre le premier;

Nec quemquam fugio. Tantùm, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite : quandoquidem in molli consedimus herbâ;
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus. [5]
Incipe, Damœta; tu deinde sequêre Menalca.
Alternis dicetis; amant alterna Camœnæ.

DAMOETAS.

Ab Jove principium, Musæ; Jovis omnia plena :
Ille colit terras; illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat : Phœbo sua semper apud me
Munera sunt; lauri, et suave rubens hyacinthus.

DAMOETAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri. [6]

Tout juge est accepté ; ma voix suivra la tienne,
Mais de faveur au moins que Palémon s'abstienne.

PALÉMON.

Chantez, jeunes rivaux ! tout rit à vos accents,
Les zéphyrs, les ruisseaux, les arbustes naissants,
Les champs parés de fleurs, la saison la plus belle ;
Quel charme ! tout s'anime et tout se renouvelle !
Il semble que, plus frais, ce gazon nous attend !
Viens, commence, Damète. Amis, c'est maintenant
Que les muses, le Pinde, et la terre amoureuse,
Chérissent des concerts la lutte harmonieuse !

DAMÈTE.

« Hommage au dieu puissant qui remplit l'univers,
» Qui féconde nos champs et soutient mes concerts !

MÉNALQUE.

» J'unis à tes lauriers, noble ami d'Hyacinthe,
» La fleur qui d'un sang pur garde la douce empreinte !

DAMÈTE.

» Galatée en secret vient au bois folâtrer,
» Me jette un fruit, se cache, et fuit pour se montrer.

MENALCAS.

At mihi sese offert ultrò, meus ignis, Amyntas;
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

DAMOETAS.

Parta meæ Veneri sunt munera; namque notavi
Ipse locum aëriæ quo congessêre palumbes. [7]

MENALCAS.

Quod potui, puero, silvestri ex arbore lecta,
Aurea mala decem misi; cras altera mittam.

DAMOETAS.

O quoties, et quæ, nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures. [8]

MENALCAS.

Quid prodest quòd me ipse animo non spernis, Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

DAMOETAS.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:
Cùm faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.

MÉNALQUE.

» Sans détours Amyntas me cherche de lui-même,
» Et mon chien le connaît comme celle que j'aime.

DAMÈTE.

» Je garde à mes amours un don qu'elle chérit;
» Je sais où, dans nos bois, deux ramiers ont leur nid.

MÉNALQUE.

» Moi, je n'ai pu trouver que dix pommes vermeilles;
» Demain, l'aimable enfant en aura deux corbeilles.

DAMÈTE.

» O de ma Galatée entretiens ravissants!
» Zéphyrs, aux dieux charmés portez ses doux accents!

MÉNALQUE.

» Qu'importe qu'Amyntas pour moi n'ait point de haine,
» Si j'en reste éloigné quand la chasse l'entraîne?

DAMÈTE.

» A ma fête, Iolas, daigne envoyer Phylli,
» Tu viendras aux moissons voir mes blés recueillis.

MENALCAS.

Phyllida amo antè alias; nam me discedere flevit,
Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.

DAMOETAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ. (9

MENALCAS.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMŒTAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rústica, Musam:
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina : pascite taurum.
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.

DAMŒTAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet;
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MÉNALQUE.

» Rien n'égale Phyllis! chaque jour me rappelle
» Ses pleurs, ses longs adieux, quand je m'éloignai d'elle.

DAMÈTE.

» L'aspect d'un loup cruel est funeste au troupeau,
» L'orage à nos moissons, les vents à l'arbrisseau,
» A nous, Amaryllis, ton injuste colère!

MÉNALQUE.

» Le ruisseau qui serpente aux prés fleuris sait plaire;
» Pour les jeunes brebis le saule a des appas,
» L'abeille aime les fleurs; moi, le seul Amyntas!

DAMÈTE.

» A mes rustiques chants Pollion est propice!
» Oui, que de nos troupeaux la plus fière génisse
» Soit l'hommage du Pinde à son illustre appui!

MÉNALQUE.

» Mais notre art est le sien! Muses, gardez pour lui
» Ce taureau qui déjà dresse une tête altière,
» Et de ses pieds nerveux fait voler la poussière.

DAMÈTE.

» Que celui, Pollion, qui pour toi fait des vœux,
» S'élève à ta fortune, et s'y maintienne heureux!

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

DAMOETAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimiùm procedere; non bene ripæ
Creditur; ipse aries etiam nunc vellera siccat.

DAMŒTAS.

Tityre, pascentes a flumine reîce capellas;
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri: si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMOETAS.

Heu! heu! quàm pingui macer est mihi taurus in ervo!
Idem amor exitium pecori, pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certè neque amor causa est; vis ossibus hærent:
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

MÉNALQUE.

» Que celui, Bavius, qui sait lire et t'estime,
» Dans Mévius encor trouve un auteur sublime.

DAMÈTE.

» Des fleurs que vous aimez les charmes sont trompeurs:
» Jeunes enfants, craignez le serpent sous les fleurs.

MÉNALQUE.

» Gardez-vous, mes brebis, de ce ravin perfide!
» Mon bélier tremble encor sous sa toison humide.

DAMÈTE.

» Loin du fleuve, Tityre, écarte ces chevreaux,
» Notre source a pour eux de plus tranquilles eaux.

MÉNALQUE.

» Rassemblez ces brebis, cherchez l'ombre avec elles;
» L'air brûlant, l'autre jour, a tari leurs mamelles.

DAMÈTE.

» Dans mes prés si féconds, vois languir ce taureau:
» Le même dieu consume et pasteur et troupeau.

MÉNALQUE.

» Ce dieu sur mes agneaux n'a point d'empire encore,
» Mais d'un charme inconnu le poison les dévore.

DAMOETAS.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas. (10

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

PALÆMON.

Non nostrum inter vos tantas componere lites: (11
Et vitulâ tu dignus, et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.
Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.

DAMÈTE.

» Devine, et mon respect t'élève au rang des dieux,
» La place où dans trois pieds l'œil enferme les cieux?

MÉNALQUE.

» Devine, et pour toi seul je veux que Phyllis aime,
» La fleur où d'un guerrier le nom s'inscrit lui-même.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous distinguer le vainqueur;
J'offre à tous deux le prix : on doit le même honneur
A qui sait de l'amour peindre les douces larmes,
Ou montrer comme vous le danger de ses charmes.
Mais d'un sol abreuvé l'on détourne les eaux,
Cessez : le plaisir même a besoin de repos.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE TROISIÈME.

L'ÉGLOGUE qu'on vient de lire est imitée de la cinquième idylle de Théocrite. Le poète de Syracuse met en scène deux bergers qui se disputent le prix du chant. Comatas et Lacon s'y disent de grossières injures, et se reprochent mutuellement les choses les plus honteuses. Ils proposent de finir leur querelle par le combat du chant, et prennent pour juge un bûcheron. Les images les plus délicates se trouvent mêlées dans leurs chansons aux idées les plus triviales et les plus populaires. Fontenelle blâme avec raison le ton de l'idylle grecque : la tournure de son esprit était trop opposée à la grossièreté des deux bergers de Théocrite ; il devait en être blessé plus qu'un autre ; aussi a-t-il donné dans un excès contraire. Dans ses églogues il représente deux bergers qui chantent leurs bergères ; et, dans la crainte de leur laisser des manières rustiques, il leur donne tous les travers du bel esprit. Le berger Palémon chante la coquette Phyllis ; Arcas chante

Daphné, bergère ingénue et sensible. Le juge Timanthe prononce ainsi :

Il vaudrait mieux aimer Phyllis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.

Il n'est pas sûr que les bergers de Sicile n'aient point dit ce que le poète grec leur fait dire ; mais il n'est que trop certain que les bergers n'ont jamais parlé comme les fait parler Fontenelle. On pourrait reprocher à Théocrite, dans l'idylle que nous avons citée, d'avoir imité une nature trop grossière ; Fontenelle s'est appliqué au contraire à ne rien prendre de la nature.

Virgile, qui a, plus que tous les poètes anciens et modernes, le sentiment des convenances, a pris le juste milieu entre la rusticité et le bel esprit ; il a corrigé Théocrite, et il a tiré les plus grandes beautés d'une source où un génie médiocre n'aurait point osé puiser.

[1]) PAGE 134, VERS 10.

Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multùm latrante Lyciscâ!
Et cùm clamarem. Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus : tu post carecta latebas.

Ces quatre vers de Virgile renferment plusieurs tableaux. Dans le premier, c'est un voleur qui se glisse dans

l'ombre, et la chienne Lycisque qui aboie; dans le second, c'est un berger qui crie au voleur, et qui avertit le maître du troupeau; plus loin, on aperçoit le voleur qui se cache derrière des roseaux. On a dit que la peinture était une poésie à laquelle il ne manquait que les paroles, *mutum pictura poesis*. On voit ici trois tableaux de Téniers, et il n'y manque rien.

2) PAGE 136, VERS 4.

Non, tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

Le verbe *disperdere* est heureusement employé; il exprime à la fois le son d'un mauvais instrument et la grossièreté des airs. Le berger chante ses vers dans les carrefours; il les disperse comme on jette la poussière ou tout autre chose commune et vile. La répétition des *s* et des *r* qu'on remarque dans ces vers, imite par les sons la dureté des airs que fredonne Damète sur les chemins. Cette harmonie imitative rappelle le quatrain de Boileau sur Chapelain.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et dure verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

3) PAGE 136, VERS 14.

Pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis:
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos hederà vestit pallente corymbos.

Ces deux derniers vers expriment une image pittoresque : le premier a quelque chose de la souplesse de la vigne ; le second est plein d'une douce harmonie, et rend admirablement le mélange du lierre, du pampre et des grappes qui s'étendent, se confondent et semblent se répandre sur la surface du vase. Catulle avait dit, en parlant de la vigne, *lenta qui velut assitas vitis implicat arbores.* L'image de Virgile est plus riante et beaucoup mieux rendue.

4) PAGE 138, VERS 8

Et molli circùm est ansas amplexus acantho;
Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.

Voilà un modèle de poésie descriptive : *amplexus acantho* semble exprimer la rondeur avec laquelle l'acanthe se déploie pour s'étendre autour du vase. Le second vers nous montre un paysage animé et merveilleux. Un poète ordinaire aurait dit *sculpsit,* l'artiste a *sculpté;* Virgile dit *posuit,* il a *placé.* Cette expression conserve

l'illusion qui est l'âme de la poésie. Ce n'est pas l'image d'Orphée, c'est Orphée lui-même que l'artiste a placé là; le spectateur voit les forêts qui le suivent, *silvasque sequentes:* ce tableau est vivant.

Dans la première idylle de Théocrite, un chevrier présente pour prix du chant une coupe sur laquelle sont gravées différentes scènes. D'un côté c'est une femme au milieu de deux amants qui se disputent ses faveurs; de l'autre côté c'est un pêcheur qui, du haut d'une roche escarpée, soulève un lourd filet; plus loin une vigne riante étale la pourpre de ses raisins, un enfant la garde assis auprès d'un buisson: autour de lui paraissent deux renards; l'un s'élançant au travers de la vigne, en ravage le doux fruit; l'autre assiège avec ses ruses ordinaires la poche du petit garçon, déterminé à ne point lâcher prise qu'il ne lui ait dérobé son déjeuné. L'enfant cependant entrelace le chaume et le jonc; il prépare un piège pour les cigales: oubliant le soin des raisins et son propre danger, il ne paraît occupé que du tissu qu'il forme. Rien n'est plus gracieux et plus riant que les images qui composent ce tableau. Quelques critiques ont trouvé cette description trop longue; mais si on chargeait un homme de goût d'en retrancher quelques détails, quels sont ceux qu'il oserait sacrifier? Ces sortes de descriptions font toujours un très bon effet, lorsqu'elles sont bien amenées; elles jettent de la variété dans l'églogue et forment des scènes épisodiques

qui reposent agréablement l'attention : les poètes bucoliques en ont quelquefois abusé. Vida, dans l'églogue où il chante Victoire Colonne, veuve de Davalos, sous le nom de Nicé, fait décrire au berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant et regrettant de ne pas mourir dans un combat; des rois, des nymphes et des capitaines autour de lui; Nicé priant en vain les dieux; Nicé évanouie à la mort de Davalos, revenue à peine par l'eau que ses femmes lui jettent sur le visage. Il ajoute qu'il aurait exprimé bien des plaintes et des gémissements, s'ils se pouvaient exprimer sur le jonc.

Voilà bien des choses pour un panier, dit à ce sujet Fontenelle; il y a là de quoi faire plusieurs tableaux, mais ces tableaux n'ont rien de champêtre.

5) PAGE 140, VERS 3.

Dicite : quandoquidem in molli consedimus herbâ;
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.

Le combat du chant va commencer; le printemps forme les décorations de cet opéra champêtre. Ce spectacle fait oublier les injures de Damète et de Ménalque, il prépare le lecteur à des idées plus douces. Il n'est pas inutile de remarquer que Virgile ne se laisse point aller ici à l'attrait d'un sujet riant; il fait la description du printemps en

deux vers. Il est bien peu de poètes modernes qui eussent résisté à la tentation de faire une longue tirade sur le même sujet.

(6) PAGE 140, VERS 12.

Malo me Galatea petit, lasciva puella
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Les quatre professeurs n'ont rien trouvé de mieux pour rendre ces deux vers que la phrase suivante : « La jeune et » folâtre Galatée me jette une grenade et court se cacher » derrière des saules ; mais en fuyant elle désire qu'un » coup-d'œil découvre son badinage. » Nous en demandons pardon aux quatre professeurs, mais ils n'ont pas senti Virgile : d'abord il n'est pas sûr que Galatée ait jeté une grenade ; en second lieu, il n'est question dans le poète latin ni de *coup-d'œil*, ni de *badinage*. Les pensées fines et ingénieuses ont surtout besoin d'être rendues avec concision. L'art du poète consiste souvent à laisser deviner une partie de ce qu'il veut dire. C'est ici que Galatée devient elle-même un modèle qu'il faut suivre : la bergère se montre et court se cacher après avoir été aperçue ; la muse du poète doit en faire autant, et les traducteurs surtout devraient quelquefois prendre des leçons de Galatée.

Théocrite avait dit avant Virgile : « Cléariste me jette » des pommes quand je passe avec mon troupeau devant » sa grotte, et le doux murmure de ses lèvres m'invite à

» punir sa malice. » Cette idée est riante, mais elle n'a pas la finesse de celle de Virgile. Pope, dans son églogue du *Printemps*, a imité ainsi le poète latin : « Sylvie traverse » à pas précipités la verte prairie; elle court, mais de fa- » çon à pouvoir espérer d'être aperçue, et me regarde » en passant. Que son coup-d'œil est peu d'accord avec » ses pieds. » Il est aisé de voir que dans cette imitation l'idée de Virgile a perdu tout ce qu'elle a de vif et d'ingénieux; nous aimons beaucoup mieux ce que Pope fait dire à un de ses bergers dans la même églogue : « Ma » charmante Délie me fait signe de la plaine, puis elle » fuit dans quelqu'endroit ombragé. Aussitôt je la cherche » avec empressement de tous côtés; elle voit mon embar- » ras, et feint d'en rire : son rire me découvre où elle est. »

7) PAGE 142, VERS 3.

Parta meæ Veneri sunt munera; namque notavi
Ipse locum, aëriæ quo congessêre palumbes.

Le mot *Veneri*, par lequel Damète désigne sa bergère, est plein de grâce et de délicatesse. Le berger ne dit pas qu'il présentera des colombes à sa maîtresse; il se contente de dire qu'il a des présents tout prêts, car il sait où deux colombes ont fait leur nid. Cette tournure est beaucoup plus délicate et plus naïve. Le mot *namque* donne au projet du berger un air d'importance et de gravité qui fait sourire agréablement le lecteur.

Les bergers offrent toujours des pommes à leurs bergères : la pomme donnée par le berger Pâris à la déesse des amours prouve que, dès les premiers temps, ces sortes d'offrandes étaient en usage dans la galanterie. Cet usage, qui caractérise si bien les mœurs pastorales, devait être consacré dans l'églogue : mais l'idée d'offrir un nid de tourterelles a quelque chose de plus doux et de plus aimable. Segrais a profité heureusement de cette idée dans les vers suivants :

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
Je vous enseignerais deux nids de tourterelles :
Je vous les donnerais pour gage de ma foi ;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Les deux derniers vers, dont l'idée n'est point prise de Virgile, respirent la tendresse la plus douce et la plus vraie.

8) PAGE 142, VERS 7.

O qnoties, et quæ, nobis Galatea loeuta est!
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

Gresset a fait un contre-sens en traduisant ainsi :

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère!
Zéphyrs, qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux dieux ce que dit ma bergère ;
Des plaisirs si charmants rendraient le ciel jaloux.

Virgile dit précisément le contraire ; il se garde bien surtout de dire que les dieux doivent être jaloux du bonheur de Damète. Il nous semble que cette idée s'éloignerait trop de la simplicité pastorale : le berger trouve tant de charme aux paroles de Galatée, qu'il les croit dignes d'intéresser les habitants de l'Olympe ; il ne croit avoir rien de plus doux à leur offrir que les discours de sa bergère ; il recommande aux zéphyrs de les porter au ciel comme l'encens des sacrifices : il est le plus heureux des bergers, et il offre aux dieux une partie de son bonheur, comme il leur offre chaque jour les prémices des fleurs et des fruits. Voilà le véritable sens de Virgile. Ces vers ont été heureusement rendus par Segrais :

O les charmants discours, ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!
Doux zéphyrs, qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien à l'oreille des dieux.

L'idée des roses et l'idée de l'amour forment un heureux rapprochement; on remarque cependant un peu de vague dans les vers français, qui sont d'ailleurs très-bien faits, et ce vague tient à un seul mot que le traducteur a négligé de rendre. Le mot *nobis* n'est point rendu : dans Virgile, les discours de Galatée sont adressés au berger, voilà pourquoi sans doute il les trouve si charmants ; mais dans les vers de Segrais on ne sait point à qui s'adressent les paroles

d'Amire ; elles perdent par là quelque chose de leur intérêt. Ces observations paraîtront minutieuses, mais elles nous servent à prouver que les images de la poésie perdent toujours à être généralisées.

D) PAGE 144, VERS 3.

D. Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.
M. Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

Fontenelle n'aime point ces comparaisons ; elles sont cependant remplies de charme et de vérité ; elles ne sont ni communes, ni recherchées ; elles présentent des images nobles et simples ; elles sont parfaitement adaptées à la situation et aux personnages : elles montrent à la fois le lieu de la scène et le caractère des bergers. La chute de ces deux madrigaux est pleine de douceur.

Quelques littérateurs ont voulu interdire les comparaisons aux bergers ; mais il nous semble que ce langage leur convient mieux qu'à tout autre : la langue des bergers étant plus simple et ne pouvant pas toujours suffire à exprimer leurs idées, ils doivent avoir recours à des similitudes. Les habitants de nos campagnes sont beaucoup moins polis que les bergers de Virgile, et cependant les comparaisons leur sont familières. Nous sommes portés à croire que la comparaison est la première figure que les hommes

ont employée, et, par cette raison, elle appartient spécialement à la langue des bergeries.

10) PAGE 148, VERS I.

D. Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.
M. Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

Le père Ménestrier qui a fait un traité de l'énigme, n'a pas manqué de citer ces vers de Virgile, et de s'appuyer d'une aussi grande autorité. Il faut croire que l'énigme était en plus grande considération chez les anciens que chez les modernes. Le fameux Cotin se vantait de l'avoir ressuscitée parmi nous, il a peut-être ainsi contribué à la décrier. Pope n'a pas cependant dédaigné d'imiter ce passage de Virgile, et de faire proposer des énigmes par ses bergers. Strephon, dans sa première églogue, s'adresse ainsi à Daphnis: « Dis-moi, Daphnis, dis-» moi en quel heureux pays croît un arbre merveilleux qui » produit des monarques sacrés. » Le poète fait allusion au chêne dans lequel Charles II se tint caché après la bataille de Worcester. Cette idée est ingénieuse. Les commentateurs ont pensé que le lieu où le ciel n'a que trois aunes d'étendue est un puits; la fleur qui porte le nom des rois est l'hyacinthe, sur laquelle se trouvent tracées les deux premières lettres du nom d'Ajax.

11) PAGE 148, VERS 5.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Tels sont les chants des bergers : on est fâché que Palémon n'ose prendre sur lui de décider entre les deux rivaux; Damète exprime avec tant de grâce son amour pour Galatée, qu'il semble avoir mérité le prix. Il s'en faut de beaucoup que, dans l'idylle de Théocrite, Comatas se soit montré si tendre et si ingénieux, et cependant il reçoit l'agneau qui est le gage du combat : il est vrai que le juge de Comatas est un bûcheron grossier; le Palémon de Virgile est un berger plein de politesse. Virgile a de beaucoup surpassé Théocrite dans cette troisième églogue : quoiqu'il ait beaucoup adouci la scène des injures, certains critiques lui ont reproché d'avoir encore trop imité son modèle grec. Nous ne croyons pas ce reproche fondé : la douceur des mœurs et des manières doit, il est vrai, distinguer les bergers; mais cette douceur n'exclut point certains emportements qui tiennent aux passions humaines. Si nous rapportions ici les injures que se disent entre eux quelques-uns des érudits qui ont fait ce reproche à Virgile, on serait bien étonné. Dans notre siècle poli, n'avons-nous pas vu les gens de lettres se reprocher les choses les plus ignominieuses; ils ne se disent pas moins pour cela, à l'imitation de Ménalque et de Damète, les

favoris d'Apollon et des Muses. Les choses se passaient sans doute ainsi du temps de Virgile, et nous pourrions croire avec quelque raison qu'il a fait allusion aux querelles littéraires de son temps. Nous ne tenons cependant pas trop à cette opinion.

ECLOGA QUARTA.

MARCELLUS.

SICELIDES Musæ, paulò majora canamus;
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ :
Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto. [1]

Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo. [2]

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit
Pollio, et incipient magni procedere menses :
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,

ÉGLOGUE QUATRIÈME.

MARCELLUS.

Muses de la Sicile, élevons notre voix!
Bien peu savent aimer l'humble asile des bois!
Et, s'il faut qu'en mes vers leur charme se retrace,
Muses, près d'un consul que mes vers trouvent grâce!
Déjà le ciel accorde à nos vœux exaucés,
Ces temps par la Sibylle autrefois annoncés;
De vingt siècles pompeux l'ordre se renouvelle;
Déjà revient Astrée et Saturne avec elle :
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieux.
Veille, veille, Lucine, à l'enfant précieux,
Qui, d'un siècle de fer corrigeant l'influence,
Des biens de l'âge d'or éveille l'espérance;
Lucine, tu le dois : songe qu'en nos remparts,
Ton frère dès long-temps a régné par les arts.
Et toi, dont les Romains aimeront la mémoire,
Ton heureux consulat vit naître tant de gloire,

Irrita perpetuâ solvent formidine terras.
Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem. (3

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim cum baccare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho : (4
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera; nec magnos metuent armenta leones :
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores :
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet; Assyrium vulgò nascetur amomum.

At simul heroum laudes et facta parentis
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus;
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella. (5
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos :

Pollion ! et tes lois protégeant l'avenir,
Banniront des forfaits même le souvenir.

Oui, cet enfant des dieux, à leur grandeur suprême,
Ainsi que les héros, doit s'élever lui-même,
Et, des vertus d'un père ornant son jeune cœur,
Au paisible univers accorder le bonheur.
Regarde, aimable enfant, regarde la parure
Dont la terre pour toi s'embellit sans culture;
Vois parmi des lions se jouer les agneaux,
Du reptile expirant se roidir les anneaux,
La brebis nous offrir sa mamelle abondante,
Et le lierre au baccar s'unir avec l'acanthe;
L'hiver même au printemps a ravi ses couleurs :
Ton magique berceau te prodigue des fleurs;
L'aconit meurt penché sur sa tige flétrie,
Et partout va germer l'amome d'Assyrie.

Mais alors que d'un père et de ses grands aïeux
Les hauts faits et l'histoire étonneront vos yeux,
Que de vos saints devoirs vous saurez l'étendue,
La vendange aux buissons rougira suspendue;
Comme elle, sans secours, les fertiles sillons
Étaleront aux yeux l'or mouvant des moissons;
Et le chêne, à travers son écorce endurcie,
Laissera d'un miel pur s'échapper l'ambrosie;

Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
Delectos heroas : erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
  Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas, (6
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces; omnis feret omnia tellus:
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator :
Nec varios discet mentiri lana colores;
Ipse sed in pratis aries jam suavè rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;
Sponte suâ sandix pascentes vestiet agnos.
  Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fusis
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
  Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum!
Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice venturò lætentur ut omnia sæclo. (7
  O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ, (8

Des siècles écoulés quelques restes impurs
Oseront, toutefois, souiller encor nos murs.
Quelque temps l'homme épris des erreurs paternelles,
Fermera de remparts les cités criminelles,
Fera gémir ses champs par le soc entr'ouverts,
Et, la rame à la main, doit sillonner les mers.
Sous un autre Tiphys, les déserts d'Amphitrite
De nos vaillants guerriers transporteront l'élite :
On verra la discorde agiter son flambeau,
Et descendre à Pergame un Achille nouveau.
Mais sitôt, noble enfant, que la force de l'âge
Vous aura du nom d'homme inspiré le courage,
L'océan sera libre, et les peuples rivaux
N'iront plus loin du port trafiquer sur les eaux :
Tout doit naître en tous lieux; égale en ses largesses,
La terre épanchera d'uniformes richesses;
La vigne, les sillons ne supporteront plus
Du fer et des rateaux les efforts superflus;
Nos bouviers satisfaits ouvriront la prairie
Aux taureaux orgueilleux de leur corne affranchie;
La toison n'osera, par un luxe usurpé,
Sous de fausses couleurs mentir à l'œil trompé;
Et la douce brebis, la chèvre pétulante,
Brilleront dans les prés d'une pourpre opulente.

Spiritus et, quantùm sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater, adsit;
Orphei, Calliopea: Lino, formosus Apollo:
Pan etiam Arcadiâ mecùm si judice certet,
Pan etiam Arcadiâ dicat se judice victum.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses:
Incipe, parve puer: cui non risêre parentes,
Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Oui, déjà les trois sœurs ont dit à leurs fuseaux :
« Courez sans vous lasser, filez des jours si beaux ! »
De combien de respects vous obtiendrez l'hommage !
O du grand Jupiter majestueuse image !
Voyez, à votre aspect, les cieux, les éléments,
Le monde s'agiter sur ses vieux fondements :
D'un siècle de bonheur tout ressent la promesse.
Oh ! si vers ces beaux jours conduisant ma vieillesse,
Les dieux, pour vous chanter, me laissaient des accents !
Qui pourrait égaler mes succès renaissants !
Oui, le Pinde, à ma gloire élevant un trophée,
Me nommerait vainqueur de Linus et d'Orphée ;
De Linus et d'Orphée, en tous lieux reconnus
L'un pour fils d'une muse, et l'autre de Phébus.
C'est vainement qu'un dieu soutiendrait leur génie,
On verrait le dieu Pan, le dieu de l'Arcadie,
Lui-même s'effrayer d'un combat inégal,
Et l'Arcadie entière applaudir son rival.
Vous, par un doux instinct que la nature inspire,
Connaissez votre mère à son tendre sourire ;
Combien de pleurs sur vous ont répandu ses yeux !
Soyez digne, en l'aimant, d'être assis près des dieux.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE QUATRIÈME.

Plusieurs critiques ont trouvé le ton de cette églogue trop élevé, ils n'ont pas fait attention que c'est le poète qui parle lui-même, et qu'il a dû prendre un ton convenable à son sujet. Les bergers, dans leurs chansons, doivent avoir un langage simple et naïf, mais il faut croire que le poète peut, sans manquer aux règles, se montrer quelquefois au-dessus des bergers qu'il met en scène. Avant Virgile, Théocrite s'était élevé au ton de l'ode et de l'épopée, pour célébrer la gloire de Ptolomée et d'Hiéron.

Le poète latin pourrait répondre à ses critiques ce que Corydon dit à Alexis, dans la seconde églogue, *habitârunt di quoque silvas*. Les muses sont nées dans les champs, et les premiers poètes furent des bergers; au temps d'Homère, il existait peu de grandes villes; la gloire d'Achille fut sans doute célébrée dans quelque cabane rustique; les anciens poètes ont tous été inspirés par le spectacle de la nature; Apollon gardait alors les troupeaux, et la lyre d'Orphée enchantait les forêts.

Au milieu du soin des troupeaux, et dans la simplicité

de la vie rustique, il nous semble que l'esprit humain peut s'élever aux conceptions et aux idées les plus sublimes; les merveilles de la création, les bienfaits d'un Dieu ne doivent-ils pas frapper sans cesse ceux qui habitent les champs et les prairies; refusera-t-on à la muse bucolique le droit de s'élever à la hauteur d'un pareil sujet? quel peuple conserva mieux les mœurs pastorales que les Hébreux, et quels poètes parlent un langage plus élevé que les prophètes! Le père Rapin, qui est un de ceux qui ont ôté à la poésie pastorale le droit de traiter les plus grands sujets, a lui-même mis en églogue ce que notre religion a de plus relevé.

La simplicité qu'on exige dans les poésies bucoliques, doit s'entendre surtout de la simplicité des mœurs et des manières; les muses champêtres ne doivent point prendre leurs modèles dans les cours; mais cette simplicité n'exclut point l'enthousiasme poétique. L'enthousiasme naît du sentiment; et le sentiment est bien moins étranger aux mœurs des bergeries qu'à celles des cités.

1) PAGE 164, VERS 4.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo;
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Après une courte invocation, le poète entre sur-le-champ en matière; il parle comme un homme dont les muses ont exaucé la prière; déjà, il est animé d'un de-

lire prophétique; rien n'est plus certain que ce qu'il va annoncer aux hommes, on partage son enthousiasme : le véritable enthousiasme est celui qui se communique.

J.-B. Rousseau a pris dans cette églogue l'idée de sa belle ode sur la *naissance du duc de Bretagne.* Il a imité ainsi les vers latins que nous venons de citer.

Les temps prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus.
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus.
Voici la saison désirée,
Où Saturne et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes
Où nos vertus nous rendaient dignes
Du commerce des immortels.

Cette strophe ne rend que deux vers du poète latin, les deux autres sont rendus dans la strophe suivante :

. . . .
Un nouveau monde vient d'éclore ;
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos ;
Et, pour réparer ses ruines,
Je vois, des demeures divines,
Descendre un peuple de héros.

Ces vers, et surtout les derniers, ont l'éclat et la pompe des vers de Virgile, mais le poète français a été obligé de sacrifier le mérite de la précision, au nombre

du style, qui est une des conditions du genre lyrique. Rousseau a rendu plus littéralement le même passage dans son églogue intitulée *Élise*.

[2]) PAGE 164, VERS 8.

> Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm
> Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
> Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.

Virgile ne parle de l'auguste enfant qui vient de naître, qu'après avoir imprimé un caractère sacré à sa naissance. Le ciel et la terre sont déjà intéressés à sa destinée ; le poète s'adresse à Lucine, avec une confiance proportionnée à la justice de sa demande; la prière qu'il lui fait est comme un avertissement qu'il lui donne, au nom des hommes et des dieux, au nom de son propre intérêt et de sa propre gloire. Aussi s'exprime-t-il en peu de mots, bien persuadé d'être écouté.

La Sibylle de Cumes avait annoncé qu'il naîtrait un roi qui régnerait sur le monde ; les courtisans d'Auguste n'avaient pas négligé cette prophétie, et ils en firent plusieurs fois l'application à l'empereur, pour l'engager à prendre le nom de roi ; Auguste pensa que le titre de roi n'ajouterait rien à sa puissance, il n'écouta point ses courtisans, et se contenta du titre d'empereur, qui est devenu le premier de tous.

Virgile fait l'application de cette prophétie au jeune Marcellus, neveu d'Auguste, et héritier présomptif de

l'empire ; l'application est plus naturelle et plus heureuse.

Quelques commentateurs ont pensé que le poète latin avait annoncé la venue de Jésus-Christ ; cette opinion est sans fondement ; il est vrai cependant de dire que les vers de Virgile ont quelques rapports avec les prophéties, et voici comment on peut expliquer cette ressemblance. Le chantre de Marcellus n'a fait que mettre en beaux vers les oracles de la Sibylle, et ces oracles n'étaient autre chose que des traditions venues de la Judée, et recueillies chez les Romains, qui admettaient aisément les opinions religieuses des autres peuples. Pour donner quelque vraisemblance à cette explication, il nous suffira de citer quelques passages d'Isaïe, et de les comparer avec les vers de cette églogue. « Un petit enfant nous est né, dit » le prophète, et un fils nous a été donné ; il sera appelé » l'admirable, le conseiller, le dieu, le prince du siècle » futur, le prince de la paix. » Nous citerons d'autres passages dans les remarques suivantes.

3) PAGE 166, VERS 2.

Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit,
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis ;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Ces vers sont du style de l'épopée ; Voltaire pensait qu'ils n'auraient pas été déplacés dans le sixième livre de l'*Énéide* ; le troisième, surtout, est de la plus grande beauté.

4) PAGE 166, VERS 7.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim cum baccare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho :
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera; nec magnos metuent armenta leones:
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores :
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet...

Après s'être élevé au ton de l'épopée, le poète revient à ce que les bergeries ont de plus gracieux, il descend au ton aimable et naïf de l'enfance. Tels sont les privilèges de la muse pastorale.

Le diminutif *munuscula* est plein de délicatesse; le verbe *fundet* exprime bien l'heureuse fécondité de la terre; elle ne produit pas les fleurs, elle les verse à profusion; les lierres se répandent çà et là, *errantes passim;* les plantes et les fleurs sont formées en bouquets, en guirlandes, *mixta ridenti.* Les poètes latins ne donnent pas l'épithète de *ridenti* à l'acanthe; mais l'image est juste autant que gracieuse en cette occasion: le poète représente une époque merveilleuse, on croit voir la nature sourire à l'enfance, et l'auguste enfant, en ouvrant les yeux à la lumière, se joue déjà au milieu des groupes riants de Flore; son berceau si bien peint par cet autre diminutif, *cunabula*, semble rendre à la terre la parure qu'il en reçoit, il produit à son tour des fleurs,

présage charmant des bienfaits que le monde attend de l'enfant qui vient de naître.

Mais ce n'est point assez de ce bonheur, il faut que le monde puisse en jouir paisiblement; le poète a soin d'éloigner tous les sujets d'alarme; les troupeaux ne craindront plus les lions, le serpent *mourra;* l'herbe vénéneuse *mourra.* La répétition du verbe *occidet*, montre l'assurance avec laquelle parle le poète, et cette assurance passe dans l'esprit de son lecteur. On trouve dans ces images de Virgile quelque chose qui tient de l'enchantement.

Les images qu'emploie le prophète ont cependant plus de rapidité et plus d'énergie. « Le désert et le lieu aride, » s'écrie Isaïe, se réjouiront; le lieu solitaire s'égaîra et » fleurira comme une rose...... La gloire du Liban viendra » vers toi; le sapin, l'orme et le bouis viendront ensemble, » pour rendre honorable le lieu de ton sanctuaire. » Dans un autre passage, le prophète ajoute: « Le loup demeurera » avec l'agneau, et le léopard avec le chevreau; le lion » et les troupeaux seront ensemble, et un petit enfant » les conduira; et le lion se nourrira dans l'étable avec le » bœuf, et l'enfant qui tette s'abattra sur le trou de » l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou » du basilic. »

5) PAGE 166, VERS 15

Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

Il est impossible de porter plus loin le charme de la poésie descriptive : dans le premier vers, on voit jaunir la moisson ; dans le second, la grappe suspendue aux buissons incultes frappe les yeux du lecteur ; dans le troisième, on sent l'effort du chêne robuste pour suer le miel qui tombe comme la rosée. Toutes ces images sont pittoresques, et restent tracées dans l'esprit de celui qui les a vues. Marmontel a dit quelque part qu'il n'est point de galerie si immense, qu'on ne pût remplir avec des tableaux tirés d'une seule églogue de Virgile ; celle-ci en offre un grand nombre, et, pour les faire connaître, il faudrait s'arrêter à chaque mot.

Le prophète a exprimé ainsi la fécondité de la terre, à l'aspect de son sauveur. « Les lieux qui étaient secs deviendront des étangs, et la terre altérée deviendra une source d'eau ; dans les repaires où les dragons avaient établi leur demeure, il y aura un parvis couronné de joncs et de roseaux..... ; au lieu du buisson, croîtra le sapin, et le myrte au lieu d'épine. »

6) PAGE 168, VERS 4.

Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces; omnis feret omnia tellus:
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator:
Nec varios discet mentiri lana colores;
Ipse sed in pratis aries jam suavè rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;
Sponte suâ sandix pascentes vestiet agnos.

Ces vers nous fournissent une occasion de faire observer combien la hardiesse des pensées et des images peut s'allier heureusement avec la correction et la pureté du style; Virgile, et après lui Racine, sont les poètes les plus corrects et les plus purs, et cependant ils emploient partout les figures les plus hardies.

La hardiesse des figures consiste ici à personnifier des êtres inanimés, comme le pin, la terre, la vigne, la laine, et jusqu'à l'herbe des champs, en leur donnant quelque chose des qualités, des affections et des habitudes de l'homme.

Le pin qui entre dans la construction du vaisseau, est pris pour le vaisseau lui-même; l'épithète *nautica* semble associer un arbre à la science et au sort des navigateurs; le mot *patietur*, qui exprime la douleur, prête un sentiment à la terre et à la vigne; *discet mentiri*, en parlant de la laine des troupeaux, n'est pas une ex-

pression moins animée ; dans cette phrase , *sponte suâ sandix vestiet*, l'herbe des champs prend une vie et une volonté ; le poète raconte des choses miraculeuses ; l'enthousiasme lui tient lieu de preuves ; il semble donner une voix aux êtres inanimés pour attester ce qu'il annonce.

La poésie a cet avantage sur la prose ; elle peut dire les choses les plus surprenantes , sans être accusée d'imposture ; la prose raconte , et la poésie peint ; dans la prose on a entendu ; dans la poésie , et surtout dans celle de Virgile , on a vu : comment ne croirait-on pas ?

Virgile , comme on vient de le voir dans cette églogue , prend un ton très élevé , mais sa muse n'emploie que des images champêtres ; elle est toujours la bergère dont parle Boileau , qui , pour un jour de fête ,

Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

Le poète tire ainsi le parti le plus heureux de son sujet , et tout , jusqu'à cette simplicité qu'on exige dans les mœurs des bergeries , donne de la vraisemblance au merveilleux des fictions. La muse pastorale , par cela même que son caractère est simple et naïf , doit être plus portée à croire des choses surnaturelles , et , si elle ne parvient pas toujours à les faire croire aux autres , elle a du moins l'air d'en être persuadée elle-même.

7) PAGE 168, VERS 15.

Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum!
Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice, venturo lætentur ut omnia sæclo.

Qui n'admire la majesté de ces vers! Ces mots, *magnum Jovis incrementum*, réveillent toutes les idées de la force et de la puissance: *incrementum*, placé à la fin du vers, s'éloigne des règles ordinaires de la versification latine; Virgile n'a pu l'employer que dans le dessein de produire un grand effet. Le monde se balance dans ce vers, *adspice convexo nutantem pondere mundum;* la poésie épique ne peut s'élever plus haut. Il semble, dit M. Génisset, entendre dans ce vers comme un coup de tonnerre qui retentit dans l'étendue. Les vers suivants, pour suivre cette comparaison, sont comme le bruit de la foudre répété par les échos; toute la nature est associée à la gloire du siècle qui va naître; l'esprit humain n'a jamais dit de plus grandes choses, et jamais la poésie n'employa de plus grandes images.

C'est ici qu'il faut remarquer les nuances progressives qui se trouvent dans ces tableaux de Virgile. L'enfant est au berceau, la terre produit des fleurs, toutes les images du poëte sont gracieuses et riantes. Lorsque Marcellus arrive à l'adolescence, il s'opère des miracles plus grands et plus utiles; le raisin est suspendu aux buissons incultes, et le miel s'échappe de l'écorce endurcie du chêne

Lorsque le jeune héros est parvenu au milieu de sa carrière, le bœuf n'est plus attelé au joug ; le matelot ne s'expose plus à la mer ; la terre produit en tous lieux les choses que les hommes n'acquièrent que par le travail et les échanges du commerce. C'est alors que le poète prend un ton plus sublime ; toute la nature partage son délire et sa joie : cette progression est heureusement tracée, et caractérise bien les trois premiers âges de la vie d'un héros ou d'un dieu.

Pope a fait une églogue sur la venue du Messie ; il est souvent au-dessous de Virgile, mais il s'élève au-dessus du poète latin, toutes les fois qu'il imite ou qu'il traduit les prophètes. Nous citerons la paraphrase qu'il a faite de quelques passages d'Isaïe : « Jérusalem, lève ta tête altière ! vois tes vastes parvis peuplés des fils et des filles » qui doivent te naître encore, et qui soupirent après ce » jour heureux ; vois les nations étrangères de l'alliance » s'avancer vers tes portes, marcher à ta lumière et fléchir le genou dans ton temple ; vois tes brillants autels » couverts de l'encens de Séba, et entourés de rois prosternés ! c'est pour toi que les forêts de l'Idumée exhalent leur parfum, et que l'or brille dans les montagnes » d'Ophir ; vois la route étincelante des cieux, qui s'ouvre pour t'inonder d'un océan de lumière. Le soleil » levant ne dorera plus pour toi l'aube du matin, ni ne » prêtera plus à la lune sa splendeur argentée ; il se dissoudra dans des rayons plus vifs que les siens, et celui

» qui est la lumière même sera à jamais ton soleil : les
» eaux de la mer tariront, les cieux se dissiperont en fu-
» mée, et les montagnes se fondront par la chaleur ;
» mais les promesses du Messie, sa puissance salutaire,
» et son trône auguste durent à jamais. »

Le même fond d'idées a été employé par Isaïe et par Virgile ; le poète est rempli du soin de charmer ses lecteurs, et il y réussit ; le prophète ne s'occupe que des grandes vérités qu'il annonce, il s'élève beaucoup plus haut, et il remplit les esprits d'un saint étonnement. Virgile a fait tout ce que pouvait faire le génie humain ; Isaïe va plus loin, et si l'un est le favori des muses et des grâces, il est aisé de voir que l'autre est l'interprète d'un dieu.

8) PAGE 168, VERS 20.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus et, quantùm sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus,
Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater, adsit ;
Orphi, Calliopea ; Lino, formosus Apollo.

Le poète s'était élevé aux images les plus sublimes, il prend un ton plus simple en parlant de lui ; il n'aspire qu'à chanter un jour le bonheur qu'il a annoncé à la terre, et il demande aux dieux de vivre assez long-temps pour en être témoin. Ces vœux d'un poète sont modestes et touchants ; mais cette aimable simplicité, cette modestie qui n'appartient qu'à la muse pastorale, n'exclut point l'enthousiasme qui se montre dans les vers suivants, où

la muse de Virgile ne craint pas de défier Linus, Orphée et Pan lui-même. Madame Deshoulières a faiblement imité ce passage:

« Mais quand Louis-le-Grand anime mes chansons,
» Je le disputerais même aux dieux du Parnasse. »

On a pensé que Virgile faisait allusion, dans ce passage, au poëme de l'*Énéide;* cette opinion a elle-même quelque chose de poétique, et nous ne chercherons point à la combattre. Virgile ne prévoyait pas qu'il aurait à pleurer la mort du jeune Marcellus. Les vers du sixième livre de l'*Énéide*, où se trouve la fameuse apostrophe *tu Marcellus eris*, arrachent des larmes; mais ils sont encore plus touchants, lorsqu'on vient de lire cette églogue.

9) PAGE 170, VERS 7.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses:
Incipe, parve puer: cui non risêre parentes,
Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Ce vers, *incipe*, *parve puer*, est plein d'une douce mollesse, il a quelque chose des caresses de l'enfance; on peut le comparer avec ces vers charmants de Catulle

Torquatus, volo, parvulus
Matris è gremio suæ
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

On s'est étonné que Virgile ait fait porter un enfant dans le sein de sa mère jusqu'au dixième mois; tous les commentateurs ont cherché à l'expliquer; la tâche était difficile, et leurs explications n'ont point détruit la difficulté. Le dernier vers présente aussi quelque obscurité, et a été expliqué diversement. Nous croyons que les mots *deus* et *dea* doivent s'entendre des personnages qui composaient la famille d'Auguste. Les noms de dieux et de déesses sont facilement prodigués par les poètes. A la cour des empereurs romains, la louange avait aussi son merveilleux, et ceux qui flattaient alors les maîtres du monde n'avaient aucune peine à se faire entendre.

Nous pourrions rappeler ici quelques-unes des églogues latines qui ont été faites sur la naissance de Jésus-Christ, et les comparer avec cette quatrième églogue de Virgile; mais le parallèle nous entraînerait beaucoup trop loin. Le chantre de Marcellus conserve partout la supériorité; nous dirons cependant qu'un homme de génie aurait pu l'égaler, et même le surpasser dans un si beau sujet.

Il est fâcheux qu'à la renaissance des lettres, les poètes n'aient pas donné à l'églogue l'esprit et les couleurs de la religion chrétienne; La *Bible* aurait offert une foule de sujets à la muse champêtre. Les bergeries des anciens n'ont rien de plus simple et de plus touchant, que le mariage de Jacob, la pauvreté de Ruth, l'histoire de Joseph, Moïse sauvé des eaux, etc. Quelques-uns de ces sujets ont été, dans notre siècle, traités avec quelque talent.

et toujours avec un grand succès; on trouve dans le *Paradis Perdu* plusieurs morceaux que le genre bucolique pourrait réclamer, et les amours d'Adam et d'Ève ont été regardées, avec quelque raison, comme une pastorale sublime.

La majesté des Écritures a quelque chose de simple, qui s'allie très bien à l'esprit de la muse champêtre; la religion chrétienne est née pour ainsi dire au milieu des bergers, et elle a conservé dans son langage beaucoup d'expressions tirées de la langue des bergeries. Le *bercail* sert à désigner le sein de l'église; les *brebis* désignent souvent les fidèles; les chefs de l'église sont appelés des *pasteurs;* nous pourrions citer plusieurs autres exemples, mais ce que nous venons de dire suffit pour prouver qu'on pourrait encore faire des églogues religieuses. Quel sujet plus intéressant et plus fécond pour les poètes bucoliques, que le retour du pasteur dans sa paroisse! Que d'images douces et attendrissantes s'offriraient au pinceau du poète! Les longs malheurs du rustique Fénélon le génie de la persécution vaincu, les autels relevés; tous ces tableaux appartiennent à la muse pastorale; ils sont dans nos mœurs; ils plairaient à tous les gens de goût; il ne nous manque qu'un grand poète pour les traiter.

ECLOGA QUINTA.

DAPHNIS.

MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hìc corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major, tibi me est æquum parere, Menalca;
Sive sub incertas zephyris montantibus umbras, (1
Sive antro potiùs, succedimus: adspice ut antrum
Silvestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

ÉGLOGUE CINQUIÈME.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Au gré de nos désirs, quand ce lieu nous rassemble,
Pourquoi, mon cher Mopsus, ne point unir ensemble
Les soupirs de ta flûte et les sons de ma voix?
Viens, portons nos accords sous l'ombre de ces bois.

MOPSUS.

C'est à moi d'obéir, ordonne à mon jeune âge;
Nous aurons pour abri cette grotte sauvage,
Ou ces bois qu'à son gré balance le zéphyr.
Mais la grotte, Ménalque, invite à la choisir:
Vois ce pampre alentour y régner sans culture,
Et ces raisins pourprés épars sous la verdure.

MÉNALQUE.

Mopsus n'aura jamais de rival qu'Amyntas.

MOPSUS.

Quid, si idem certet Phœbum superare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior: si quos aut Phyllidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri:
Incipe; pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Immo hæc in viridi nuper quæ cortice fagi
Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,
Experiar: tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta salix quantùm pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantùm saliunca rosetis;
Judicio nostro tantùm tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu desine plura, puer; successimus antro.
Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin (2.

MOPSUS.

A le croire, Apollon ne l'égalerait pas.

MÉNALQUE.

Commence, et de Phyllis chante-nous la tendresse,
Ou des flèches d'Alcon la courageuse adresse,
Ou Codrus en victime offert à son pays;
Commence : Palémon gardera tes brebis.

MOPSUS.

Je t'offrirai des vers mieux inspirés, peut-être:
On les retrouvera sur l'écorce d'un hètre;
Je les chantais, Ménalque, et traçais tour à tour.
Entre Amyntas et moi prononce dans ce jour.

MÉNALQUE.

Mon choix sera facile : autant le goût préfère
La rose éblouissante à la mousse légère,
A l'arbuste ignoré l'olivier de Pallas,
Autant je vois Mopsus au-dessus d'Amyntas.

MOPSUS.

Il suffit; dans la grotte Apollon nous appelle :
« Enlevé sous nos yeux par une mort cruelle,
» Daphnis, quel bois désert ignora nos douleurs!
» Les nymphes, comme nous, répandirent des pleurs

Flebant : vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis,
Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egêre diebus (3
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amne
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri silvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit, Daphnis thiasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt, (4
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo :
Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ;
Pro molli violâ, pro purpureo narcisso,
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.

Spargite humum foliis, inducite fontibus umbra

» Au tableau déchirant qui frappa notre vue,
» Quand auprès de son fils une mère éperdue
» Le couvrait de baisers, le serrait dans ses bras,
» Et reprochait aux dieux son barbare trépas!
» Ainsi que les bergers, troublés des mêmes peines,
» Les troupeaux, chaque jour, négligeant les fontaines,
» Retournaient au bercail sans regretter les champs.
» Les coursiers, loin des eaux, l'œil éteint, languissants,
» Refusaient d'effleurer la pointe de l'herbage!
» Nos douleurs s'étendaient de rivage en rivage,
» Et des lions d'Afrique, et les monts, et les bois
» Prolongeaient en soupirs la formidable voix.
» Daphnis est le premier dont l'intrépide adresse
» Des monstres d'Arménie employant la vitesse,
» Montra soumis au frein des tigres inconnus,
» Et, le thyrse à la main, nous fit chanter Bacchus.
» Oui, comme des moissons la soigneuse culture
» Du champ qu'elle enrichit fait encor la parure;
» De même qu'en nos prés, un superbe taureau
» Est à la fois la force et l'orgueil du troupeau,
» Que l'ormeau s'embellit de sa vigne fidèle,
» Que de raisins chargée une vigne est plus belle;
» Ainsi de tous les siens Daphnis, heureux pasteur
« Est lui seul et l'amour et l'éternel honneur.

Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen:
DAPHNIS EGO IN SILVIS HINC VSQUE AD SIDERA NOTVS,
FORMOSI PECORIS CVSTOS, FORMOSIOR IPSE.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo:
Nec calamis solùm æquiparas, sed voce, magistrum;
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra;
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis

» Mais depuis qu'il n'est plus le deuil nous environne,
» Apollon nous a fui, Palès nous abandonne!
» Ces monts, jadis parés d'une riche moisson,
» N'offrent que la maigreur d'un aride gazon,
» Et partout sur nos pas, au lieu du beau Narcisse,
» De ses dards acérés le chardon se herisse!
» Mais Daphnis le commande : ah! de fleurs, de berceaux,
» Pasteurs, couvrez la terre et le cristal des eaux!
» Que sa tombe, du moins, soit ici notre ouvrage,
» Et qu'alentour, ces vers attestent notre hommage:
C'EST MOI QUI FUS DAPHNIS : QUE CE GAZON LÉGER,
DANS CES BOIS QUE J'AIMAIS, PROTÈGE ENCOR MA CENDRE;
DE CES BOIS JUSQU'AUX CIEUX MA GLOIRE DOIT S'ÉTENDRE,
BERGER D'UN BEAU TROUPEAU MOINS BEAU QUE SON BERGER.

MÉNALQUE.

O de nos cœurs émus comme ta voix dispose!
Moins doux est le sommeil aux membres qu'il repose,
Et pour la soif ardente une eau vive en été.
Par ses doubles talents également cité,
Mopsus au premier rang suivra de près son maître :
Dans la lice, après lui, j'ose à peine paraître.
Mais, que l'olympe s'ouvre à nos chants réunis,
Plaçons Daphnis aux cieux; je fus cher à Daphnis.

17..

MOPSUS.

An quidquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus, et ista
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen olympi, [5]
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
Ergo alacris silvas et cetera rura voluptas [6]
Panaque pastoresque tenet, Dryadasque puellas;
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur: amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta: DEUS, DEUS ILLE, MENALCA!
Sic bonus o felixque tuis! en quatuor aras;
Ecce duas tibi, Daphni; duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quot annis
Craterasque duo statuam tibi pinguis olivi;
Et multo in primis hilarans convivia baccho, [7]

MOPSUS.

Quelle offre en cet instant me plairait davantage!
Tes vers, à l'amitié seront un juste hommage;
Tes vers sont dès long-temps admirés dans ces lieux.

MÉNALQUE.

« Daphnis, brillant de gloire, est admis dans les cieux;
» Déjà roule à ses pieds le torrent des nuages :
» Le dieu Pan, les forêts, leurs driades sauvages,
» Applaudissent ensemble à ses destins nouveaux.
» Daphnis aime la paix, et la donne aux troupeaux :
» Loin des loups dévorants, loin d'un piège perfide,
» Le cerf est rassuré, la brebis moins timide :
» Des jours de l'âge d'or il nous rend la candeur!
» Oui, les bois et les monts proclament son bonheur!
» Il semble, de ces mots, que l'écho retentisse:
» C'EST UN DIEU! C'EST UN DIEU!.. que ce dieu soit propice!
» Tu vois ces quatre autels; deux te sont réservés,
» Daphnis, et pour Phébus deux autres élevés.
» Là, d'une huile onctueuse et d'un nouveau laitage
» Tu recevras l'offrande; et, devant ton image,
» L'été sous un berceau, l'hiver près d'un foyer,
» L'ivresse des festins viendra se déployer.

Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Ariusia nectar:
Cantabunt mihi Damœtas et Lyctius Ægon;
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.
Hæc tibi semper erunt, et cùm solemnia vota
Reddemus Nymphis, et cùm lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.
Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient: damnabis tu quoque votis.

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?
Nam neque me tantùm venientis sibilus austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

MENALCAS.

Hâc te nos fragili donabimus antè cicutâ:

» Là, d'un vin précieux coulera l'ambrosie;
» Et, des enfants du Pinde appelant l'harmonie,
» La jeune Alphésibée, à la fin du repas,
» Des faunes en cadence imitera les pas.
» Ils renaîtront pour toi ces concerts et ces fêtes,
» Lorsqu'à l'entour des champs conjurant les tempêtes,
» Nos hymnes solennels invoqueront Palès,
» Et, lorsque l'eau sacrée arrosant nos guérets,
» Sur nos sillons naissants la victime amenée
» Trois fois dans leur enceinte y sera promenée.
» Tant que l'ours dans nos bois cherchera les hauteurs,
» Le poisson l'eau d'un fleuve, et l'abeille les fleurs;
» Tant que les fleurs encore aimeront la rosée,
» On verra ton seul nom remplir notre pensée,
» Nos vœux t'associer à Cérès, à Bacchus,
» Et nos vœux exaucés commander nos tributs. »

MOPSUS.

Du charme que j'éprouve ô quel sera le gage!
Non, le flot qui de loin vient mourir sur la plage,
Le ruisseau qui la nuit roule en paix sur les fleurs,
A la mélancolie offrent moins de douceurs.

MÉNALQUE.

Accepte le premier cette flûte champêtre;

Hæc nos, « Formosum Corydon ardebat Alexin : »
Hæc eadem docuit, « Cujum pecus ? an Melibœi ? »

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me cùm sæpè rogaret,
Non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari),
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.

C'est par elle qu'ici mon art s'est fait connaître;
Elle a de Corydon chanté les nouveaux feux,
Et d'un autre pasteur le troupeau malheureux.

MOPSUS.

Le présent d'un berger doit être sa houlette;
Le bronze orne la mienne, et c'est moi qui l'ai faite;
Aux grâces d'Antigène elle avait résisté,
Mais tes vers ont des droits que n'a point la beauté.

REMARQUES
SUR L'ÉGLOGUE CINQUIÈME.

Cette églogue, dit M. l'abbé le Batteux, est toute dramatique ; elle commence par un dialogue de deux bergers, qui ensuite font chacun leur récit ; le style est partout vraiment pastoral. Cependant on peut y distinguer trois espèces de nuances ; la première dans le dialogue ou entretien familier de deux acteurs qui ne se montrent que comme bergers : c'est le ton de la comédie pastorale. Les deux autres nuances sont dans les récits où les bergers se montrent non seulement comme bergers, mais comme bergers poètes, et par conséquent inspirés. Ils ont un ton plus élevé que dans ce qui précède ; le premier récit a le ton de l'élégie, le second tient du lyrique.

1) PAGE 188, VERS 5.

Sive sub incertas zephyris motantibus umbras.

Ce vers descriptif est charmant, on y voit le zéphyr qui balance les feuilles, et l'ombre incertaine qui s'éloigne ou s'avance au gré du zéphyr. Segrais a cherché à rendre l'image de Virgile :

Un zéphyre plus lent agite les roseaux.

mais on ne trouve ici ni l'épithète *incertas*, ni l'expression pittoresque *motantibus*, qui donnent tant de vie et de mouvement à ce petit tableau.

2) PAGE 190, VERS 12.

Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant.....

Nous devons d'abord remarquer que l'expression *exstinctum* est la même que Virgile a employée dans l'admirable morceau des *Géorgiques*, sur la mort de César : *ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam.* Plusieurs commentateurs ont pensé que Virgile avait désigné sous le nom de Daphnis, César mourant d'une mort tragique, *exstinctum crudeli funere.* Cette opinion n'est point sans vraisemblance.

Théocrite, dont Virgile n'a emprunté que quelques images, représente Daphnis mourant. « Où étiez-vous, » s'écrie un de ces bergers, où étiez-vous, nymphes? » dans les vallons qu'arrose le Pénée, ou sur le sommet du Pinde? On ne vous vit point alors sur les rives de l'Anapus; vous ne parûtes point sur les rives de l'Etna, ni sur les bords sacrés de l'Acis.... Les tigres » et les loups pleuraient Daphnis expirant.... ; à ses pieds » étendus, ses bœufs, ses taureaux, ses génisses partagéaient ses cruels ennuis. » Ce début de Théocrite a quelque chose de doux et de pathétique; la cause de la mort de Daphnis est touchante, et propre à attendrir les

nymphes. Il est consumé de chagrins, et il va mourir d'un amour malheureux. Virgile néglige ces détails; dès son début, les nymphes pleurent la mort de Daphnis. Les images du poète latin ont peut-être moins de grâce, mais plus de rapidité que celles du poète grec.

Les nymphes sont en deuil, les bois et les fleuves sont témoins de leur douleur; une mère embrassant le corps inanimé de son fils, reproche son trépas aux astres et aux dieux. Le verbe *flebant* rejeté à un autre vers exprime bien l'attitude de la profonde tristesse, qui reste muette quelque temps, et qui éclate ensuite par des sanglots et des larmes. L'apostrophe aux coudriers et aux fleuves donne de la vivacité à la phrase et caractérise le désespoir. Les passions animent tout, et s'adressent souvent aux êtres qui ne les entendent point. Moschus fait pleurer le fleuve Mélès à la mort d'Homère, il dit dans son *Idylle sur la mort de Bion* : « O Mélès ! le plus harmonieux » des fleuves, ce trépas t'apporte d'autres douleurs et de » nouvelles larmes. » Les imprécations de la mère de Daphnis, contre les dieux et les astres, achèvent de peindre le délire passionné de la douleur.

On peut comparer le morceau de Virgile avec le passage dans lequel Bion exprime le désespoir de Vénus au trépas d'Adonis. « Les nymphes des montagnes, dit le » poète grec, versent des larmes; Vénus ne se reconnaît » plus, échevelée, les pieds nus, elle se perd dans les bois; » les ronces font jaillir son sang, le sang d'une déesse !

» Elle se perd dans les vallées où elle appelle à grands cris » son cher époux; tout retentit de ses gémissements. » Virgile aurait pu décrire aussi longuement la douleur de la mère de Daphnis, mais il ne composait point une élégie, un seul trait lui suffit pour exprimer le désespoir maternel, et il se hâte de revenir aux idées champêtres.

3) PAGE 192, VERS 3.

Non ulli pastos illis egère diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum montesque feri silvæque loquuntur.

Virgile a répété ces images dans les *Géorgiques*:

Videris aut summas carpentem ignaviùs herbas,
Immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur.

Dans le tableau qui précède, les nymphes sont en deuil, et la mère de Daphnis adresse ses plaintes au ciel. Dans celui-ci, la tristesse est morne et silencieuse; les bergers ont oublié leurs occupations les plus chères; les troupeaux négligent les fontaines et les pâturages. Rien ne peint mieux le deuil qui semble planer sur toutes les campagnes. La coupe brisée des trois premiers vers ajoute encore à la vérité des images et à l'expression d'une douleur profonde.

Les troupeaux et les bergers ne se plaignent point, et leur tristesse ne paraît pas moins vive ; mais les lions, les montagnes et les bois font entendre des gémissements. La douleur a plusieurs manières de s'exprimer, et chaque être a, dans Virgile, celle qui lui convient.

Lafontaine exprime ainsi la douleur des animaux :

On n'en voyait pas d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie,
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loup, ni renard n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour partant plus de joie.

Revenons au tableau de Virgile ; sur le devant de la scène se montrent les nymphes en pleurs, et une mère penchée sur le corps de son fils. Au milieu, sont les bergers et les troupeaux qui, mornes et pensifs, négligent les moyens de soutenir leur languissante vie ; au fond du tableau, les animaux les plus farouches paraissent attendris, et dans le lointain les montagnes et les forêts semblent couvertes de crêpes funéraires ; le verbe *ingemuisse* exprime heureusement les émotions pénibles de la douleur dans un animal puissant et fort. Le dernier vers termine bien cette scène, on croit entendre l'écho qui recueille les soupirs de ceux qui pleurent Daphnis, et les répète aux bois et aux rochers d'alentour.

4) PAGE 192, VERS 13.

Postquam te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo :
Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ;
Pro molli violà, pro purpureo narcisso,
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.

Les dieux ont quitté les campagnes à la mort de Daphnis; l'ivraie a pris la place des moissons dans les champs; le chardon a remplacé le narcisse pourpré; toute la nature semble pleurer la mort d'un berger si cher; Mopsus s'adresse à Daphnis lui-même, et il lui dit que tout est changé par son trépas. « Ainsi sont faits les hommes, dit » à ce sujet un ingénieux commentateur. S'ils entendaient » leur oraison funèbre, il n'y a rien dont leur amour-pro- » pre fût plus content, que si on leur disait que tout fût » détruit et que l'ordre du monde était attaché à leur » existence. » Cette observation ne fait pas l'éloge du cœur humain, mais elle n'est que trop vraie; nous la répétons, parce qu'elle est propre à faire apprécier la vérité des sentiments que Virgile a voulu peindre dans cette églogue.

Les vers que nous venons de citer sont remarquables par leur harmonie, et ils rendent par les sons tout ce qu'un poète ordinaire n'aurait exprimé que par les pensées et les images. *Steriles dominantur avenæ* font

voir au lecteur ces longues tiges stériles qui s'élèvent sur la moisson : le poète aurait pu employer un mot qui exprimât la légèreté, mais il avait à rendre l'espèce de ténacité avec laquelle croissent les mauvaises herbes; il voulait caractériser cette opiniâtreté qui distingue le génie du mal, et le mot *dominantur*, ce verbe long et traînant, rend parfaitement sa pensée. Le vers suivant, *carduus et spinis surgit paliurus acutis*, complète l'idée qui précède; le chardon, ennemi de la culture, se montre tout armé, et le vers latin semble hérissé de dards comme le chardon lui-même.

Théocrite nous peint la nature prête à changer ses lois, à la mort de Daphnis. « Douces violettes, dit Thyrsis, » fleurissez maintenant sur l'arbuste épineux ! triste genévrier, pare-toi de l'éclat du narcisse; que la poire se » cueille sur la cime du pin; que les chiens aux abois » soient la proie du cerf; et toi, tendre Philomèle, que » ton ramage soit effacé sur nos montagnes par les cris » du hibou; que tout change dans la nature: Daphnis » rend son dernier soupir. » Ce tableau est plein de charme et de vérité; le poète nous montre des phénomènes extraordinaires, mais cette exagération est naturelle aux cœurs affligés qui prêtent leurs sentiments à tout ce qui les environne, et qui, accoutumés à ne voir dans l'univers rien au dessus de l'objet de leur amour, croient facilement que l'univers va changer quand ils perdent ceux qu'ils ont aimés.

5) PAGE 196, VERS 4.

Candidus insuetum miratur limen olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

Ici la scène change et le ton du poète change avec elle. Lorsque Daphnis vient d'expirer, le poète fait entendre les accents plaintifs de l'élégie; mais Daphnis est immortel, il est placé parmi les dieux, Virgile prend la lyre d'Horace et d'Anacréon, et les échos ne répètent plus que des hymnes de triomphe et d'allégresse.

Les deux vers cités rendent bien l'étonnement du berger arrivant dans l'olympe; là, se trouve réuni tout ce que l'innocence pastorale a de simple, et tout ce que le spectacle du ciel a d'imposant. Le contraste est pittoresque.

6) PAGE 196, VERS 6.

Ergo alacris silvas et cetera rura voluptas
Panaque pastoresque tenet, Dryadasque puellas;
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur : amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta : DEUS, DEUS ILLE, MENALCA!
Sis bonus o felixque tuis!

Ces images sont riantes et douces; il nous semble voir les divinités champêtres se former en chœur pour célébrer le triomphe d'un berger. Ce ne sont plus les nym-

phes mornes et silencieuses, ce sont les jeunes et folâtres dryades, *dryadæ puellæ*, qui se livrent à la joie; ce ne sont plus les troupeaux qui négligent les pâturages, ce sont les loups qui ont cessé de tendre des pièges aux brebis. Cette idée gracieuse peint très-bien l'heureuse paix des campagnes; cette paix a quelque chose de religieux et de sacré, et elle est l'ouvrage du bon Daphnis. On aime à voir terminer un pareil tableau par ces mots touchants : *amat bonus otia Daphnis.*

Ce qu'on doit le plus admirer ici, c'est le mélange heureux des idées les plus relevées et des idées les plus simples; l'éclat dont brille l'olympe s'allie à l'aimable simplicité des bergeries; les dieux et les bergers se trouvent réunis dans le même vers, et dans la même image, sans que ni les uns ni les autres y paraissent déplacés; le ton de cette poésie est à la fois plein d'élévation et de naïveté. Ces vers sont un des plus parfaits modèles du style pastoral.

Les montagnes et les forêts élèvent leur voix jusqu'au ciel et répètent en chœur, *Daphnis est dieu, il est dieu.* Cette idée est grande, le lecteur en est frappé : mais bientôt il sourit de voir les montagnes et les bois s'adresser en quelque sorte à Ménalque : *Deus, Deus ille*, Menalca. L'hémistiche qui suit, *sis bonus o felixque tuis*, a quelque chose encore de plus tendre et de plus naïf; Daphnis est au rang des dieux, mais les bergers sont encore ses compagnons, ses amis; quelle aima-

ble ingénuité dans ce mot *tuis*, c'est l'innocence pastorale avec tous ses charmes.

Némésien a voulu imiter ce passage de Virgile dans son églogue sur la mort de Mélibée. Nous citerons quelques vers de cette imitation :

> Silvestris nunc platanus, Mœlibœe, susurrat,
> Te pinus; reboat te quidquid carminis echo
> Respondet silvæ; te nostra armenta loquuntur.

Ces vers n'ont ni la grâce ni la naïveté de ceux de Virgile. Le chantre de Daphnis fait parler les forêts et les montagnes, cette fiction est naturelle; car les échos des bois et des rochers ont une voix qui prononce et répète des discours; mais il n'est pas aussi naturel que les troupeaux parlent et célèbrent un berger. Il est vrai que Virgile, dans le tableau de la mort de César, se sert de la même expression, *pecudesque locutæ.*

> Et pour comble d'effroi les animaux parlèrent.

Mais il est facile de voir que l'auteur des *Géorgiques* a voulu frapper l'imagination par des prodiges sinistres, et qu'il a bien moins cherché à inspirer la pitié que la terreur. Némésien, au contraire, n'a pour but que d'émouvoir ses lecteurs, et il n'avait pas besoin pour cela de faire parler les troupeaux. Un défaut assez commun parmi les imitateurs, c'est de confondre des situations différentes, et de dénaturer les expressions les plus heureuses par une fausse application.

Ce défaut de convenances se fait souvent remarquer dans le style de Némésien : ce poète, trop loué par Fontenelle, est d'ailleurs rempli d'invraisemblances et d'images forcées. Rien n'est plus empoulé que le début de l'apothéose de Mélibée. Un des interlocuteurs s'adresse à l'éther, *principe de la nature*, à l'océan, *source de tous les êtres*, à la terre, *mère des corps*, à l'air, *auteur de la vie*; il les conjure de porter ses chants funèbres à Mélibée qui est dans les cieux. L'apothéose est presque tout entière du même ton.

Némésien n'a pas montré plus de jugement dans le choix de son héros; son Mélibée est un vieux berger, et cette idée n'est pas heureuse. Le berger de Virgile est beaucoup plus intéressant; sa jeunesse moissonnée répand partout la désolation et le deuil. Les phénomènes que décrit le poète sont en quelque sorte motivés par l'âge de Daphnis : lorsqu'un homme expire à la fleur de ses ans, il semble que la nature interrompe ses lois; l'apothéose d'un jeune berger se trouve d'ailleurs naturellement liée à l'idée de l'innocente joie, et les fleurs doivent naître comme d'elles-mêmes sur son tombeau; la mort de Mélibée, au contraire, n'a rien qui puisse émouvoir. La vie d'un simple pasteur n'est point assez remplie d'évènements pour que son nom s'accroisse par les années, et les grâces de la jeunesse ne peuvent être compensées par une expérience sans gloire. Un vieux berger ne saurait être pleuré par les nymphes; lorsqu'il a terminé sa carrière, la nature n'a point changé ses lois; son nom ne réveille

point l'idée des fleurs, et son apothéose n'a rien que de triste. La vieillesse ne fournit aucune des images riantes et gracieuses dont s'embellit la muse pastorale.

7) PAGE 196, VERS 17.

Et multo in primis hilarans convivia baccho,
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Ariusia nectar:
Cantabunt mihi Damœtas...

Daphnis n'est plus un berger, c'est un dieu, non un dieu enfanté par la crainte, mais un simple mortel placé dans l'olympe par la reconnaissance et l'amitié. La joie la plus douce respire dans ces vers; une aimable gaîté s'y mêle à tout ce que le cœur a de plus tendre et de plus affectueux.

L'épithète *hilarans* nous montre la physionomie du buveur qui se déploie à l'aspect de la liqueur qui tombe dans la coupe; *frigus* et *messis* varient heureusement le lieu de la scène, et font voir l'attachement durable des bergers pour les mânes de Daphnis. Toutes les saisons lui seront consacrées, on lui offrira toutes les richesses des champs, on célèbrera sa mémoire par tous les plaisirs innocents des bergeries. Tout ce tableau est plein de vérité et de sentiment, il est impossible de n'en être pas touché, et le lecteur ne peut mieux exprimer son admiration, qu'en adressant à Virgile lui-même ce que Mopsus dit à Mélibée. « Vos chants sont plus doux que le souffle

» du zéphyr ; le murmure des flots qui caressent leur rivage nous charme moins que vos vers, l'oreille en est plus flattée que du bruit d'un ruisseau qui s'échappe sur un lit de cailloux. »

8) PAGE 198, VERS 11.

Damnabis tu quoque votis.

Cet hémistiche est du petit nombre des vers de Virgile qui ne présentent pas un sens sur lequel tout le monde soit aujourd'hui d'accord. Les mêmes expressions ont été souvent employées par le poète latin, et la répétition des mêmes mots aurait dû déterminer leur signification. Virgile dit dans les *Géorgiques :*

Votaque servati solvent in littore nautæ.

Et dans l'*Énéide*,

Vota deum primo victor solvebat Eoo.

Pour entendre le sens de ces vers, je crois qu'il faut remonter aux usages des anciens. Les vœux n'obligeaient à rien, s'ils n'étaient suivis du succès ; mais quand le dieu invoqué les avait exaucés, on était forcé de les accomplir ; jusqu'à ce qu'on s'en fût acquitté, on était, *votis reus*, ce qui signifie *obligé*. Le dieu mettait dans l'obligation de remplir le vœu ; *damnabat voto*. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le passage de Virgile qui vient

d'être cité : cette manière de s'exprimer avait été conservée dans les formules des lois. Les anciens tabellions, en rédigeant les conventions d'un contrat entre les parties, ajoutaient : *et auxdites clauses et conditions, les avons de leur consentement condamnés;* on sent bien que *condamnés*, dans cette phrase, veut dire : *déclarés obligés.*

Revenons à l'églogue de Virgile ; le poète latin a pris le sujet grec où Theocrite l'a laissé ; le poète de Syracuse a peint Daphnis mourant ; dans l'églogue latine, Daphnis est mort, les nymphes le pleurent, et les bergers célèbrent son apothéose : le sujet est beaucoup plus vaste, la scène plus étendue, et le héros plus intéressant.

Tout le monde connaît l'apothéose d'Adonis, par Bion ; mais ce poète grec n'a ni la grâce de Théocrite, ni le goût pur de Virgile. Il n'emploie que des images brillantes et pleines d'esprit ; on voit trop qu'il a fait son élégie pastorale pour les fêtes de Vénus, pour ces fêtes qui scandalisaient le prophète Ézéchiel, et dans lesquelles on songeait plus à plaire qu'à s'attendrir.

Pope, dans son églogue intitulée l'*Hiver*, a imité et presque copié l'églogue de Virgile ; il déplore la mort de la jeune Daphné. « La jeune Daphné est morte, dit un » des interlocuteurs, les fleurs ne répandent plus leurs » parfums au lever de l'aurore ; les herbes odorantes cessent d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes, etc. » Tous ces phénomènes s'expliquent aisément, quand on se rappelle que la scène se passe en hiver. L'imitation de

Pope est très-faible, et le traducteur d'Homère a prouvé par là qu'il était plus facile de rendre les beautés de l'*Iliade*, que de traduire élégamment les *Églogues de Virgile*.

Milton, dans son églogue intitulée *Lycidas*, est resté bien loin de Théocrite et de Virgile. Son élégie pastorale est beaucoup trop longue, et elle n'a point la simplicité du genre bucolique. Au sujet de la mort d'un berger, le poète établit une distinction philosophique entre la vraie et la fausse gloire : les bergers peuvent bien parler des choses les plus relevées, mais nous ne croyons pas qu'il leur soit permis de faire de la métaphysique ; le poète met trop d'affectation à décrire par ordre les fleurs qui conviennent au deuil des tombeaux ; cette énumération sent trop la symétrie et l'arrangement ; la profonde douleur n'a pas tant de présence d'esprit. Dans l'apothéose de Lycidas, Milton compare ce berger, s'élevant du sein de la mort dans l'olympe, au soleil qui se plonge dans l'océan pour monter au ciel. Un des tableaux les plus heureux de Virgile, est celui où il nous représente l'étonnement de Daphnis arrivant aux portes du ciel. Dans l'églogue de Milton, ce n'est pas Lycidas qui doit être étonné, c'est l'olympe qui doit être frappé de surprise en voyant arriver un berger semblable au soleil. On trouve dans cette idée un défaut de proportion et de convenances, qui lui ôte toute vérité.

Nous avons cru devoir faire ces rapprochements pour

l'instruction des jeunes élèves ; rien n'est plus propre à former le goût que la littérature comparée. Dans les vers de Virgile, et en général dans tous les chefs-d'œuvre des arts, il est une foule de beautés qui échappent au raisonnement, et qu'on ne peut faire sentir que par des comparaisons. Les fautes des disciples de Virgile nous servent au moins à faire apprécier le génie de leur maître : pour connaître toutes ses richesses, il est utile quelquefois de savoir ce qui manque à ses imitateurs ; c'est ainsi qu'une statue imparfaite nous fait admirer davantage les belles formes de l'Apollon, et que les défauts d'un peintre vulgaire peuvent nous révéler les beautés du chef-d'œuvre qu'il a pris pour modèle.

ECLOGA SEXTA.

SILENUS.

PRIMA Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, neque erubuit silvas habitare, Thalia. [1]
Cùm canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : « Pastorem, Tityre, pingues
» Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. »
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella,)
Agrestem tenui meditabor arundine musam.
Non injussa cano. Si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget, te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet : nec Phœbo gratior ulla est
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.
Pergite, Pierides. Chromis et Mnasylus in antro [2]

ÉGLOGUE SIXIÈME.

SILÈNE.

C'est moi qui le premier, des bords de l'Aréthuse,
Apportai les accents qui charmaient Syracuse;
Non, je n'ai point rougi de chanter les forêts;
J'ai voulu des héros célébrer les hauts faits,
Mais, me tirant l'oreille et me parlant en maître:
« Reprends, me dit Phébus, un ton simple et champêtre. »
J'obéis maintenant: assez d'autres, Varus,
Diront, en vers pompeux, ta gloire et tes vertus;
Sur de légers pipeaux je dois me faire entendre,
C'est un dieu qui m'inspire. Oh! si quelqu'âme tendre,
Si de mes vers épris quelqu'un vient m'écouter,
C'est ton nom que pour lui ces bois vont répéter:
Les vers chéris des dieux sont les vers à ta gloire,
Et le nom de Varus assure leur mémoire.
Muses, continuez: Sous des pampres touffus
Dormait le vieux Silène encor plein de Bacchus;

Silenum pueri somno vidêre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho:
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle, Naïadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Ille dolum ridens: Quò vincula nectitis? inquit:
Solvite me, pueri; satis est potuisse videri.
Carmina quæ vultis cognoscite: carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.
Tum verò in numerum Faunosque ferasque videres [3]
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus:
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

Namque canebat uti magnum per inane coacta [4]
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis

Ses flancs plus élargis semblent, quand il sommeille,
Se gonfler du nectar à longs traits bu la veille;
De sa couronne au loin les débris sont épars;
Mais sa coupe fidèle, attirant les regards,
Par une anse attachée, entraînait sa ceinture.
Et Muasile et Chromis, ravis de l'aventure,
L'accablent à la fois sous des liens de fleurs.
Trop souvent le vieillard, par des propos trom- urs,
De l'entendre chanter flatta leur espérance.
Églé survient encor; sa beauté, sa présence
Donne, en les animant, plus d'audace à leurs jeux.
Églé, dès que Silène ouvre à peine les yeux,
D'une mûre aussitôt lui rougit le visage.
Il rit de la folie : « Enfants, qu'on me dégage,
» Dit-il; c'est bien assez que vous m'ayez surpris;
» Vous entendrez les vers que je vous ai promis :
» Les vers seront pour vous; pour Églé, ma vengeance
» Lui garde un autre prix. » A l'instant il commence.
Alors vous eussiez vu, se tenant par la main,
En cadence accourir le Faune et le Sylvain,
Le tigre s'étonner de n'être plus sauvage,
Et le chêne insensible agiter son feuillage;
Apollon sur le Pinde, Orphée aux sombres bords,
Jamais n'ont approché de ses divins accords.

Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis:
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas:
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem;
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres:
Incipiant silvæ cùm primùm surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.

Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucasiasque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent; ut littus, HYLA, HYLA, omne sonaret.
Et fortunatam, si numquam armenta fuissent, [5]
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci:
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit!
Prœtides implêrunt falsis mugitibus agros;
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras: [6]
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,

Des germes créateurs il chantait la puissance,
Et comment dans l'espace, épurant leur substance,
Et rapprochant le feu, la terre, l'eau, les airs,
La nature en travail enfanta l'univers.
Comment au sein du globe, et sur sa masse énorme,
L'onde régla son cours, chaque être prit sa forme.
Il chanta le soleil, des ténèbres vainqueur,
Et la terre en extase admirant sa splendeur;
Comment aux champs des airs l'onde, errante en nuages,
De ce globe enlevée, y retombe en orages;
Les monts, d'où s'élançaient mille arbres différents,
Et dans les bois déserts les animaux errants.

La fable de Pyrrha dans ses vers se retrace,
Et le fils de Japet et sa coupable audace;
On croit le voir encor sous l'éternel vautour.
Il gémit sur Hylas, égaré sans retour,
Quand ses amis, lassés d'une recherche vaine,
Criaient Hylas! Hylas! au bord de la fontaine.
Il offre à leur pitié l'épouse de Minos,
Heureuse, s'il n'eût point existé de troupeaux!
« Triste Pasiphaé!.... Quelle fureur t'inspire?
» Les filles de Prœtus, par un même délire,
» Effrayèrent Argos d'un faux mugissement;
» Mais, loin de leur démence un tel emportement!

Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ,
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus;
Si quà fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia: forsitan illum,
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam:
Tum Phaëthontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum:
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;
Ut Linus hæc illi, divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit: Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,
Ascræo quos antè seni; quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos:
His tibi Grynei nemoris dicatur origo,
Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.

» Elles croyaient pourtant, s'inclinant vers la terre,
» Agiter sur leur tête une corne étrangère.
» Malheureuse, tu cours sur la cime des monts!
» Lui, fier de sa blancheur, couché dans nos vallons,
» Rumine, indifférent, l'herbe tendre et fleurie,
» Ou suit dans un troupeau ta rivale chérie!
» Nymphes, nymphes de Crète, entourez de remparts
» Ces bois, qui de sa trace enivrent mes regards;
» Et si, durant le jour, à me fuir il s'obstine,
» Rendez-le moi dans l'ombre, étables de Gortine! »
Tout se peint dans ses chants; il y rappelle encor
Athalante soumise à l'éclat d'un fruit d'or,
Les sœurs de Phaëton, sa chute, leur tristesse,
L'écorce qui soudain les entoure et les presse,
Et leurs bras vers les cieux en longs rameaux tendus.
Mais l'amitié l'inspire; il chante enfin Gallus,
Et comment une Muse, honorant son génie,
L'amena triomphant au sommet d'Aonie.
Il paraît : son nom seul imprime le respect,
Et la cour d'Apollon se lève à son aspect.
Linus, dont mille fleurs composent la couronne,
Lui présente une lyre : « Apollon te la donne,
» Dit-il, et cet hommage a l'aveu des neuf sœurs;
» Hésiode autrefois l'obtint de leurs faveurs,

Quid loquar, ut Scyllam Nisi, quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis;
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?

Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,
Ille canit: pulsæ referunt ad sidera valles:
Cogere donec oves stabulis numerumque referre
Jussit, et invito processit Vesper olympo.

» Aux sons que sous ses doigts elle faisait entendre,
» On a vu de ces monts les bois entiers descendre;
» Chante ceux de Grynée : objets de tes concerts,
» Ces bois au dieu du Pinde en deviendront plus chers.»
Dois-je des deux Scylla dire ce qu'il raconte?
L'une du sang d'un père osant payer sa honte;
L'autre, les flancs armés de monstres aboyants,
Dévorant les nochers sous des flots tournoyants,
Et croyant de Circé se venger sur Ulysse.
Bientôt de Philomèle il décrit le supplice,
Et le récit muet qu'elle en fit à sa sœur;
Le festin qu'à Térée apprêta leur fureur,
Et comment dans les airs, emporté devant elles,
On vit ce roi puni s'échapper sur des ailes.
Tous les chants qu'autrefois le puissant dieu du jour
Fit redire au laurier qui trompa son amour,
Silène les imite ; et, fidèle interprète,
L'écho charme les cieux des concerts qu'il répète.
Mais les troupeaux comptés déjà quittent les champs,
Et la nuit, à regret, vient suspendre ses chants.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE SIXIÈME.

Cette églogue est une des plus belles de Virgile ; l'exposition en est simple et intéressante. Le poète latin n'a mis nulle part plus de force et plus de verve dans l'expression, plus de vivacité dans les images, plus de rapidité, plus de variété dans les tournures, plus de flexibilité dans les transitions. Il embellit tout ce qu'il touche, il anime tout ce qu'il voit, il fait vivre tout ce qu'il peint.

[1]) PAGE 218, VERS 2.

Neque erubuit silvas habitare, Thalia.

Notre Thalie n'a point rougi d'habiter les forêts. On pourrait s'étonner de voir un poète bucolique invoquer la muse de la comédie. Quelques auteurs anciens, comme Apollonius, veulent qu'elle ait inventé l'agriculture et la géométrie, et la font présider aux plantes et aux arbres. Cette opinion des anciens ne suffit point pour

expliquer l'expression de Virgile. Le poète dit que Thalie n'a point rougi d'habiter les forêts; mais si Thalie présidait aux arbres, elle n'avait point à rougir d'un pareil séjour. Il est plus naturel de penser que Thalie est prise ici pour la muse de la comédie. La pastorale, telle que Virgile et Théocrite nous en ont laissé des modèles, est presque toujours une véritable scène. On y distingue une exposition, une action quelconque, un dénoûment. Ici c'est Silène endormi qui se réveille enchaîné dans des liens de fleurs; les bergers veulent entendre les chants qu'il leur a promis depuis long-temps; il est contraint de céder à leurs vœux. Beaucoup d'anciennes comédies n'ont pas une action plus vive et plus intéressante. Celui qui, le premier, promena par les bourgs ses acteurs barbouillés de lie, n'offrit point aux spectateurs une intrigue plus variée et plus animée que celle de la troisième églogue. La comédie, née au milieu des vendanges, n'était réellement que la satyre ou l'idylle mise en action.

> Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
> Mox etiam agrestes satyros nudavit.
>
> (Hor. *Ars poet.*)

On n'attacha point d'abord la même importance à la comédie qu'à la tragédie; de là vient qu'elle se perfectionna plus tard. Épicharme et Chromis commencèrent à y mettre une action; tous deux étaient Siciliens. Ainsi

la comédie est originaire de Sicile comme l'églogue. La comédie française commença aussi par la pastorale. Ce n'est donc pas sans raison que Virgile regarde ici Thalie comme sa muse.

2) PAGE 218, VERS 13.

Chromis et Mnasylus in antro
Silenum pueri somno vidère jacentem,
Inflatùm hesterno venas, ut semper, Iaccho:
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle, Naïadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Ille dolum ridens...

Les personnages de ce drame pastoral sont adroitement mis en scène. Deux bergers ont surpris Silène endormi dans un antre. La belle Églé arrive; sa présence anime et varie le tableau. Rien n'est plus pittoresque que la peinture du satyre endormi dans l'ivresse. *Jacentem* à la fin du vers est une expression heureuse; *inflatum hesterno* peint à la fois les mœurs de Silène et le genre de sommeil dans lequel il est enseveli. Le vers suivant, *serta procul*, etc., composé de sons inégaux, nous montre tout le désordre qui règne autour du demi-dieu assoupi.

L'épithète *gravis* peint la première qualité de la coupe d'un buveur qui doit être large et profonde. Le mot *pendebat* exprime heureusement l'abandon, la langueur de l'ivresse et du sommeil. Le mot *attritá* rappelle ces vers si connus de Lafontaine:

> Beaucis en égala les appuis chancelants,
> Des debris d'un vieux vase, autre injure des ans.

Virgile, après avoir peint le repos du sommeil, termine cette peinture par un contraste ingénieux. Il oppose au tableau de Silène endormi celui de deux bergers qui accourent pour accabler le dieu sous des liens de fleurs; pour achever ce contraste aimable, il fait arriver Eglé, nymphe jeune et folâtre. *Addit se sociam*, placé au commencement de la phrase, fait voir d'avance l'intention de la jeune nymphe qui ne demande que l'occasion de folâtrer, et qui a déjà pris part à l'espiéglerie des bergers avant même que d'être arrivée auprès d'eux. Églé anime ce groupe joyeux; c'est elle qui en fait le charme. Aussi le poète semble-t-il se plaire à nous la montrer. Il se contente de désigner les bergers par leurs noms; quand il vient à Églé, il la nomme deux fois, et il la désigne comme la plus belle des Naïades. *Egle, Naïadum pulcherrima.* Le tour qu'elle joue à Silène en lui barbouillant le visage de mûre, suffit pour peindre l'enjoûment d'une nymphe. Némésien, dans sa troisième églogue, représente Bacchus enfant sur les genoux de Silène. Le jeune dieu sourit au

vieux satyre, arrache le poil hérissé de sa poitrine, promène des doigts légers sur ses oreilles aiguës, son menton court et son nez écrasé qu'il applatit encore. Les traits de ce tableau ne sont pas sans grâce, mais ils sont trop accumulés, et ils n'ont pas l'aimable simplicité de celui qui termine si heureusement le tableau de Virgile. *Jamque videnti* rend à la fois le réveil de Silène, l'impuissance où il est d'échapper, et l'audace d'Églé qui brave les regards du dieu. Ce dieu est au pouvoir des bergers et d'une nymphe; il n'a rien de mieux à faire que de rire du tour qu'on lui joue. *Ille dolum ridens* : ces mots, qui font sourire le lecteur, caractérisent heureusement l'esprit enjoué du satyre et le badinage innocent des bergers.

3) PAGE 220, VERS 13.

Simul incipit ipse :
Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus :
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

Le dieu a commencé ses chants, *incipit ipse*. Tout-à-coup la scène change, et de grands prodiges frappent l'attention du lecteur. Les faunes et les animaux sauvages se réunissent, et semblent confondre leur enthousiasme et leur allégresse. Les chênes agitent leurs cimes, toute la nature se réveille et s'anime à la voix de Silène. Tels

sont les phénomènes qu'opérait la musique chez les anciens. Ces traditions deviennent plus fabuleuses à mesure qu'on vante davantage les progrès de l'art. L'idée de la musique se lie encore parmi nous à l'idée des enchantements; le théâtre que l'harmonie a choisi pour son sanctuaire est encore le pays des miracles; mais ce n'est point la musique qui les fait.

Les vers par lesquels Virgile veut peindre la puissance de l'harmonie, sont eux-mêmes pleins d'une harmonie noble et imposante; ils sont comme l'ouverture d'un opéra magnifique, ils disposent les esprits à entendre les chants sublimes d'un dieu.

4) PAGE 220, VERS 18.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis :
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas :
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem;
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres :
Incipiant silvæ cùm primùm surgere, cùmque
Rara per ignotos errent animalia montes.

Le poète nous fait entendre ici que tant de prodiges s'étaient opérés non seulement pour le chant de Silène, mais à cause du sujet qu'avait choisi le dieu champêtre.

Ce dieu chantait l'origine du monde : la nature semble revenir au premier jour de l'univers, et célébrer sa propre naissance. Quelle rapidité ! quelle noblesse ! quelle élévation dans les images ! D'un seul trait, le poète a peint la réunion des atômes qui s'attiraient et se cherchaient dans le vide. La terre, le feu et l'eau, la matière et l'esprit sont rassemblés : il a dit, et le monde s'est formé. Virgile a emprunté ce tableau du poëme d'Apollonius; mais on va voir comme il a su déguiser l'emprunt. L'auteur des *Argonautes* introduit Orphée, chantant pour distraire les héros fatigués du voyage.

« Il chantait comment la terre, la mer, les astres et » les cieux étaient autrefois confondus ; comment cette » masse énorme prit des formes différentes ; les astres » occupèrent d'abord les pôles, et y restèrent attachés. » On vit commencer les révolutions de la lune et les » courses du soleil ; on vit les montagnes s'élever, les » fleuves couler à travers les campagnes, les nymphes » naître au bord des eaux, et tous les reptiles sortir de » la terre. »

Ce morceau qu'on a voulu opposer à Virgile, prouve l'extrême supériorité du poète latin. Le *magnum per inane coacta* n'est point dans Apollonius. On n'y trouve point le *tener orbis* qui offre une image si heureuse du monde à son berceau, et qui a donné à M. Delille l'idée de ce vers charmant où il peint le chœur des anges,

Chantant le jour enfant et le jeune univers.

L'auteur grec ne peint point le mouvement imprimé à la matière, la séparation des éléments et la terre endurcie s'étonnant tout à coup de voir luire le soleil nouveau. *Jamque novum terræ stupeant lucescere solem*, il ne nous montre point ces bois qui s'évèlent et ces animaux errants, pour la première fois, sur des montagnes inconnues, *per ignotos montes*. Apollonius attache les astres au firmament; il fait couler les fleuves, naître les nymphes et les reptiles, mais il ne donne point de sentiment à la nature; il ne rend point les premiers effets de la vie que le monde vient de recevoir; c'est une création sans mouvement. Celle de Virgile nous transporte au premier jour de l'univers. S'il est permis de comparer ces deux tableaux au sujet qu'ils nous représentent, nous dirons que le tableau d'Apollonius est comme la matière inerte et sans chaleur, et que celui de Virgile est comme la nature animée et revêtue de toutes ses formes brillantes.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre avec le même développement les descriptions que Tibulle, Ovide et Lucrèce nous ont laissées sur le même sujet. Nous nous contenterons de les citer ici, et leur rapprochement fera mieux sentir la différence du genre et de la manière de ces grands poètes. Nous commencerons par le récit de Tibulle:

Alter dictet opus magni mirabile mundi,
Qualis in immenso desederit aere tellus,

Qualis et in curvum pontus confluxerit orbem,
Et vagus è terris quà surgere nititur aër :
Huic et contextus passim fluat igneus æther,
Pendentique super claudantur ut omnia cœlo.
(Lib. IV, El. I.)

Le dernier vers de ce morceau de Tibulle peut seul être comparé à ceux de Virgile pour l'image et l'expression poétique. Ovide nous offre plus de sujets de comparaison ; sa peinture de la formation du monde est un des plus beaux fruits de son imagination féconde et brillante. Il serait trop long de citer le morceau tout entier ; il nous suffira de rappeler les derniers traits de ce magnifique tableau :

Sidera cœperunt toto effervescere cœlo.
Neu regio foret ulla suis animantibus orba ;
Astra tenent cœleste solum, formæque Deorum :
Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ :
Terra feras cepit : volucres agitabilis aër.
Sanctius his animal, mentisque capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset.
Natus homo est. Sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo :
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli ;
Quam satus Iapeto, mistam fluvialibus undis,
Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.
Pronaque cùm spectent animalia cætera terram :
Os homini sublime dedit : cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

» Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites,
» A des astres sans nombre il traça leurs orbites.
» Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatants,
» Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.
» La région d'azur de mille astres peuplée,
» Fut des dieux immortels la demeure étoilée;
» Et les hôtes des bois, les poissons, les oiseaux,
» Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.
» Mais la nature encor attend un nouvel être;
» Plus noble, plus auguste, un roi digne de l'être:
» L'homme naît : soit qu'un dieu, par un souffle divin,
» L'ait animé d'un germe émané de son sein;
» Soit que la terre encor de jeunesse parée,
» Des rayons de l'éther à peine séparée,
» Eût imprégné de vie un limon plus parfait;
» Et qu'alors un Titan, savant fils de Japet,
» A l'image des dieux modérateurs du monde,
» Eût pétri sous ses doigts cette argile féconde.
» Détrempé dans les eaux, le limon sous ses mains
» Reçut ainsi les traits du premier des humains;
» Et, lorsque de l'instinct la brute tributaire
» Courbe une tête esclave et regarde la terre,
» Doué de la raison, et presque égal aux dieux,
» L'homme lève un front noble et regarde les cieux.

(Desaintange.)

Ce passage peut être cité comme un des plus beaux morceaux de la poésie latine; les deux vers qui la terminent semblent inspirés par un souffle divin; c'est peut-être ce que l'esprit humain a pu concevoir de plus sublime et de plus vrai; car il n'y a de sublime que la vérité.

La description de Lucrèce est la plus longue ; on y reconnaît moins le poète que le philosophe. Il développe le système d'Épicure avec beaucoup de détails et de soins ; plusieurs beaux vers s'échappent au travers de ce fatras philosophique, comme on voit des étincelles s'échapper dans une épaisse fumée.

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundârit cœlum ac terram, pontique profunda,
Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam.
Nam certè neque consilio primordia rerum
Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt;
Nec quos quæque darent motus, pepigere profectò:
Sed quia multa modis multis primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibùsque suis consuêrunt concita ferri,
Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter se possent congressa creare;
Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,
Omnigenos cœtus et motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenere, repentè
Magnarum rerum fiant exordia sæpè,
Terraï, maris, et cœli, generisque animantum.

Nous renvoyons le lecteur à Lucrèce lui-même pour le reste de sa description; c'est la paraphrase de ce qu'il vient d'annoncer ; c'est la séparation des éléments et la naissance des animaux. Il était très difficile de rendre en vers ces détails arides, et le plus grand mérite de ce long morceau est celui de la difficulté vaincue.

Nous en avons dit assez pour que les lecteurs puissent comparer les cinq poètes. Ils auront sans doute remarqué qu'Ovide l'emporte de beaucoup pour le tableau de l'homme et des animaux ; que Virgile est supérieur à tous pour l'harmonie des vers, la richesse des images, et que sa description, une des plus courtes, est celle qui donne la plus juste et la plus poétique idée du système d'Épicure.

Nous ne parlons point ici des auteurs sacrés ; ils ont évidemment l'avantage sur les auteurs profanes. Ni Lucrèce, ni Ovide, ni Virgile lui-même n'approchent de la sublimité de la Genèse.

5) PAGE 222, VERS 12.

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci:
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit!
Prœtides implêrunt falsis mugitibus agros;
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.

Virgile n'arrive aux amours de Pasiphaé que par gradation ; les amours d'Hercule pour Hylas lui servent de transition. La manière dont il débute est un élan pathétique ; l'opposition qu'il fait du crime de Pasiphaé avec l'erreur funeste des filles de Prœtus, donne encore plus de mouvement à ce début ; il faut remarquer ici avec

quel art Virgile nous représente la métamorphose de ces filles malheureuses ; elles sont pour notre esprit de jeunes femmes, et elles sont des génisses pour nos yeux ; cette double existence est dans ces mots : *falsis mugitibus.* Cette opposition est heureusement continuée dans les vers suivants. Chacune de ces filles de Prœtus prend une nouvelle forme sans perdre ses sentiments ; elle connaît tout son malheur ; elle sent avec effroi une corne sur son front naissant, et elle tremble d'être soumise au joug. Ces images expriment à la fois la douleur et l'étonnement, et donnent beaucoup de grâce et de variété au tableau de Virgile.

Le poète peint ici un crime honteux sans alarmer la pudeur ; le mot de *concubitus* paraît avoir été renvoyé à dessein au vers suivant ; ce mot donne l'idée d'un crime odieux, et il est prononcé le dernier, il est comme caché dans un autre vers. *Turpes pecudum concubitus* est très difficile à rendre en français ; Racine, lui seul, a trouvé le secret de rendre des idées licentieuses d'une manière chaste. Dans *Britannicus*, Agrippine dit, en parlant de Claude,

> Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse.

On pourrait citer beaucoup de traits semblables dans le rôle de Phèdre

> Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Racine a su nous attacher à l'amour incestueux de Phèdre par un style inimitable; Virgile nous intéresse de même au malheur d'une femme criminelle; il désigne d'abord son crime d'une manière vague : *fortunatam, si numquam armenta fuissent.* Ce vers, qui ne rappelle que l'idée d'un malheur, excite la pitié; la compassion est encore excitée par cette exclamation touchante : *Ah! virgo infelix; virgo* ne veut pas dire ici vierge, puisque Pasiphaé était l'épouse de Minos, mais une femme dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. On a pu remarquer que Silène répète les mêmes termes que Corydon dans la deuxième églogue, *quæ te dementia cepit.* Le poète nous montre ainsi le délire de Pasiphaé, et nous dispose en même temps à plaindre sa coupable erreur.

6) PAGE 222, VERS 19.

Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras:
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno sequitur grege.

La répétition de l'exclamation, *ah! virgo infelix* est touchante, et sert à caractériser l'aveuglement d'une passion désordonnée. Virgile achève de peindre les tourments de Pasiphaé, en peignant la tranquille indifférence

de celui qu'elle aime ; rien n'est plus doux et plus gracieux que ce vers: *Ille, latus niveum molli fultus hyacintho*. Rien n'exprime mieux la froide tranquillité de l'amant quadrupède que le vers suivant: *Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas*. Quelle délicatesse d'ailleurs dans ce tableau! Virgile ne nomme point le taureau; le pronom *ille* lui suffit pour le désigner. Le poète ne désigne pas plus clairement la génisse qui est la rivale de Pasiphaé. *Aut aliquam in magno sequitur grege*, présente une image ingénieuse et pittoresque; l'apostrophe que Silène fait aux nymphes, au nom de Pasiphaé, achève de peindre le délire de la passion.

Malgré la délicatesse et la grâce décente de cette peinture, des critiques sévères ont reproché à Virgile d'avoir traité un pareil sujet. Il y a loin en effet des idées sublimes de la création du monde, à celles des amours de Pasiphaé; mais il ne faut pas oublier que la passion de Pasiphaé était une punition de Vénus, et que Virgile la représente à la fois comme malheureuse et coupable. Les amours de la femme de Minos devaient être célèbres dans les bergeries, à cause de leur objet, et le récit de Silène, fait avec les convenances prescrites, n'est point déplacé dans une églogue. Les poètes modernes ne prendraient point sans doute un pareil sujet, mais l'amour de Pasiphaé se liait à la mythologie des anciens. Les dieux qu'ils adoraient, leur offraient souvent des exemples plus scandaleux, et l'on devait peu s'étonner de

voir Pasiphaé rivale d'une génisse, lorsque le maître de l'Olympe s'était lui-même changé en taureau pour enlever Europe.

Moschus a fait sur l'enlèvement d'Europe une idylle dont les images ne sont pas moins gracieuses et moins décentes que celles de Virgile. La jeune princesse avec ses compagnes cueillait des fleurs dans une prairie. Le dieu du tonnerre, méthamorphosé en taureau, se présente à ses yeux, se couche a ses pieds, et retournant la tête pour la regarder, lui montrait en même temps son large dos... « ô venez, mes chères compagnes, s'écria » Europe, essayons par amusement de nous asseoir sur » le dos de cet animal qui semble si doux ; nous pouvons » y être toutes assises comme sur un navire... » Elle s'assied en riant. Les autres allaient l'imiter, mais le taureau se lève brusquement, emporte la princesse, court vers la mer... Il est déjà sur les eaux, au milieu des flots; il s'avance, semblable à un dauphin.....; la princesse, toujours assise sur le divin taureau, se tenait d'une main à l'une de ses cornes, et de l'autre main elle abaissait sa robe de pourpre jusqu'à en mouiller les bords dans l'onde agitée. Son voile, gonflé par les vents, ressemblait à une voile de navire, et paraissait la soulever, etc.

7) PAGE 224, VERS 8.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam:
Tum Phaëthontiadas musco circumdat amaræ

Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum
Aonas in montes ut duxerit una sororum:
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis...

Virgile saisit ici l'occasion de mettre l'éloge de Gallus dans la bouche de Silène; la louange en est plus délicate. Il fait lever, à son aspect, la cour d'Apollon : cet honneur fut de tout temps réservé aux poètes, aux rois et aux héros. Homère fait lever les dieux à l'arrivée de Jupiter et de Junon. Patrocle se lève devant Ulysse. Les anciens tenaient beaucoup à cette marque de déférence. Eutrope attribue le meurtre de César au dépit qu'eurent les sénateurs de ce qu'il ne s'était point levé pour recevoir le sénat. Lorsque l'empereur entrait au théâtre, tout le peuple romain se levait. Le peuple rendit un jour le même honneur à Virgile, Auguste même se leva comme les simples citoyens : cet hommage unique rendu au génie, prouve que Virgile n'eut point de rivaux, et fut regardé même de son vivant, comme le prince des poètes latins.

Ce que Virgile dit de Gallus fait supposer que ce dernier avait composé quelques poésies sur l'agriculture, et dans le genre de la *Théogonie* d'Hésiode; il ne nous reste de Gallus qu'une seule élégie, dont le mérite nous fait regretter ce que nous avons perdu, mais où l'on ne trouve d'ailleurs ni la verve de Properce, ni la sensibilité de Tibulle, ni l'élégance d'Ovide. Les louanges données

par le génie ne prouvent pas toujours tout ce qu'elles disent. Horace et Boileau lui-même ont été quelquefois plus indulgents qu'il ne convenait pour des talents dont on a reconnu la médiocrité. Nous avons vu avec quelle facilité Voltaire rendait l'encens qu'on lui prodiguait ; il a nommé dans ses pièces fugitives une douzaine d'héritiers, mais aucun d'eux n'a recueilli la succession.

8) PAGE 226, VERS 1.

Quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis;
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?

Nous avons réuni deux tableaux différents dans les vers que nous venons de citer, pour donner au lecteur la facilité de les comparer et d'observer le contraste qui en fait la variété et le charme. La poésie de Virgile est forte et vigoureuse dans la peinture des fureurs de Scylla ; son style est plus doux, plus harmonieux, lorsqu'il raconte les malheurs de Térée. Dans les premiers vers, on entend les aboiements des chiens ; on voit les nochers timides aux prises avec les monstres de Scylla ; ainsi que le malheureux Ulysse qu'elle veut enlever à sa chère

chère Itaque. Ovide a retracé la même circonstance des fureurs de Scylla, *in Circes, odium sociis spoliavit Ulyssem.* Dans la seconde partie du morceau cité, on voit Térée changer de forme et métamorphosé en oiseau. Virgile a eu soin de ne prendte de ce trait mythologique que ce qu'il avait de doux et de pathétique, pour faire opposition au tableau précédent. Tandis que Scylla se jette dans la mer de Sicile où elle ne peut échapper ni à son supplice ni à ses souvenirs, Térée vole au désert avec toutes ses illusions et tous ses regrets. On le suit agitant ses ailes sur le toit de son palais : quelle grâce et quelle rapidité dans ce vers, *infelix sua tecta supervolitaverit alis!*

Quand on n'examine le sujet de cette sixième églogue que superficiellement, on est tenté de le regarder comme le plus fécond, le plus favorable au génie du poète; mais cette abondance même et la multitude des choses qu'il faut effleurer, le rendent plus difficile à traiter. Tout autre poète que Virgile eût échoué dans cette froide nomenclature de détails mythologiques, trop rapidement parcourus pour fixer l'attention et intéresser le cœur; mais remarquons avec quel art ce récit est soutenu! comme le poète en sauve la monotonie par la rapidité du style, la variété des images et la verve des expressions. Dans les écoles on fait expliquer les églogues de Virgile aux commençans. Nous croyons cependant que pour la finesse des pensées, la hardiesse des transitions et le mouvement du style, plusieurs sont plus difficiles à bien en-

tendre et à bien traduire, que l'*Énéide*. Dans celle qui nous occupe, Virgile est un Protée qui se joue de notre curiosité, se transforme de mille manières, nous attire par des beautés qui sont brusquement remplacées par d'autres : c'est une suite de tableaux enchanteurs, dont le dessin, le coloris ou le genre est différent.

Cette églogue est terminée comme la première ; il faut que le jour mette fin aux chants de Silène ; toute la nature y était attentive, et le jour même finit à regret ; les jeunes poètes ne sauraient trop méditer cette manière adroite de disposer la scène, et de la terminer, sans rien laisser de vague dans l'esprit : c'est le secret du génie.

ECLOGA SEPTIMA.

MOELIBEUS, CORYDON, THYRSIS.

MOELIBOEUS.

FORTÈ sub argutâ consederat ilice Daphnis;
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum;
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas;
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo;
Et cantare pares, et respondere parati.

Hîc mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat: atque ego Daphnin
Adspicio. Ille ubi me contra videt: Ociùs, inquit,
Huc ades, o Melibœe; caper tibi salvus, et hædi:
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ:
Huc ipsi potum venient per prata juvenci;
Hîc viridis tenerâ prætexit arundine ripas

ÉGLOGUE SEPTIÈME.

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Daphnis vint par hasard s'asseoir sous un vieux chêne;
Corydon et Thyrsis observaient dans la plaine,
Sur un même gazon, leurs troupeaux dispersés.
Tous deux étaient ensemble à chanter exercés,
Jeunes, brillants de grâce et rivaux d'harmonie,
Et tous les deux enfants de l'heureuse Arcadie.
Moi, des myrtes que j'aime occupé tout entier,
J'enveloppais leur tige : à l'instant mon bélier
M'échappe, je le suis; Daphnis me voit à peine :
O Mélibée! ami, quitte une crainte vaine,
Ton bélier, tes chevreaux sont tous en sûreté.
Libre de soins pressants, viens, reste à mon côté;
Le flanc de ce vieux chêne, où bourdonne l'abeille,
D'un bruit mystérieux charmera ton oreille.

Mincius, eque sacrâ resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida, habe
Depulsos a lacte domi quæ clauderet agnos;
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnu
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo
Cœpêre; alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carm
Quale meo Codro, concedite; proxima Phœbi
Versibus ille facit; aut, si non possumus omnes,
Hic arguta sacrâ pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, hederâ crescentem ornate poëtam,
Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro:

» Ici le Mincio, de roseaux couronné,
» Vers ses eaux chaque jour voit le bœuf ramené. »
Que faire? je n'avais dans mon enclos champêtre
Alcippe ni Phyllis pour seconder leur maître;
C'était l'heure du soir, où les agneaux sevrés
Sont de leur jeune mère en bêlant séparés.
Mes agneaux, mes brebis demandaient ma présence;
Mais Corydon, Thyrsis, un défi d'importance!
L'occasion si rare et si belle à saisir!
J'oubliai l'intérêt pour céder au plaisir.
L'un et l'autre à l'instant ne se font plus attendre:
Les Muses tour à tour aimaient à les entendre.
Corydon nous charma par ces premiers accents;
Thyrsis à Corydon répondit par ces chants:

CORYDON.

« Seul objet de mes vœux, nymphes de Béotie,
» De Codrus, à mes vers, accordez l'harmonie!
» Ou, si de vos transports lui seul est inspiré,
» Que ma flûte, en ces lieux, reste à ce pin sacré:

THYRSIS.

» Vantez mes premiers vers, bergers de l'Arcadie!
» Que le jaloux Codrus en expire d'envie.

Aut, si ultra placitum laudârit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Sætosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi·
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo stabis suras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quot annis [2]
Exspectare sat est: custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus, at tu,
Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ, [3]
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ,
Cùm primùm pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis, [4]
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,

» Mais, sous un mot flatteur s'il me garde un affront,
» D'un magique baccar venez ceindre mon front.

CORYDON.

» Diane, un jeune enfant de ma part te présente
» D'un sanglier fougueux la hure menaçante;
» Si toujours dans les bois j'ai des succès nouveaux,
» J'élève ton image en marbre de Paros.

THYRSIS.

» D'un lait pur, tous les ans Priape aura l'hommage;
» C'est assez pour le dieu d'un modeste héritage;
» Mais, s'il rend mes brebis plus fertiles encor,
» Je veux sur mes autels que son buste soit d'or.

CORYDON.

» Myrtes naissants, beau cigne à la plume argentée,
» Parfums du mont Hybla, cédez à Galatée!
» Et toi, si quelques soins doivent payer l'amour,
» Viens trouver Corydon, viens à la fin du jour.

THYRSIS.

» Galatée! ah! qu'ici ton mépris m'envisage
» Tel que le noir limon, tel que l'algue sauvage,

Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite juvenci. [5]

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solstitium pecori defendite : jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ, [6]

THYRSIS

Hìc focus, et tædæ pingues; hìc plurimus ignis
Semper, et assiduâ postes fuligine nigri :
Hìc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ; [7]
Strata jacent passim sua quâque sub arbore poma;
Omnia nunc rident; at, si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba, (
Liber pampineas invidit collibus umbras :
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit,
Jupiter et læto descendet plurimus imbri. [9]

» S'il n'est pas éternel, ce long jour loin de toi!
» Quoi donc, si tard aux champs! mes brebis, suivez-moi.

CORYDON.

» Protégez mes troupeaux, jeunes bois, source pure!
» Offrez à leur sommeil une fraîche verdure!
» Déjà l'été brûlant de ses traits nous poursuit,
» Et d'un nectar joyeux la vigne enfle son fruit.

THYRSIS.

» Près de l'âtre enfumé qui m'échauffe et m'éclaire,
» Ici des vents glacés nous bravons la colère,
» Comme un loup dévorant de nombreuses brebis,
» Ou les torrents fougueux les bords qu'ils ont franchis.

CORYDON.

» Des fleurs, à ton aspect, la terre se couronne;
» Chaque arbre sème au loin les trésors de Pomone;
» Mais on verrait bientôt, si l'on perd Alexis,
» Les champs décolorés et les fleuves taris. »

THYRSIS.

Tout périt dans ces lieux de l'air qu'on y respire;
Les pampres sont flétris, l'herbe altérée expire!
Mais que Phyllis paraisse, et tout va refleurir,
Et des cieux plus féconds les sources vont s'ouvrir!

CORYDON.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo:
Phyllis amat corylos; illas dum Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis,
Populus in fluviis, abies in montibus altis;
Sæpiùs at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in silvis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBOEUS.

Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsin.
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.

CORYDON.

» C'est du choix de Vénus que le myrte s'honore;
» Des lauriers immortels Apollon se décore;
» Mais tu plais à Phyllis, modeste coudrier,
» Toi seul effaceras le myrte et le laurier!

THYRSIS.

» Des sapins élevés les monts s'enorgueillissent,
» De l'ombre des palmiers les jardins s'embellissent;
» Les palmiers, les sapins, si tu viens dans ces lieux,
» Lycidas, moins que toi sauront charmer nos yeux. »

MÉLIBÉE.

Ainsi, je m'en souviens, jaloux de la victoire,
Thyrsis à son rival en disputait la gloire:
Tels furent leurs concerts. Mais, dans l'art d'Apollon,
Corydon à mes yeux est toujours Corydon.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE SEPTIÈME.

L'EXPOSITION de cette églogue peut être regardée comme un modèle dans ce genre. Daphnis y paraît assis sous un chêne ; près de lui sont les bergers Corydon et Thyrsis qui ont réuni leurs deux troupeaux en un seul. Tous deux sont à la fleur de l'âge, tous deux sont d'Arcadie, tous deux sont exercés au combat du chant. Tout ce qui peut préparer l'attention du lecteur et éveiller sa curiosité, se trouve dans ce début.

Après l'exposition vient une espèce de prologue qui est comme la première scène de ce drame pastoral. Ce prologue offre un tableau animé des occupations et des soucis de la vie champêtre. Le bouc de Mélibée s'est égaré, tandis que ce berger s'occupait d'abriter ses jeunes myrtes. Mélibée aperçoit Daphnis qui l'invite à entendre les chants de Corydon et de Thyrsis; il ne peut résister à l'attrait du spectacle qui se prépare; le soin de ses agneaux ne peut le retenir. Cet empressement de Mélibée donne une haute idée du talent des deux chantres ri-

vaux, et fait naître l'envie de les écouter. Virgile ne pouvait d'ailleurs mieux faire sentir le goût des bergers pour le chant : ce goût leur fait tout oublier, et il a fait dire des bergers de Théocrite et de Virgile ce qu'on disait du peuple romain, *panem et circenses.* Cette passion pour le chant s'allie heureusement avec l'oisiveté des bergeries, et elle caractérise très bien les mœurs pastorales ; elle nous représente les bergers comme un peuple doux et ami des arts ; elle suppose des idées d'urbanité, et l'on est souvent tenté de croire, en lisant les chants bucoliques des anciens, que la civilisation s'était perfectionnée dans les bergeries avant de se perfectionner dans les villes.

Le style de Virgile dans le début de cette églogue est simple, vif et animé. Ce que son sujet pouvait avoir de trop commun, est racheté par la richesse et l'éclat des images. Le mot *vir*, appliqué au bouc, est d'une heureuse hardiesse ; il est très difficile à rendre en Français. Le traducteur des *Églogues* qui est parvenu à vaincre très-heureusement beaucoup de difficultés, avait trouvé une expression équivalente dans ces mots : *le sultan du troupeau.* Lafontaine n'aurait pas manqué de rendre ainsi le *vir gregis* dans une imitation ; mais dans une traduction littérale, il n'était pas permis de faire un anacronisme, et de supposer à Virgile l'idée des usages modernes.

Le prologue de l'églogue latine est très remarquable

par la variété des images. Le tableau des occupations des bergers s'y trouve adroitement mêlé à des descriptions riantes de la nature. Tandis que le berger Mélibée est à la recherche de son bélier, on aime à reposer ses regards sur les rives fleuries du Mincio.

[1]) PAGE 248, VERS 12.

Hic viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius, eque sacrâ resonant examina quercu.

Par cette description, Virgile a voulu jeter de la variété dans son récit, et deux vers lui suffisent. Gresset n'est pas entré dans l'esprit du poète latin, lorsqu'il a fait cette paraphrase :

Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.
Ce beau fleuve en baignant ce bocage secret,
Coule plus lentement et s'éloigne à regret;
A nos yeux enchantes son cristal représente
D'un ciel brillant et pur la peinture flottante;
Là, le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
Joint aux chants des oiseaux des sons doux et flatteurs.

Il ne s'agit point ici d'un *bocage secret ;* le *bruit de l'abeille* n'est point le mot propre. L'idée d'un fleuve qui *s'éloigne à regret* ne peut être attribuée à Virgile. On y reconnaît trop la manière d'Ovide. La traduction de Gresset a beaucoup d'autres choses qu'on ne trouve point dans l'original. C'est un tort que d'ôter à Virgile

ses beautés; mais un tort non moins grave, c'est de vouloir l'embellir.

[2]) PAGE 252, VERS 7.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quot annis
Exspectare sat est. custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu,
Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

Il y a beaucoup de naïveté dans le ton libre et familier que le berger prend avec le dieu Priape. Tels étaient les rapports des hommes et des dieux dans la religion d'Homère et de Virgile.

Les dieux avaient été laboureurs ou bergers;
Ils soignaient les troupeaux, les moissons, les vergers:
L'homme est prompt à chérir l'être qui lui ressemble;
Sur la terre embellie ils habitaient ensemble.
Ces dieux, ainsi que l'homme, avaient connu les maux;
Ils étaient compagnons de plaisirs, de travaux;
Et, sans aucun effort, la faiblesse mortelle
S'élevait à des dieux qui descendaient vers elle.
(IMAGINATION.)

Priape préside au modeste jardin de Thyrsis; il est son commensal. Le berger ne saurait avoir un profond respect pour un dieu qui a des fonctions si peu importantes, et qui est si près de lui.

J'aime à voir tous les ans le père de famille
Rassemblant son épouse, et son fils et sa fille,

Présenter pour tributs à ces dieux innocents,
Quelques gouttes de lait et quelques grains d'encens;
Heureux d'en obtenir, par un si simple hommage,
L'aisance et le repos, les premiers biens du sage;
Mais malheur à ces dieux si l'hommage était vain,
Leurs sujets révoltés les punissaient soudain,
Et de leurs vœux frustrés leur infligeaient la peine.
(IMAGINATION.)

Ces beaux vers peuvent servir à caractériser le langage du berger, qui impose des conditions au dieu de son jardin. L'impératif *aureus esto* est d'une ingénuité brusque et franche qui fait sourire le lecteur. Cette promesse magnifique et faite avec taut d'assurance, peut faire excuser la familiarité de Thyrsis. Il me semble voir Priape ébloui de la richesse du présent, et aspirer à l'honneur de devenir un dieu d'or. Les dieux étaient estimés selon le métal dont ils étaient formés, et Lucien nous dit que ceux qui étaient d'or et d'argent avaient la prétention d'être placés dans l'Olympe avant ceux qui n'étaient que de pierre. On est bien sûr que Priape fera tout ce qu'il pourra pour exaucer les vœux qu'on lui adresse.

3) PAGE 252, VERS II.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ....

Une beauté moderne serait peu flattée d'être compa-

rée au lierre blanc, *hederá formosior albá.* Théocrite s'était servi de cette image dans son idylle du *Cyclope.* Ovide, dans la complainte de Polyphème, a pris les comparaisons de Virgile et de Théocrite ; et, selon son usage, il a épuisé son sujet, et présenté la même idée sous mille formes. Dans Virgile, Galatée est plus douce que le thym, plus blanche que le cygne, plus belle que le lierre ; dans Ovide, le teint de cette nymphe efface la blancheur du troëne ; elle est plus brillante qu'une prairie émaillée ; sa peau est plus douce que les coquillages que la mer a polis, que le plumage argenté du cygne, et que le lait durci. Les fruits plaisent moins qu'elle ; sa présence est plus agréable que le soleil en hiver, et l'ombre dans l'été ; elle éblouit comme la glace brillante ; elle est plus douce que le raisin mûr, plus sauvage que le taureau, plus dure qu'un chêne, plus trompeuse que l'onde, plus flexible que l'osier, plus fière que le paon, plus vive que le feu, plus légère que le cerf, etc. etc. Ovide ne s'arrête pas là ; il entasse beaucoup d'autres comparaisons, et les idées les plus simples et les plus gracieuses deviennent ainsi sous sa plume des images bizarres et ridicules : écueil ordinaire des poètes qui ont plus d'esprit que de goût, et plus d'imagination que de jugement.

4) PAGE 252, VERS 15.

Immo ego Sardois videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco....

Théocrite et Virgile emploient souvent ces sortes d'images qui semblent faire partie de la langue des bergers, et qui ont d'ailleurs l'avantage d'offrir à l'esprit plusieurs objets à la fois. Ces comparaisons ont cependant un inconvénient, c'est de se présenter toujours de la même manière et avec les mêmes formes : tantôt c'est une bergère qui surpasse les autres, autant que le pin s'élève au-dessus de la fougère; tantôt c'est un berger qui recherche l'objet de ses amours, comme la chèvre recherche le cityse fleuri. Ici Corydon consent à paraître aux yeux de sa bergère, plus hideux que le chardon, et plus vil que l'algue marine. Les poètes bucoliques ont répété ces comparaisons jusqu'à satiété, et souvent avec aussi peu de jugement que de retenue. Alors elles dégénèrent en puérilités, comme dans ces vers de Belleau :

J'ai baisé des chevreaux qui ne faisaient que naître,
Le petit veau de lait dont Colin me fit maître,
L'autre jour dans ces prés; mais ce baiser vraiment
Surpasse la douceur de tout ensemblement.

Cette comparaison est tirée de Longus; mais elle n'en vaut pas mieux; il est beaucoup de poètes, même dans notre siècle, qui prennent tout ce qu'ils trouvent dans les

Latins et les Grecs : s'il leur tombe en mains une bonne pensée, on voit bien qu'elle ne leur est pas propre ; « ils » s'en servent, dit Racan, d'aussi mauvaise grâce et avec » autant de faiblesse que Patrocle faisait des armes d'A- » chille. »

5) PAGE 254, VERS 1.

Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite juvenci.

Le premier de ces vers exprime une idée charmante ; le dernier est d'une extrême délicatesse : le berger a dit qu'un jour passé loin de celle qu'il aime, lui a paru plus long qu'une année. Il s'adresse ensuite à son troupeau, et recommande à ses bœufs de retourner à l'étable ; il veut leur faire honte de rester si long-temps aux pâturages ; *si quis pudor* se rapporte au vers précédent, et montre, de la manière la plus ingénieuse, l'impatience du berger, pour qui un an paraît s'être écoulé depuis le moment où il a conduit son troupeau dans la prairie.

La cinquième églogue de Fontenelle roule tout entière sur cette idée de Virgile :

Éraste entre en courroux contre le jour trop lent.

et plus de soixante vers sont employés à peindre l'impatience du berger ; il veut envoyer Tityre dans les champs avant l'aurore ;

Partez, en le hâtant il croit hâter le jour :
Le jour est loin encore aux yeux d'Éraste même ;

Il ne découvre rien. Quelle lenteur extrême!
Quel siècle jusqu'au soir! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux;
Il faut que sur les monts ce grand astre renaisse,
S'élève lentement et lentement s'abaisse,
Et se perde à la fin derrière ces grands bois:
Il mesure ce tour et frémit mille fois.

C'est affaiblir un sentiment, que de le décrire ainsi; j'aime mieux ces deux vers de Léonard:

Et le projet de la revoir le soir
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.

Laharpe a exprimé dans une romance une idée qui n'est pas moins délicate:

Ah! que ne puis-je encor l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir etc.

On a dû remarquer ce vers: *si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.* Virgile y a entassé à dessein les monosyllabes, pour en rendre la prononciation plus lente; on peut dire que ce vers est long comme un jour passé loin de celle qu'on aime. Les deux premiers vers du même couplet rendent également la pensée par les sons. *Sardois amarior herbis, horridior rusco*, produisent un son désagréable, et désignent par une harmonie âpre et dure, des choses qui répugnent au goût délicat du berger.

(6) PAGE 254, VERS 3.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solstitium pecori defendite : jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

Les idées de ce couplet sont gracieuses. Pour faire ressortir l'éclat et la fraîcheur du printemps, le poète leur oppose adroitement l'image de l'été qui s'avance avec tous ses feux. L'ombre des bois, le frais gazon des prairies, prennent un nouveau charme dans ces mots: *jam venit æstas torrida.* Ce petit tableau est terminé par une image riante: *læto turgent in palmite gemmæ;* comme la nature, la muse du poète semble sourire au lecteur; l'épithète *læto* caractérise bien le joyeux aspect du printemps.

Dans le couplet suivant, Thyrsis oppose le tableau de l'hiver au tableau de la saison des fleurs; deux vers suffisent à Virgile pour peindre le foyer et les portes noircies par la fumée qui ne cesse de s'élever.

(7) PAGE 254, VERS 11.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ;
Strata jacent passim sua quâque sub arbore poma;

Ces deux vers forment un contraste agréable : d'un

côté on voit le genévrier et le châtaigner qui sont debout sur les hauteurs; de l'autre côté, on voit les fruits dispersés çà et là sous les arbres; *stant* est opposé à *strata jacent;* la finale dure *castaneæ hirsutæ* contraste heureusement avec celle-ci, *sub arbore poma*; ces deux vers montrent toute la richesse et toute la variété de l'automne.

8) PAGE 254, VERS 15.

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba,
Liber pampineas invidit collibus umbras....

Fénélon a observé que le premier vers était fort difficile à traduire, parce qu'il était tout entier en inversions; mais nous ne croyons pas que les inversions ajoutent rien ici à la beauté des images; il suffit au traducteur de rendre la pensée de Virgile.

Saint-Lambert a fait un tableau de la sécheresse; nous en citerons quelques vers qu'on peut comparer à ceux du poète latin:

La campagne gémit sous les rayons brûlants;
De la terre entrouverte ils pénètrent les flancs.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Dejà n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se ressère, et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un autre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorants la sève est consumée;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,

Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.

9) PAGE 254, VERS 17.

Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit,
Jupiter et læto descendet plurimus imbri.

Le poète s'est plu à nous montrer toutes les horreurs de la sécheresse, pour relever le charme de la présence de Phyllis, qui rappelle partout la fraîcheur et la verdure. Segrais a imité ce passage :

Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat et de pouvoir;
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent,
Où vous disparaissez toutes choses languissent;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas.

Virgile répète ici l'épithète *læto*, qu'il a employée plus haut; c'est toujours l'effet pris pour la cause. Après une sécheresse, lorsque le ciel laisse tomber sur la terre la pluie rafraîchissante, on croit voir en effet toute la nature se réjouir; le gazon reverdit, les fleurs relèvent leur tête appesantie, les plantes semblent renaître: toutes ces images riantes sont dans le seul mot *læto*; au second livre des *Géorgiques*, le poète latin développe cette idée d'une manière encore plus riche et plus brillante :

Tum pater omnipotens fæcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit....

Nous avons vu le tableau du printemps et de l'hiver; les vers que nous venons d'analyser renferment celui de l'automne et de l'été : les quatre saisons se trouvent décrites dans cette églogue.

Ces descriptions nous offrent l'occasion de faire observer que la poésie descriptive, ainsi que la musique, est née dans les bergeries. Les bergers vivant dans une douce oisiveté, durent les premiers charmer leurs loisirs par l'harmonie; les concerts des oiseaux leur offraient des modèles, et ils ne manquèrent ni de temps, ni de moyens pour les imiter : vivant toujours au milieu des bois, des champs et des prairies, ils durent aussi observer la nature de plus près, et en décrire les beautés dans leurs chansons. Théocrite est plein d'agréables descriptions, et nous en trouvons plus encore dans les églogues de Virgile; elles n'y sont pas cependant prodiguées avec faste et profusion; elles y ont presque toujours un motif: tantôt un berger décrit un paysage, à l'occasion d'une coupe qu'il offre pour gage du combat; tantôt le poëte décrit les bois et les prairies, pour représenter le lieu où ses bergers vont se disputer le prix du chant. Chaque description se trouve liée à un sentiment, à une situation, à une action. Gessner a poussé assez loin le talent de décrire; il décrit souvent les saisons dans ses idylles, mais il ne montre pas la même réserve que Virgile.

Les quatre derniers couplets des bergers sont des madrigaux pleins de grâces; les mêmes idées y sont peut-

être trop répétées, mais elles sont revêtues d'images si douces, si vraies, et en même temps si variées, qu'on n'y aperçoit ni répétition, ni monotonie ; les poètes modernes ont voulu reproduire ces images gracieuses, mais elles ont perdu leur charme : rien n'est plus difficile à imiter que la grâce des expressions et la délicatesse des sentiments. Il en est de certaines images, de certaines pensées, comme des fleurs qui perdent leur fraîcheur et leur éclat lorsqu'elles sont détachées de l'arbre ou de la tige qui les porte et qui les produit. Virgile seul a eu le secret d'imiter la grâce qui ne s'imite point. La plupart des idées ingénieuses qui terminent cette églogue, sont tirées de Théocrite ; elles paraissent embellies sous la plume du poète latin.

On compare tous les jours Théocrite à Virgile ; mais il est impossible de ne pas accorder une grande supériorité au dernier. Virgile, dit M. de Laharpe, est beaucoup plus varié que Théocrite ; il est aussi plus élégant ; ses bergers ont plus d'esprit, sans en avoir jamais trop. Son harmonie est d'un charme inexprimable ; il a un mélange de douceur et de finesse, qu'Horace regarde avec raison comme un présent particulier que lui avaient fait les muses champêtres : *molle atque facetum*.

ECLOGA OCTAVA.

DAMON, ALPHESIBOEUS.

PASTORUM musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis musam dicemus et Alphesibœi.

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit umquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.

ÉGLOGUE HUITIÈME.

DAMON, ALPHÉSIBÉE.

Je les rappellerai ces concerts enchanteurs,
Que formaient tour à tour deux sensibles pasteurs.
Les troupeaux, à leur voix, négligeaient la verdure,
Les ruisseaux détournés suspendaient leur murmure,
Et les monstres des bois oubliaient leurs fureurs.
Je les rappellerai ces concerts enchanteurs!
Mais quand viendra le jour, où ma muse aguerrie
Osera te chercher sur les mers d'Illyrie!
Que ne puis-je affronter, sur tes pas triomphants,
Et l'immense Timave et ses rocs menaçants!
Laisse au moins publier que tes vers pleins de charmes,
Doivent rendre Sophocle à Melpomène en larmes!
Ne crains plus notre hommage : à te plaire empressé,
Pollion, je finis comme j'ai commencé.
Protège encor ces vers; non, ce n'est point sans grâce
Qu'aux lauriers d'un vainqueur le lierre s'entrelace.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cùm ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ,
ncumbens tereti Damon sic cœpit olivæ :

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum;
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et divos (quamquam nil testibus illis
Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes [a]
Semper habet; semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mopso Nisa datur! quid non speremus amantes? [b]
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces; tibi ducitur uxor :
Sparge, marite, nuces; tibi deserit Hesperus Oetam.

L'ombre à peine fuyait devant un jour nouveau;
A peine la rosée attirait le troupeau,
Lorsqu'en ces mots Damon, penché sur sa houlette,
Se livra, sans espoir, à sa douleur secrette:

« Toi qui de la lumière annonces le retour,
» Bel astre de Vénus, presse mon dernier jour!
» Tout est fini pour moi; c'est Nise qui m'accable!
» Indignement trahi par un hymen coupable,
» Je me suis plaint aux dieux témoins de mes tourments:
» Que sert de fatiguer ces dieux indifférents?
» C'en est fait, je descends à la rive infernale;
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!

» Le Ménale est peuplé de bois harmonieux;
» Il entend nos soupirs! l'Amour ingénieux
» Y forma de roseaux la flûte pastorale;
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!

» Belle Nise, à Mopsus on ose te livrer!
» Eh! qui donc en aimant ne doit plus espérer?
» A la fière cavale, à la simple génisse,
» Aigle ensemble et lion que le griffon s'unisse,
» Que le même ruisseau rassemble maintenant
» Et la biche timide et le chien dévorant.
» Quelle union jamais pourra sembler bizarre!
» Allume les flambeaux, ton hymen se prépare,

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

O digno conjuncta viro! dum despicis omnes,
Dumque tibi est odio mea fistula, dumque capellæ,
Hirsutumque supercilium, promissaque barba;
Nec curare deûm credis mortalia quemquam!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala, (4)
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos:
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

» Mopsus; sors de l'enfance, abandonne ses jeux,
» C'est Nise qu'on t'amène, et Phébé dans les cieux
» Déjà peut éclairer cette pompe fatale!
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
» Que tu mérites bien, Nise, un pareil époux!
» Quoi! mes vers, mon troupeau, tu nous méprises tous!
» L'abandon, le désordre où la douleur m'entraîne,
» Mes cheveux négligés sont l'objet de ta haine,
» Tout en moi te déplaît! Tu crois donc que les dieux
» Pour te juger un jour n'ont point sur nous les yeux?
» C'en est fait! je descends à la rive infernale;
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
» C'est là, dans ce verger qu'elle fuit à présent,
» Que sa mère, autrefois, conduisait Nise enfant;
» L'automne la voyait, sous les yeux de sa mère,
» Vanter nos premiers fruits, les cueillir la première:
» Elle était loin alors d'un parjure dédain.
» Pour elle, dans nos jeux, déjà ma faible main
» Des pommiers les plus bas inclinait le feuillage,
» J'étais son guide alors; douze ans faisaient mon âge.
» Je la vis, je brûlai.... dans mes yeux, dans mon cœur,
» Je sentis.... cet instant décida mon erreur.
» C'en est fait! je descends à la rive infernale;
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum
Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sævus Amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus: crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultro fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ;
Certent et cycnis ululæ; sit Tityrus Orpheus,
Orpheus in silvis, inter delphinas Arion.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiant mare · vivite, silvæ;
Præceps aërii speculâ de montis in undas

» Ah! je connais l'amour! Le Rhodope en courroux,
» L'Ismare et ses rochers l'ont vomi parmi nous!
» Formé pour les forfaits chez les noirs Garamantes,
» Des meurtres qu'il ordonne on voit ses mains fumantes:
» C'est pour lui qu'une mère, ivre de sa fureur,
» De ses propres enfants a déchiré le cœur!
» Tes fils auraient vécu, mère dénaturée,
» Si l'homicide amour ne t'avait égarée.
» Dieu cruel! mère atroce! on cherche entre vous deux
» Qui fut le plus coupable et le plus odieux;
» Mais le crime est commun, et l'horreur est égale.
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
» Que l'agneau, maintenant, des loups soit la terreur;
» Qu'ici de l'oranger le chêne offre la fleur;
» Que sur l'aune mouvant brille aux yeux le narcisse;
» Que l'ambre, en perles d'or, sur nos buissons jaunisse,
» Et que Tityre enfin soit, par des sons nouveaux,
» Orphée au fond des bois, Arion sur les eaux;
» C'en est fait! je descends à la rive infernale;
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
» Puisse le monde entier s'abîmer sous les flots!
» Adieu, bois solitaire, asile du repos!
» Du sommet des rochers qui dominent ces ondes,
» Oui, je veux m'élancer dans les vagues profondes.

Deferar; extremum hoc munus morientis habeto.
Desine Mænalios, am desine, tibia, versus.

Hæc Damon: vos, quæ responderit Alphesibœus
Dicite, Pierides: non omnia possumus omnes.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ,
Verbenasque adole pingues et mascula thura,
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus: nihil hîc nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphn

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam:
Carminibus Circe socios mutavit Ulyxi;
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphn

Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore
Licia circumdo, terque hæc altaria circum
Effigiem duco: numero deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphn

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores;

» Et, sûr que tes regrets ne me survivront pas,
» Comme un dernier hommage, accepte mon trépas.
» C'en est fait! je descends à la rive infernale;
» Qu'importe que mes chants soient dignes du Ménale! »
Damon se tait : ma voix a rendu ses accords,
Muses, mais trop de chants surpassent mes efforts,
C'est vous qu'Alphésibée attend pour interprètes.
« L'autel est préparé : chargé de bandelettes,
» Qu'on y brûle à mes yeux la verveine et l'encens;
» Que l'eau coule. Essayons de magiques accents;
» Peut-être ils toucheront l'ingrat qui me délaisse :
» C'est aux enchantements qu'a recours ma tristesse.
» Que des cieux, des enfers, les charmes réunis,
» Que des accords puissants me ramènent Daphnis.
» Il faut bien qu'à mon art Phébé même obéisse;
» C'est lui qui transforma les compagnons d'Ulysse;
» Mon art fait expirer les serpents ennemis :
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» D'abord, de trois rubans trois fois environnée,
» Son image, dans l'ombre, est trois fois promenée :
» Ainsi du nombre impair les dieux sont réjouis!
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Que chacun des rubans sous trois nœuds se resserre;
» Mais, en formant ces nœuds, répète, à ma prière :

Necte, Amarylli, modò : et, Veneris, dic, vincula necto.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros.
Daphnis me malus urit; ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Talis amor Daphnin, qualis cùm fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulvâ
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,
Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui, quæ nunc ego, limine in ipso,
Terra, tibi mando: debent hæc pignora Daphnin.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena

« Doux liens de Vénus, ainsi je vous unis! »
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Sous le vent des soufflets le même feu docile
» Fait bouillonner la cire et fait durcir l'argile :
» Ainsi, grâce à l'amour, que ton cœur sous ma loi,
» Pour tout autre endurci, s'attendrisse pour moi!
» Mais couvrons ces lauriers de flamme et de bitume;
» Oui, tel que ces lauriers, que son cœur se consume,
» Et qu'il sente une fois les feux dont je péris!
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Lasse enfin d'appeler, dans sa vaine poursuite,
» Le taureau vagabond qui l'entraîne à sa suite,
» La génisse amoureuse, errante aux bords des eaux,
» Succombe, et sans espoir elle fuit le repos;
» C'est en vain que la nuit sous nos toits la rappelle.
» Puisse un même tourment poursuivre l'infidèle!
» Et puissé-je à mon tour lui rendre ses mépris!
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Quoi! je vous garde encor, dépouilles d'un perfide!
» O terre! dans ton sein que ce gage réside;
» C'est par lui qu'à mon cœur son retour est promis!
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Il me résiste en vain : Mœris m'a fait connaître
» Les végétaux puissants que le Pont seul voit naître;

Ipse dedit Mœris : nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpè lupum fieri, et se condere silvis
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulcris,
Atque satas aliò vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti
Transque caput jace; ne respexeris. His ego Daphnin
Aggrediar : nihil ille deos, nil carmina, curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Adspice : corripuit tremulis altaria flammis
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!
Nescio quid certè est; et Hylax in limine latrat.
Credimus? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina, Daphnis.

» J'ai vu, par leur secours, Mœris plus d'une fois,
» Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois;
» Je l'ai vu des tombeaux réveiller la poussière,
» Et d'un mot, enlevant une moisson entière,
» Couvrir un autre champ de ses flottants épis.
» Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
» Emporte, Amaryllis, jette, mais en arrière,
» Ces lauriers consumés, cette cendre légère.
» N'arrête point sur elle un profane regard;
» Va, plus haut que ton front qu'elle vole au hasard:
» Que l'onde la reçoive et qu'un torrent l'entraîne:
» Par un charme nouveau j'attaque ainsi ta haine,
» Ingrat! je crois te voir m'insulter par des ris!
» N'importe: mes accents, guidez vers moi Daphnis!
Demeure; se peut-il que mon art le rappelle?
» De quels feux rayonnants cette cendre étincelle!
» De lui-même enflammé l'autel brille!.. O bonheur!
» Quel bruit inattendu fait palpiter mon cœur!
» A ma porte arrêté, j'entends son chien fidèle;
» Je tremble; oh! de l'amour est-ce une erreur nouvelle?
» Des songes tant de fois trompent les cœurs épris!
» Mais non: charmes puissants, cessez, je vois Daphnis! »

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE HUITIÈME.

Cette huitième églogue est divisée en deux parties. La première contient les plaintes d'un berger qui gémit sur l'infidélité de Nise; dans la seconde, le poète décrit des cérémonies magiques, employées par une femme pour rappeler son amant.

Les anciens ne pensaient pas que l'amour fût nécessaire à l'églogue, mais ils ne l'en n'avaient point banni: l'amour sied bien à la vie tranquille et oisive des bergers; le goût exigeait cependant que l'amour dans les bergeries fut une passion et un sentiment vrai, comme on le voit dans cette huitième églogue. C'est une vérité que n'avaient point sentie les modernes; à l'imitation de Sannasar, ils avaient introduit la galanterie dans la pastorale; ils n'avaient pas songé que la galanterie n'est point l'amour, et qu'elle ne s'allie point aux mœurs simples des bergers.

Ils ne s'en tinrent point là; ils prêtèrent à la galanterie le jargon d'une métaphysique ridicule. La *Diane* de Montemajor, la *Diane* de Sidney, le *Pastor fido* de Gua-

rini, achevèrent de corrompre les esprits et de faire tourner toutes les têtes. La contagion s'étendit à la littérature française qui n'avait point encore de modèles, et l'*Astrée* vint à son tour peupler nos forêts de personnages imaginaires. Tous les vrais sentiments furent dès lors comme exilés des bergeries, et l'on ne trouva plus rien de naturel dans le genre qui semblait le plus se rapprocher de la nature. Ces travers littéraires étaient sur le point de passer dans les mœurs ; la mode était presque venue de se faire berger, comme on se faisait chevalier. Le marquis d'Urfé joua lui-même le personnage de Céladon ; dans le même temps, un homme connu par son esprit, et qui avait été gouverneur de Louis XIII, le marquis des Yveteaux, prit la houlette, et se mit à faire l'amour dans son jardin au milieu d'un troupeau de moutons. L'excès du ridicule finit cependant par ramener des idées plus saines ; Desmarets, auteur de la comédie des *Visionnaires*, se moqua des visions pastorales des poètes dans un roman intitulé le *Berger extravagant*. Quelques situations plaisantes de ce roman furent mises sur la scène par Thomas Corneille (1) ; dès lors, les bergers commencèrent à devenir plus sensés ; les driades et les amadriades abandonnèrent la

(1) Les mots de *berger* et de *bergère* sont encore dans notre langue synonymes d'*amants*. C'est tout ce qui est resté de cette manie des amours champêtres.

métaphysique, et les échos de nos campagnes ne répétèrent plus les jeux de mots et les pointes des Italiens. Bientôt les anciens furent mieux connus; on reprit Théocrite et Virgile pour modèles; ces grands maîtres ne firent, il est vrai, que des élèves médiocres dans le genre bucolique, mais ils empêchèrent les poètes de revenir aux extravagances champêtres, qui avaient fait l'admiration du siècle précédent.

C'est ici qu'il faut rendre hommage à la sagesse des anciens; ils portèrent partout le flambeau de la raison dans les arts, et si leur autorité n'avait pu être opposée au débordement du mauvais goût, il est certain que nous serions livrés aujourd'hui à tout ce que le délire de l'esprit humain peut enfanter de monstrueux et de bizarre. En imitant fidèlement la nature, ils ont été pour nous comme une nature nouvelle dont les modernes n'ont point osé s'écarter, et ceux qui ont suivi d'autres modèles que l'antiquité, sont condamnés d'avance à ne jamais devenir eux-mêmes des *anciens*. Mme. Deshoulières qui écrivait ses idylles au moment où les bergeries héroïques commençaient à être décriées, n'osa point imiter ceux qui l'avaient devancée dans la carrière, elle n'imita point non plus les anciens, par la raison que les mœurs étaient changées, et que nos bergers ne ressemblaient plus à ceux de Théocrite et de Virgile. Elle s'adressa le plus souvent aux *fleurs*, aux *ruisseaux*, aux *moutons*, et elle leur prêta nos sentiments et nos mœurs, ce qui n'était conforme ni à la nature, ni à la vérité.

Fontenelle qui vint ensuite, et qui n'aimait point les anciens, se garda bien de les prendre pour modèles, pour la vérité des sentiments, pour le naturel du style. Il mit de nouveau la galanterie à la place de l'amour, et la métaphysique à la place de la passion. J.-B. Rousseau a dépeint ainsi les bergers de Fontenelle :

Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillants où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue ;
Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon !
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

Depuis Fontenelle, les muses françaises n'ont fait aucune tentative remarquable pour ressusciter le genre bucolique ; on peut dire que la poésie pastorale, née du génie de Théocrite et de Virgile, est morte sous la plume de l'académicien bel esprit, semblable à ces plantes étrangères qui naissent sous un beau ciel, et qui, transportées à grands frais dans un autre climat, végètent à peine dans une serre chaude, ne se soutiennent qu'à force d'art, et périssent enfin entre les mains d'un jardinier mal habile.

Nous avons pensé que ces réflexions ne seraient point déplacées dans nos remarques. Nous allons revenir au poète latin. L'exposition de cette églogue est simple, claire et rapide. D'un seul trait le poète a peint les acteurs, le lieu de la scène, et l'auditoire encore étonné des sons ravissants qui vont être répétés au lecteur. Vir-

gile est si sûr de l'impression qu'il a faite par son début, qu'il ne daigne pas sur le champ entrer en matière, et qu'il entreprend de louer Pollion, avant de nous redire les chants des bergers. Il a parlé des miracles de l'harmonie ; sa muse est animée par ce qu'il vient de dire, et il se hâte de profiter de ce moment d'inspiration, pour exprimer son admiration et sa reconnaissance.

[1]) PAGE 272, VERS 6.

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit umquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.

On remarque dans cet éloge de Pollion quelque chose d'affectueux qui rend la louange plus délicate, et qui dispose le lecteur à y ajouter foi: celui qui sait le mieux louer, est celui qui fait aimer ceux qu'il loue ; c'est le talent de Virgile, soit qu'il célèbre la gloire de Pollion et de Mécène, soit qu'il chante les bienfaits d'Auguste. Rien n'est plus touchant que le vœu formé par Virgile. Il n'a pas l'air de louer son héros, il se contente de dire: *quand viendra le jour où je pourrai célébrer vos hauts faits, quand pourrai-je répéter au monde entier vos vers dignes de Sophocle.* Rien n'est plus délicat que

cette louange, et ceux qui se mêlent de louer devraient étudier Virgile plus qu'ils ne le font. Ils y trouveraient des modèles de grâce et de politesse, comme les littérateurs y trouvent des modèles de poésie : ils y trouveraient surtout ce sentiment des convenances qui tient toujours lieu de la vérité, et ce ton persuadé qui désarme presque toujours la critique et l'envie ; les louanges de Virgile ne blessent pas la raison la plus sévère, parce qu'elles sont sans enflure, et qu'elles semblent l'expression d'un sentiment. Tous ceux qui exagèrent la louange la démentent, et l'exagération en tout genre est le mensonge de ceux qui ne sentent rien.

Cet éloge de Pollion n'est pas seulement remarquable par la délicatesse des sentiments, mais par l'art du style et la beauté des vers. Quand Virgile parle de son héros, il se sert d'expressions pompeuses : *tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi;* quand il parle de lui-même il prend un ton simple et modeste : *en erit umquam ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta.* Sa muse semble s'être reposée, et elle prend de nouveau un essor élevé, quand elle revient à Pollion. Rien n'est plus pompeux que les vers qui suivent :

Ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno ?

Ces vers qui donnent une haute idée du génie de Pollion, caractérisent en même temps le génie de Sophocle,

dont le style est grand et majestueux. Virgile finit par dédier cette églogue à Pollion, et il le fait avec une adresse ingénieuse. Il le conjure d'accepter cet hommage des muses champêtres, et de placer un bouquet de lierre entre les lauriers du vainqueur. Le mot *hederam* est adroitement placé et presque caché entre ceux-ci : *victrices* et *lauros*.

[2]) PAGE 274, VERS 9.

Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes
Semper habet; semper pastorum ille audit amores,
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Le premier vers est harmonieux et sonore ; on y entend presque les échos qui se répondent. Le berger donne l'idée la plus poétique des bois du Ménale ; ces bois, que le dieu Pan remplit de ses accents divins, « écoutent sans » cesse les amours des pasteurs, » *semper pastorum ille audit amores*. Dans le premier vers, c'est le Ménale qui se fait entendre ; dans le second, c'est la forêt qui écoute. Telles sont les images qui doivent caractériser la poésie. Elle prend rarement les choses à la lettre, et elle ne vit que d'erreurs et d'illusions, même en disant la vérité. Tout le monde connaît l'Ève de Milton ; lorsqu'elle se réveille pour la première fois à la vie, elle s'étonne de tout ce qui l'environne ; elle s'étonne d'elle-même ; elle écoute le bruit d'une source ; elle croit voir dans l'onde un être

semblable à elle; elle ne sait rien; elle n'a rien approfondi; elle ne connaît des objets que les impressions qu'elle en reçoit; partout son regard est ébloui, et son âme est dans l'enchantement. Telle est la poésie. Elle n'approfondit ni les effets ni les causes; elle est vivement frappée des objets qui l'entourent; elle ne voit que ce que l'imagination lui fait voir; le monde est pour elle comme une féerie continuelle; l'illusion embellit et anime tout à ses yeux; lorsqu'elle entend les échos d'une forêt, elle croit entendre la forêt elle-même; lorsqu'elle raconte ses chagrins au désert, le désert a une âme pour s'attendrir avec elle et une voix pour lui répondre. Son ignorance fait tout son charme et ses erreurs mêmes sont les plus doux de ses attraits. Aussi n'exerce-t-elle son influence que dans les siècles où l'esprit humain ne cherche point à tout approfondir; elle n'est plus rien dans les siècles où l'on se vante de tout connaître : les esprits sont alors moins capables de l'apprécier et elle n'a plus ses vives images, parce qu'elle n'a plus ses illusions. Dans le siècle de l'imagination, c'est Ève, vêtue et parée de son innocence; dans le siècle de l'analyse, c'est encore Ève, mais c'est Ève après sa chute, c'est Ève qui a touché à l'arbre de la science, et qui a perdu sa beauté en perdant son ignorance et sa candeur.

Ces observations ne seront pas inutiles; elles serviront à faire connaître le caractère distinctif de la poésie, et elles feront mieux apprécier celle de Virgile.

3) PAGE 274, VERS 13.

Mopso Nisa datur! quid non speremus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.

Le verbe *speremus* est pris ici en ironie, et cette ironie indique assez quel est le sens du couplet; il est dirigé tout entier contre Mopsus. Quelques commentateurs y ont vu l'expression de la douleur; nous n'y voyons que l'expression de la colère. Lorsqu'un homme est trahi en amour, il hait bien plus son rival qu'il n'aime sa maîtresse, et il doit commencer par exprimer sa haine, parce que la haine est ce qui l'occupe le plus.

Dans la seconde églogue de Segrais qui a imité Virgile, Eurilas se plaint bien moins de Timarette que de Damon son rival.

Timarette à Damon a pu donner son cœur!
A Damon, Timarette! ô le digne vainqueur!
Amants, jamais de rien ne perdez l'espérance;
Amants, jamais en rien ne prenez d'assurance.
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront;
La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront;
L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire,
Deviendra comme lui nocturne et solitaire;
Et, par la paix unis, nos loups et nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rivages des eaux.

4) PAGE 276, VERS 7.

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala,
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos:
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

L'idée de ce couplet est prise de l'idylle grecque de *Polyphème.* Théocrite fait dire au cyclope: « Sans cesse » je me rappelle le jour où tu vins avec ta mère cueil- » lir sur la montagne des fleurs d'hyacinthe. C'était moi » qui vous conduisais; je te vis alors pour la première » fois; je te vis et je t'aimai. Depuis ce moment je lan- » guis, et je me consume sans que tu sois touchée de » mes maux. » Ce morceau a beaucoup de grâces, mais on n'y retrouve point la naïveté passionnée qui règne dans celui de Virgile. C'est dans le jardin paternel que Damon a rencontré Nise pour la première fois, *sæpibus in nostris.* Ce n'est point lui qui a été la chercher; elle est venue le chercher elle-même; elle était *petite*, *(parvam)*. Cette circonstance est très intéressante, et elle annonce une passion qui date de loin. Quelle grâce ingénue dans ces mots placés au milieu de la phrase: *dux ego vester eram.* Ne semble-t-il pas voir le jeune Damon marcher avec fierté devant Nise et sa mère, et leur indiquer avec joie les fruits les plus beaux du verger. Cette

naïveté devient encore plus aimable, lorsqu'on apprend que Damon n'était qu'un enfant, et qu'il pouvait à peine atteindre les branches des arbres. On retrouve quelque chose de cette grâce ingénue et naïve dans ces vers qui sont imités de Virgile :

Il m'appelait ma sœur, je l'appelais mon frère,
Nous mangions même pain au logis de mon père.
. . . .
Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déja des fruits dans les branches d'en bas.
(*Bergeries de* Racan.)

Rien n'est plus touchant qu'une passion qui a commencé dans l'âge de l'innocence et de la candeur.

Les héros du roman grec de Longus sont deux enfants; s'il les avait pris dans un âge plus avancé, leurs amours nous auraient inspiré moins d'intérêt. On les suit dans leurs jeux, et leur passion nous touche, parce qu'elle est innocente. Quelle grâce dans ce tableau !

« Or estoit-il lors environ le commencement du prin-
» temps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des
» bois, celles des prez, et celles des monteignes, aussi
» jà commençoyent les abeilles à bourdonner, les oyseaux
» à rossiguoler, et les aigneaux à sauteler, les petits
» moutons bondissoient par les monteignes, les mouches
» à miel murmuroient par les prairies, et les oiseaux
» faisoient resonner les buissons de leurs chantz. Ainsi

» ces deux jeunes et délicates personnes voyans que
» toutes choses faisoyent bien leur devoir de s'esgayer à
» la saison nouvelle, se mirent pareillement à imiter ce
» qu'ilz voyoient et qu'ilz oyoient aussi : car oyans chanter les oyseaux, ilz chantoient; voyans saulter les aigneaux, ilz saultoient : et, comme les abeilles, alloyent
» cueillans des fleurs, dont ilz jettoient une partie en
» leurs seins, et de l'autre faisoient de petits chapeletz,
» qu'ilz portoient aux nymphes, et faisoient toutes choses
» ensemble, paissans leurs troupeaux l'un auprès de
» l'autre. »

On aime à voir réuni dans ce tableau tout ce que la jeunesse de l'année et tout ce que l'enfance de l'homme ont de plus gracieux et de plus attachant. Bernardin de Saint-Pierre, dans son roman de *Paul* et *Virginie*, qui peut être regardé comme une pastorale, nous a peint ainsi la passion naissante de deux enfants. L'innocence prête tous ses charmes aux jeunes amants dont il nous raconte les amours et les malheurs. « Lorsqu'ils surent
» parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner
» furent ceux de frère et de sœur; l'enfance qui connaît
» des caresses plus tendres, ne connaît point de plus
» doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur
» amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques.
» Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté,
» le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort

» de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des » louanges et des baisers de son frère. Pour lui toujours » en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une » petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et » si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit ou » un nid d'oiseaux se présentaient à lui, eussent-ils été » au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à » sa sœur. »

Virgile s'attache d'abord à peindre l'innocence d'un premier amour; tout est simple et gracieux dans son tableau; l'amour se montre ensuite tout à coup et avec toute sa force dans ce vers passionné. Ut *vidi*, ut *perii*, ut *me malus abstulit error.* Tel est l'effet d'une impression subite, effet qui doit durer autant que la vie du berger. Labruyère a dit que l'amour qui naissait subitement était le plus long à guérir. Il est aussi le plus violent, comme on le voit dans ces paroles de Phèdre, qui sont la paraphrase du vers de Virgile:

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue:
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus; je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler:
Je reconnus Vénus....

5) PAGE 278, VERS I.

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum
Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.
. . . .
Nunc et oves ultro fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ.

Après nous avoir intéressés à ses sentiments, après nous les avoir peints revêtus de toutes les grâces de l'innocence, et dans toute la vivacité du premier âge, le berger a le droit de se plaindre du tourment auquel il est condamné. L'injustice qu'on lui fait est criante; le lecteur est disposé à partager son chagrin, et c'est alors que sa douleur éclate, qu'elle n'a plus de bornes, et qu'il ne met plus de modération à ses plaintes. Ces mots, *nunc scio quid sit Amor*, sont une transition heureuse; l'exclamation est touchante, et elle amène les imprécations contre l'amour. L'amour n'est plus un enfant innocent et naïf, c'est un monstre cruel sorti des rochers de l'Ismare ou du Rhodope. Puisque Nise a trahi sa foi, il n'est plus rien de stable dans la nature; le loup fuira les brebis; les chênes porteront les fruits du pommier, le narcisse fleurira sur l'aune, etc. Ainsi raisonne la passion qui ne voit qu'elle dans l'univers. Ces images sont imitées de Théocrite, et elles ne sont pas moins

vraies dans le poète latin que dans le poète grec. Il est certain que les objets ne nous paraissent pas toujours sous la même forme; ils changent souvent d'aspect au gré de nos affections. Lorsque nous sommes tristes, nous ne voyons pas la nature du même œil que lorsque nous sommes heureux et contents. Lorsque nos sentiments changent, le monde change avec eux; lorsque le cœur a perdu ce qu'il aime, il semble que la nature ait aussi perdu quelque chose. Théocrite et Virgile n'ont fait qu'exprimer cette vérité, et c'est dans le cœur humain qu'ils ont pris leurs images.

6) PAGE 280, VERS 5.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ....

La seconde partie de cette églogue est imitée de la troisième idylle de Théocrite. Racine regardait l'idylle grecque comme une des plus belles pièces de l'antiquité; ce qui plaisait à Racine dut avoir aussi des attraits pour Virgile qui avait la même manière de sentir, mais il s'en faut de beaucoup que l'imitation qu'il a faite ait les mêmes beautés que le chef-d'œuvre qu'il a pris pour modèle. Le poète latin n'a rendu que les cérémonies magiques; il a laissé à Théocrite l'avantage d'avoir exprimé le sentiment et la passion. Dans Virgile, on ne connaît point les personnages; la femme qui a recours au sortilège n'y est caractérisée d'aucune manière; le nom

de Daphnis est répété à chaque couplet, mais le lecteur n'en est pas plus avancé. Il est impossible de s'intéresser à des personnages qu'on ne connaît point. Dans Théocrite, on voit d'abord une femme entraînée par une passion ardente; elle raconte l'origine et les progrès de son amour; elle en fait connaître l'objet; elle dit comment elle a vu Delphis, comment elle l'a aimé éperdûment, comment il est devenu infidèle. On s'intéresse au sort de cette passion, parce qu'on la connaît; on s'intéresse au retour de Delphis. La description des cérémonies magiques est, en quelque sorte, animée par la chaleur du sentiment; les idées superstitieuses se mêlent sans cesse aux idées de l'amour; elles se prêtent un charme et une force mutuelle. « Regarde, dit l'enchanteresse de Théocrite, la mer se tait, les vents gardent » le silence, mais l'amour ne se tait jamais au fond de » mon cœur; je brûle tout entière pour Delphis, Delphis qui m'abusa par le saint nom d'épouse, et qui » m'abandonne aujourd'hui à la douleur et à l'opprobre. » Virgile n'a point rendu cette idée dans son églogue, mais il l'a imitée dans le quatrième livre de l'*Énéide*, où il a surpassé Théocrite.

La nuit avait rempli la moitié de son cours;
Sur le monde assoupi régnait un calme immense;
Les étoiles roulaient dans un profond silence;
L'aquilon se taisait dans les bois, sur les mers,
Les habitants des eaux, les monstres des déserts,

Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormaient leurs douleurs, et suspendaient leurs maux:
Didon seule veillait.... (DELILLE.)

Dans un autre passage, l'enchanteresse de Théocrite ne s'exprime pas d'une manière moins passionnée. « Oui, » je le sens, les forges mêmes de Lipare ne sont point » embrasées d'un feu plus violent que celui de l'amour; » l'honneur, la raison, tout se tait devant l'amour: » livrée à ses transports, la vierge innocente s'arrache » des bras de sa mère, et l'épouse nouvelle abandonne » la couche nuptiale, encore échauffée des baisers de » l'hymen. » Ces sentiments passionnés ont déjà séduit le lecteur; ils lui font partager le délire qui égare Simèthe, et dès-lors tout devient vraisemblable. Les cérémonies magiques font comme partie de l'amour dont le poète nous offre le tableau, et au succès duquel il nous a intéressés. Virgile se contente de décrire des cérémonies superstitieuses; ces cérémonies ne nous entraînent point, parce que nous ne partageons point la passion qui a recours au sortilège.

7) PAGE 280, VERS 10.

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam:
Carminibus Circe socios mutavit Ulyxi;
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

On a reproché à Virgile d'avoir décrit ainsi des scènes

superstitieuses. Les critiques ont observé que ces cérémonies magiques s'éloignaient de la simplicité des mœurs pastorales. Il est certain cependant que la superstition règne plus dans les campagnes que dans les villes. Dans plusieurs provinces de France, les bergers passent pour des sorciers, et sont souvent consultés par les autres villageois. Les idées superstitieuses ne nous paraissent donc point incompatibles avec les mœurs pastorales.

> La superstition sied bien au paysage,
> Triste dans les cités, elle est gaie au village.
> (Imagination.)

La superstition n'est étrangère ni aux passions ni aux sentiments. On a remarqué que trois espèces d'hommes sont essentiellement superstitieux, les ambitieux, les joueurs et les amants; ils vivent de l'avenir incertain; ils se nourrissent de craintes et d'espérances, et les plus petites circonstances leur paraissent un avertissement du destin. L'amour surtout se plaît à habiter le monde des prestiges; aidé de l'imagination, crédule à la fois et persuasif, il croit tout et il fait tout croire. Lorsqu'une femme emploie la magie pour rappeler son amant, pour peu qu'elle soit jolie, il est probable que ses sortilèges ne resteront pas sans effets. On attribue le succès à l'art des négromanciens, et c'est l'amour qui est le véritable magicien, le véritable enchanteur. Aussi a-t-il gardé dans son langage tous les termes employés par la superstition. Les

mots de *charmes*, d'*enchantement* sont restés à la langue de l'amour. Je ne m'étonne point d'ailleurs que les cœurs tendres soient superstitieux : les passions qu'ils éprouvent les dominent ; ils ne peuvent leur échapper ; ils sont portés à y voir quelque chose de surnaturel.

Les élégies de Properce et de Tibulle sont pleines de descriptions de cérémonies magiques, et ces cérémonies s'allient très bien au sentiment ; elles prêtent leurs charmes à la poésie, qui vit de passions et de préjugés, qui règne par les illusions, et qui est elle-même une enchanteresse. Nous citerions ici la cantate de Circé, si elle était moins connue ; nous nous contenterons de citer un fragment de la seconde élégie de Tibulle. Il y retrace ainsi la puissance d'une magicienne qui doit protéger ses amours :

Ses chants ont suspendu la foudre obéissante,
Ont détaché des cieux la lune pâlissante ;
Elle entr'ouvre la terre, et, couverts de lambeaux,
Les mânes évoqués soulèvent leurs tombeaux.
Aux gouffres de Pluton sa voix se fait entendre,
Sur les bûchers éteints elle anime la cendre ;
Elle change d'un mot les saisons, les climats,
Fait frissonner l'été sous de piquants frimas,
Calme, irrite les vents, et, nouvelle Médée,
De spectres infernaux s'avance précédée.
Je l'ai vue à son gré, par de sombres accents,
Domter la triple Hécate et ses chiens rugissants :
Juge de son pouvoir sur ton époux crédule !
Lui-même dans tes bras contemplerait Tibulle,

Il douterait encor ; mais garde bien ta foi,
Delie, elle ne peut l'aveugler que pour moi.

Nous nous dispenserons de citer les vers latins, parce que les vers français rendent toutes les beautés de Tibulle. Nous devons ce morceau élégant et passionné au traducteur des églogues de Virgile.

Nous bornerons là l'examen de la seconde partie de cette églogue ; elle nous a paru beaucoup au-dessous de la première ; mais elle nous servira du moins à faire connaître les progrès du talent poétique de Virgile. Dans plusieurs passages de cette huitième églogue, on retrouve des images et des sentimens que le poète latin a développés dans le quatrième livre de l'*Énéide*. Nous allons les mettre sous les yeux des lecteurs.

Dans les complaintes de Damon, on voit un amant que la passion égare, et qui termine ses jours d'une manière tragique. Cet amant désespéré a déjà quelque chose du caractère passionné de Didon. Le berger, après avoir exprimé sa passion trahie, s'écrie dans son désespoir :

Ah ! je connais l'amour ! Le Rhodope en courroux,
L'Ismare et ses rochers l'ont vomi parmi nous !
Formé pour les forfaits chez les noirs Garamantes,
Des meurtres qu'il ordonne on voit ses mains fumantes.

Didon adresse à Énée les imprécations que le berger Damon adresse à l'amour :

Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour ;
Non, au sang de Teucer tu ne dois point le jour ;
N'impute pas aux dieux la naissance d'un traître ;
Non, du sang des héros un monstre n'a pu naître.
(DELILLE.)

Dans l'églogue qui nous occupe, une bergère a recours aux cérémonies magiques pour rappeler son infidèle époux ; elle fait usage de filtres mystérieux :

Il me résiste en vain : Méris m'a fait connaître
Les végétaux puissants que le Pont seul voit naître ;
J'ai vu, par leur secours, Méris plus d'une fois,
Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois ;
Je l'ai vu des tombeaux réveiller la poussière,
Et d'un mot, enlevant un moisson entière,
Couvrir un autre champ de ses flottants épis.

Dans le quatrième livre, Didon désespérant de retenir Énée, se prépare à la mort, et fait venir une magicienne. Elle s'adresse à sa sœur, et lui parle ainsi de la prêtresse :

Son art endort aussi les chagrins amoureux,
Ou d'un ardent amour réveille tous les feux :
Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
Les pins déracinés descendre des montagnes,
L'onde arrêter son cours, l'olympe ses flambeaux,
Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
(DELILLE.)

La bergère magicienne prend les vêtements et les présents que Daphnis lui a laissés pour témoignage de son amour, elle les enfouit dans la terre:

> Quoi! je vous garde encor, dépouilles d'un perfide!
> O terre! dans ton sein que ce gage réside!
> C'est par lui qu'à mon cœur son retour est promis!

Dans le quatrième livre, Didon monte au bûcher, saisit le glaive qu'Énée lui a laissé, s'entoure des vêtements du héros:

> Gages jadis si chers dans un temps plus propice,
> A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse!
> Recevez donc mon âme, et calmez mes tourments.
>
> (Delille.)

Nous pourrions pousser plus loin cette comparaison; tous nos lecteurs peuvent la faire. Ils trouveront dans cette huitième églogue et dans le quatrième livre de l'*Énéide*, le même fonds d'idées, les mêmes passions, les mêmes sentiments. Dans les complaintes de Damon, dans les accents d'Alphésibée, on se plaît à reconnaître le chantre de Didon. C'est ainsi que Virgile préludait sur la flûte champêtre à ce quatrième livre, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et qu'il s'exerçait par la peinture des amours des bergers à peindre un jour la passion funeste de la reine de Carthage.

ECLOGA NONA.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

Quò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem?

MOERIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri[1]
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret : Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

ÉGLOGUE NEUVIÈME.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Viens-tu rejoindre ici le chemin de Mantoue,
Méris ?

MÉRIS.

A quel opprobre, ô ciel, on nous dévoue!
Et nous vivons encor! Qui l'aurait jamais cru,
Qu'un avide étranger, sur nos champs accouru,
Nous dirait : « Fuyez tous, abandonnez vos terres,
» Éloignez-vous des champs cultivés par vos pères,
» Tous ces biens sont à moi... » De chagrin dévoré,
Quand le sort en ces lieux change tout à son gré,
Je porte ces chevreaux (que ce don soit funeste !)
Au farouche oppresseur qu'en secret je déteste.

LYCIDAS.

Certè equidem audieram, quà se subducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam et veteres, jam fracta cacumina, fagos,
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan.

MOERIS.

Audieras; et fama fuit: sed carmina tantùm
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.
Quòd nisi me quâcumque novas incidere lites
Antè sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Pæne simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,

LYCIDAS.

Mais on croyait Ménalque exempt de nos revers;
Il gardait, disait-on, protégé par ses vers,
Le terrain qui descend du pied de la colline
Jusqu'au fleuve où ce hêtre offre au loin sa ruine.

MÉRIS.

Sans doute on le disait : mais, que sont les beaux arts,
Parmi les jeux sanglants et les crimes de Mars?
Quand de la tourterelle un vautour fait sa proie,
Que servent ses doux chants et d'amour et de joie?
Oui, sans une corneille, interprète des dieux,
Qui, volant à ma gauche, a dessillé mes yeux,
Sous les coups d'un soldat ardent à nous poursuivre,
Ménalque et ton ami bientôt cessaient de vivre.

LYCIDAS.

Quel monstre d'un tel crime aurait pu se noircir?
Quoi! témoin de nos maux, loin de les adoucir,
Le ciel nous eût ravi celui qui les soulage!
Qui donc eût célébré les nymphes du bocage,
Embelli nos ruisseaux et d'ombrage et de fleurs,
Et semé sur nos champs les plus riches couleurs?

Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
« Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;
» Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum
» Occursare capro, cornu ferit ille, caveto. »

MOERIS.

Immo hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat:
« Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,
» Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)
» Cantantes sublimè ferent ad sidera cycni. »

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos!
Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ!
Incipe, si quid habes. Et me fecere poëtam
Pierides; sunt et mihi carmina; me quoque dicunt
Vatem pastores: sed non ego credulus illis;
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ

Qui chanterait ces vers que j'osai te surprendre,
Quand, près d'Amaryllis tu songeais à te rendre?
« Je pars, mais je reviens. Prends soin de mes troupeaux,
» Tityre! Conduis-les de nos prés aux ruisseaux;
» Mais de ce bouc hardi n'approche pas sans crainte,
» Il frappe de la corne: évite son atteinte. »

MÉRIS.

Connais plutôt ces vers dans la douleur tracés,
Et sans art par Ménalque à Varus adressés:
« Varus! oh, que pour nous Mantoue existe encore!
» Voisine de Crémone, est-ce un crime à tes yeux?
» Grâce au moins pour Mantoue! et ma voix qui t'implore
» Portera chaque jour ton grand nom jusqu'aux cieux.

LYCIDAS.

Ainsi, que tes essaims renouvelés sans cesse
Loin de l'if et des vents accroissent ta richesse!
Qu'un laitage embaumé par les fleurs du matin,
Toujours plus abondant, ruisselle sous ta main!
Mais tu sais d'autres vers; que ta voix les répète.
Les muses dès long-temps m'ont aussi fait poète;
J'ai dicté quelques vers: nos pasteurs indulgents,
Quelquefois d'un éloge ont honoré mes chants.

Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MOERIS.

Id quidem ago; et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,
Si valeam meminisse; neque est ignobile carmen.
« Huc ades, ô Galatea: quis est nam ludus in undis?
» Hîc ver purpureum; varios hîc flumina circum
» Fundit humus flores, hîc candida populus antro
» Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.
» Huc ades: insani feriant sine littora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid, quæ te purâ solum sub nocte canentem
Audieram? Numeros memini, si verba tenerem.

Surpris de mes succès, il me faut, pour y croire,
Que Varus, que Cinna soient garants de ma gloire;
Et, des cygnes du Pinde admirant les concerts,
J'ose à peine à leurs voix unir mes simples airs.

MÉRIS.

Je repasse en moi-même, et cherche pour te plaire,
Quelques vers, en effet, dignes qu'on les préfère;
Écoute : « ô Galatée! ici plus radieux,
» Un éternel printemps ne fuit jamais ces lieux!
» Accours, viens, Galatée, à la voix qui t'appelle!
» Quel charme a donc pour toi l'onde qui te recèle?
» Ici pour t'arrêter, si tu chéris les eaux,
» Les fleurs couronneront nos limpides ruisseaux.
» Regarde ce palmier, vois la vigne sauvage
» Autour de cette grotte épaissir leur feuillage;
» Viens trouver, près de nous, le calme et la fraîcheur,
» Et laisse entr'eux les flots s'agiter en fureur. »

LYCIDAS.

Et ces chants qu'une fois assis dans la bruyère
Tu confiais la nuit à l'écho solitaire,
Combien ils me charmaient! Cette nuit, ces concerts,
Me sont toujours présents : rappelle-moi les vers.

MOERIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus? (2
» Ecce Dionœi processit Cæsaris astrum;
» Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
» Duceret apricis in collibus uva colorem.
» Insere, Daphni, piros: carpent tua poma nepotes.»

Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpè ego longos
Cantando puerum memini me condere soles:
Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa: lupi Mœrim vidêre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.
Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes (3

MÉRIS.

« Qu'est-il besoin, Daphnis, de contempler encore
» Des vieux astres des cieux le couchant et l'aurore;
» Devant l'astre nouveau qui sera notre appui,
» L'antique firmament disparaît aujourd'hui.
» L'âme du grand César, de rayons couronnée,
» Apparaît dans l'Olympe auprès de Dionée.
» Le voilà triomphant, l'astre qui désormais
» Doit répandre à son gré ses fertiles bienfaits;
» Qui doit de nos moissons éclairer l'allégresse,
» Et des pampres fleuris colorer la richesse:
» Oui, les arbres greffés sous ses regards heureux,
» Fléchiront sous leurs fruits pour nos derniers neveux. »
Mais trop de chant m'épuise, excuse ma faiblesse:
L'âge enfin détruit tout, l'esprit même s'affaisse;
A chanter, autrefois j'aurais passé le jour;
La mémoire aujourd'hui m'échappe sans retour;
Et le premier, sur moi fixant un œil funeste,
Quelque loup, de ma voix, aura détruit le reste.
Laisse donc, en ces lieux, Ménalque revenir,
Lui seul a de ses vers un heureux souvenir.

LYCIDAS.

Pourquoi me condamner à ces retards pénibles?
Regarde: ce beau fleuve et les vents sont paisibles!

(Adspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ :
Hinc adeo media est nobis via; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris. Hîc ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hîc, Mœri, canamus;
Hîc hædos depone : tamen veniemus in urbem.
Aut, si nox pluviam ne colligat antè veremur,
Cantantes licet usque (minùs via lædat) eamus :
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.

MOERIS.

Desine plura, puer; et quod nunc instat agamus.
Carmina tum meliùs, cùm venerit ipse, canemus.

Tout se tait. C'est ici la moitié du chemin :
Déjà vers le penchant de ce coteau lointain
Paraît de Bianor l'antique sépulture.
Auguste monument ! Vois la fraîche verdure
Que pour lui nos bergers ravissent aux ormeaux,
Arrête ici tes pas, dépose tes chevreaux ;
La ville n'est pas loin ; si tu crains quelque orage,
Livre moi ce fardeau léger pour mon jeune âge ;
Et, plus dispos, Méris, chante au moins en marchant :
Le chemin le plus long s'abrège par le chant.

MÉRIS.

Cesse, dans ma douleur, d'insister davantage ;
Hâtons-nous : je me dois aux soins de mon voyage.
Si le sort pour Ménalque ici peut s'adoucir,
Nous pourrons avec lui chanter plus à loisir.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE NEUVIÈME.

VIRGILE, comme on l'a vu dans la Notice historique qui est à la tête de ses œuvres complètes, avait obtenu la restitution du domaine de ses pères. Mais, dans le trouble des guerres civiles, la voix des chefs n'est pas toujours entendue. Le centurion Arius s'était établi sous le toit modeste de Tityre, et malgré la volonté proclamée d'Auguste, il dit à Virgile, qui réclamait l'exécution des ordres bienveillants de l'empereur, *hæc mea sunt* « ces domaines sont à moi ». Le véritable possesseur fut chassé de sa propre demeure; il fut menacé et poursuivi. Les muses allaient perdre leur plus cher favori. Virgile échappa cependant à l'avare fureur d'Arius, et le danger qu'il courut fut le sujet de sa neuvième églogue. Cette églogue est beaucoup au-dessous de la première où le poète remercie Auguste, et l'on peut dire que la frayeur l'inspira moins bien que la reconnaissance.

1) PAGE 308, VERS 2.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli

Diceret. Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

Le désordre qui règne dans la construction de ces vers, montre bien le trouble qui devait agiter l'esprit du berger, et qui paraissait régner en même temps parmi tous les habitants des campagnes voisines de Crémone et de Mantoue. Le poète n'emploie que quelques mots pour exprimer l'usurpation d'Arius; mais il emploie plusieurs vers pour rendre la surprise et l'effroi du berger. La vie des bergers est rarement troublée; ils ne peuvent concevoir des évènements dont ils n'ont pu prévoir la cause. C'est parmi eux que la propriété commença à être sacrée, et que le dieu Terme obtint ses premiers autels.

Le bruit s'était répandu que Méris était rentré dans le champ de ses aïeux; il devait ce bienfait à l'harmonie de ses vers; mais que peut l'harmonie contre la fureur des guerres civiles! La muse du poète est au milieu des barbares vainqueurs comme la colombe d'Aonie parmi les aigles cruels. Cette comparaison est charmante; elle a toute la grâce et l'innocente simplicité des bergeries.

Lycidas gémit sur les périls du berger Méris; il s'écrie du ton le plus touchant:

Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?

La gloire des nymphes est intéressée au sort de Ménalque. La terre elle-même manquerait de fleurs et les fontaines d'ombrage, si ce berger avait succombé. Tels sont les malheurs des bergeries; les êtres inanimés les partagent: la nature entière est en deuil; quel lecteur n'en serait point touché!

Après avoir ainsi exprimé leurs craintes et leur désespoir, il nous semble que les bergers sont trop facilement consolés; ils chantent tour à tour Varus et Galatée. On ne s'étonne pas qu'ils célèbrent les louanges de Varus, car ce général pouvait les protéger auprès d'Auguste; mais la plus belle des nymphes ne pouvait rien faire pour Méris et pour Ménalque. Le berger de Virgile traduit mot pour mot la prière que Théocrite met dans la bouche de Polyphème; les vers latins sont pleins de charme et d'harmonie, mais les sentiments doux qui y règnent, contrastent trop avec ceux qui devaient remplir l'âme des bergers, dépouillés par des mains avides et meurtrieres.

Ces remarques critiques ne doivent pas cependant nous empêcher d'admirer le style de Virgile; observons surtout l'harmonie de ce vers: *Digna, sed argutos inter strepere anser olores.* Un son rauque et sourd s'y fait entendre; on y distingue le cri bruyant de l'oison parmi les chants harmonieux du cygne: dans le morceau de Galatée, on pourrait citer plusieurs vers où l'on reconnaît le *molle atque facetum* dont parle Horace.

2) PAGE 316, VERS 1.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?
» Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum;
» Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
» Duceret apricis in collibus uva colorem.
» Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes. »

Tandis qu'on célébrait à Rome des jeux funèbres en l'honneur de César, une étoile apparut tout à coup. Le peuple crut voir l'âme de César reçu en triomphe dans le ciel. Le berger Méris fait allusion à cet évènement dans les vers que nous venons de citer : on chercherait en vain des vers plus pompeux dans l'*Énéide*; ces images quoique grandes et sublimes, appartiennent à la poésie pastorale. Les esprits les plus éclairés ne sont pas ceux qui se font l'image la plus brillante des objets qui les occupent; si j'étais assis sur le trône du monde, et si la louange avait des attraits pour moi, j'aimerais mieux être loué par des bergers que par des académiciens : les beaux esprits feront des comparaisons ingénieuses, mais le berger regardera le ciel; il y verra l'astre de César, cet astre qui doit jaunir les moissons dans les champs, et mûrir les raisins sur les côteaux.

Le dernier vers, *Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes*, nous montre déjà les biens de l'avenir liés à ceux du présent. Dans les villes, des colonnes, de temples, des palais parlent aux générations des règne

qui les ont précédées. Dans les champs, les monuments sont plus simples, mais non moins utiles et moins durables ; ce sont les arbres que le laboureur a plantés, qui parlent de lui à ses enfants, qui marquent la durée des âges. Lafontaine a dit dans la fable du *Vieillard* et des *trois jeunes Hommes :*

Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

3) PAGE 316, VERS 12.

Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes
(Adspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ.
Hinc adeo media est nobis via ; namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris. Hic ubi densas
Agricolæ stringunt frondes....

Ces tableaux respirent une douce mélancolie. Le silence qui règne dans les champs a quelque chose de triste ; c'est presque le silence de la nuit : les vents se taisent, le fleuve semble endormi, et le tombeau de Bianor est le dernier point de vue du tableau. Cette vue du tombeau est plus convenable au sujet que la chanson adressée à Galatée.

Marmontel reproche aux bergers de Virgile de parler de calamités publiques, d'usurpations, de servitude ; mais quand la guerre civile les dépouille, comment n'auraient-ils pas le droit de se plaindre ! Leurs plaintes peuvent avoir quelque chose de plus touchant que le spectacle d'une vie toujours tranquille. Pour que l'esprit

humain puisse sentir les charmes de la paix des champs, peut-être est-il nécessaire que cette paix paraisse quelquefois troublée dans les peintures de la vie pastorale. Les images riantes appartiennent sans doute aux bergeries, mais les idées tristes n'y sont pas toujours déplacées. Quel charme ne trouve-t-on pas dans le *Cimetiere de campagne* et dans le *Village abandonné*. L'idée du tombeau de Bianor n'est pas moins touchante ; l'esprit en est tendrement ému, et le sentiment de tristesse qu'on éprouve, n'est pas sans plaisir.

ECLOGA DECIMA.

GALLUS.

EXTREMUM hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ?
Sic tibi, cùm fluctus subterlabere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!
Incipe : sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis; respondent omnia silvæ.

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naïdes, indigno cùm Gallus amore periret?

ÉGLOGUE DIXIÈME.

GALLUS.

Viens, préside, Aréthuse, à mes derniers concerts!
En faveur de Gallus accorde-moi des vers,
Des vers tels que le cœur, l'amitié, les inspire,
Et tels que Lycoris et les lise et soupire;
Dicte-les peu nombreux, mais dignes de Gallus.
Gallus! un nom si cher doit-il craindre un refus?
Ainsi puissent tes flots, sous les mers de Sicile,
Obtenir, toujours purs, un cours libre et facile,
Et braver, au milieu de cent fleuves surpris,
L'onde amère et les vents de l'antique Doris!
Vers ces jeunes bourgeons quand mon troupeau s'empresse,
De Gallus amoureux déplorons la tristesse!
Commence: à nos accents rien n'est sourd dans les bois;
Ici tout est sensible et répond à ma voix.

Quel antre ténébreux, quelle forêt secrète,
Jeunes vierges des eaux, vous servit de retraite,

Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.
Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ; [2]
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant et oves circùm; nostri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine poëta;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis. [3]

Venit et upilio; tardi venere bubulci;
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas: [4]
Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo:
Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris
Perque nives alium perque horrida castra secuta est. [5]

Quand d'un aveugle amour indignement charmé,
Gallus de ses tourments périssait consumé?
Non, non, d'Aganippé la source enchanteresse,
Les torrents d'Hippocrène ou les flots du Permesse,
Les vallons d'Aonie et ses monts radieux
N'arrêtaient point vos pas, n'attiraient point vos yeux:
Tout vous eût fait connaître une douleur égale,
Et les rocs du Lycée et les pins du Ménale;
Les ronces, les lauriers y sèchaient tour à tour,
Lorsqu'au pied d'un rocher Gallus mourait d'amour.
Ses brebis, en silence, autour de lui pressées,
A son morne chagrin semblaient intéressées.
Quel troupeau n'est sensible aux maux de son berger?
Toi-même à leurs douleurs ne sois point étranger!
Que ce nom de berger, qu'un dieu prit chez Admète,
N'offense point Gallus harmonieux poète!
Le doux nom de berger fut celui d'Adonis,
Et l'amant de Vénus a pris soin des brebis.

Déjà, de toutes parts, la foule t'environne,
Chacun, sur tes amours, s'interroge et s'étonne;
Les plus jeunes pasteurs s'approchent les premiers:
Près d'eux, à pas tardifs, viennent les lourds bouviers,
Et le vieux Palémon, sur sa tête blanchie,
Rapportant pour l'hiver des glands chargés de pluie.

Venit et agresti capitis Silvanus honore,
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Pan, deus Arcadiæ, venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem :
Ecquis erit modus ? inquit; Amor non talia curat :
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

Tristis at ille: Tamen cantabitis, Arcades, inquit, (6
Montibus hæc vestris : soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !
Certè, sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas ?

La foule, avec respect, s'ouvre pour Apollon ;
Il répétait : « Gallus, où donc est ta raison ?
» Celle qui t'est si chère ! . . . un autre l'a séduite,
» Et dans l'horreur des camps la promène à sa suite ! »
A son jeune cyprès on reconnaît Sylvain.
Parmi de longs rameaux, on le voit dans sa main
Balancer de grands lis à la tige fleurie.
Bientôt, à ses côtés, vient le dieu d'Arcadie,
D'hièble et de carmin le visage enflammé :
« Eh quoi ! disait ce dieu, si tu n'es plus aimé,
» N'est-il donc à tes maux ni terme, ni remède ?
» A des pleurs insensés crois-tu que l'Amour cède ?
» Cet enfant est cruel ! l'Amour aime les pleurs,
» Comme un pré les ruisseaux, et l'abeille les fleurs. »
Mais lui, plus triste encore, et n'écoutant qu'à peine :
« Seuls, vous savez chanter, vous chanterez ma peine,
» Arcadiens heureux ! O que, si quelques jours
» Votre luth à ces monts racontait mes amours,
» Gallus dans le tombeau reposerait tranquille !
» Que n'ai-je, parmi vous, dans un modeste asile,
» Ou marié la vigne, ou soigné vos troupeaux !
» L'amour eût de ces lieux respecté le repos ;
» Et de fougueux transports s'il eût rempli mon âme
» Ou Phyllis, ou Daphné, répondrait à ma flamme.

Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra),
Mecum inter salices lentâ sub vite jaceret:
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori;
Hîc nemus: hîc ipso tecum consumerer ævo.

Nunc insanus amor duri me Martis in armis (7)
Tela inter media, atque adversos detinet hostes:
Tu procul a patriâ (nec sit mihi credere tantum!)
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!

» Phyllis a moins d'éclat ; mais une fleur des champs,
» Mais le sombre hyacinthe orne encor le printemps :
» Quels charmes ne remplace un cœur sans imposture!
» Là, de pampres couvert, entouré de verdure,
» Là, du moins, sous l'abri de ces riants coteaux,
» Ou Phyllis, ou Daphné, dans l'ombre des berceaux,
» Viendrait me prodiguer des soins toujours fidèles.
» Phyllis irait, pour moi, cueillir des fleurs nouvelles ;
» Charmé de ses accents, j'écouterais Daphné.
» Prés fleuris, onde pure, ô séjour fortuné!
» Rendez-moi Lycoris! Viens, reviens dans ces plaines!
» Ici, de beaux vergers, des gazons, des fontaines,
» Des bois mystérieux, et les cieux les plus doux.
» C'est là que sur tes pas, loin des regards jaloux,
» Portant de mes pensers la tendre rêverie,
» Je voudrais arriver au terme de ma vie.
» Quelle erreur! faut-il donc, affrontant mille dards,
» Porter mon fol amour sous les drapeaux de Mars?
» Je t'y suivrai!... Que dis-je? à mes pleurs aguerrie,
» N'as-tu pas, sans regrets, délaissé ta patrie!
» Pour être loin de moi, (que n'en puis-je douter!)
» Neige, torrents, frimas, rien ne doit t'arrêter!
» Quoi! des Alpes sans moi, tu peux gravir les cimes!
» Seule, du Rhin glacé tu franchis les abîmes!

Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ibo : et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris Siculi modulabor avenâ.
Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus : crescent illæ; crescetis, amores. (8
Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros; non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus : (9
Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tamquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut deus ille malis hominum mitescere discat!
Jam neque Hamadryades rursum nec carmina nobis
Ipsa placent; ipsæ, rursum concedite, silvæ:
Non illum nostri possunt mutare labores;
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ;
Nec si, cùm moriens altâ liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.
Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori. (10

Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poëtam, (11
Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,

« Ah! puissent leurs glaçons, puissent les durs frimas
» Se fondre et s'amollir sous tes pieds délicats!
» J'irai; ma flute, au loin, me rendra l'interprète
» Des vers que, dans Chalcis, fit pour moi son poète.
» C'est un désert, un antre où je dois habiter,
» Aux tyrans des forêts je veux les disputer.
» Là, gravant mon amour sur les tiges nouvelles,
» Le temps les verra croître, et ma flamme avec elles.
» J'irai sur le Ménale, intrépide chasseur,
» Des sangliers fougueux défier la fureur.
» Mes chiens plus animés franchiront sur mes traces
» Du froid Parthénius les éternelles glaces;
» Au sommet de ses rocs, au fond de ses forêts,
» Comme un Parthe, en fuyant je lancerai mes traits.
» Vains secours! vains travaux! aveugles que nous sommes!
» Eh! qu'importe à l'Amour tous les tourments des hommes!
» Nymphes des bois, Sylvains! ni vos chants, ni vos jeux,
» Ni le charme des vers, ne calmeront mes feux!
» Oui, sous le Cancer même, aux lieux où sa furie
» Dévore des ormeaux, et l'écorce et la vie,
» Sur l'Hèbre ou chez le Scythe, égaré par l'amour
» Quand tout cède à ce dieu, cédons à notre tour. »
Mais, en chantant Gallus, ma corbeille s'achève,
C'est assez : vantez-lui ces vers de votre élève,

Pierides; vos hæc facietis maxima Gallo;
Gallo, cujus amor tantùm mihi crescit in horas,
Quantùm vere novo viridis se subjicit alnus.

Surgamus : solet esse gravis cantantibus umbra;
Juniperi gravis umbra : nocent et frugibus umbræ.
Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite, capellæ.

Muses! qu'un mot de vous leur donne un plus grand prix!
Lui plaire est le seul bien dont mon cœur soit épris.
Répétez à Gallus, répétez-lui sans cesse
Que pour lui d'heure en heure augmente ma tendresse;
Et qu'il verra, pour lui, croître mes vœux ardents,
Comme aux rives des eaux croît un saule au printemps.

Levons-nous; l'horizon déjà devient plus sombre,
Du genièvre et des nuits la voix redoute l'ombre;
L'ombre aussi peut vous nuire, allez, jeunes chevreaux,
Vesper, du haut des cieux, vous rappelle aux hameaux.

REMARQUES

SUR L'ÉGLOGUE DIXIÈME.

GALLUS avait aimé tendrement une comédienne ou courtisane (ces deux mots sont presque synonymes). Il la célébra dans ses vers, sous le nom de *Lycoris.* Il avait composé quatre livres de poésies pour elle ; c'est beaucoup, mais on ne peut que les regretter, d'après le jugement d'Ovide qui nous dit que Gallus avait fait connaître le nom de Lycoris de l'orient à l'occident ;

Vesper et Eoæ novere Lycorida terræ :

et d'après le témoignage de Properce qui dit à Cynthie : « Ce Gallus, qui lave ses blessures encore récentes dans » l'onde infernale, n'a-t-il pas immortalisé les charmes » de sa Lycoris ? »

Et modò formosâ qui multa Lycoride Gallus,
Mortuus infernâ vulnera lavit aquâ.

Cette Lycoris avait été affranchie de Volumnius, et la maîtresse d'Antoine, qui la prit, la quitta, la reprit, et la conduisit avec lui dans son second voyage des Gaules,

où elle se montrait à ses côtés dans une litière ouverte, et avec une suite plus brillante que celle de la mère du consul. Cicéron fait allusion à cette Lycoris, lorsqu'il dit dans sa seconde Philippique, *uxorem mimam Antoni.* Antoine se montra un jour avec elle sur un char attelé de lions, luxe dont les temps modernes ne donnent plus l'idée, et qui n'appartenait qu'à la magnificence romaine.

Un pareil amant, il faut en convenir, devait éclipser un poète auprès d'une comédienne; Antoine fit oublier Gallus. On a observé que le même malheur était arrivé à Racine, qui fut remplacé dans le cœur de la Champmélé, par M. de Tonnerre; on ne sait si Racine fut inconsolable, mais le poète latin eut besoin de l'amitié de Virgile pour être consolé; pour Lycoris, je ne sais si elle ne dut pas s'estimer trop heureuse d'avoir été infidèle, puisque son infidélité lui valut l'honneur d'être célébrée dans la plus touchante des églogues.

[1] PAGE 326, VERS 1.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem:
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda: neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cùm fluctus subterlabere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!
Incipe: sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis; respondent omnia silvæ.

Avec quel art Virgile sait nous disposer à l'entendre!

Il implore le secours de la muse qui avait chanté parmi les bergers de Sicile l'amour infortuné de Daphnis; il l'implore, pour consoler un ami qui n'est pas moins malheureux que le berger dont Théocrite a déploré le trépas. Il ne veut que peu de vers, mais il faut que Lycoris les lise; ils ont pour but de ramener ou de faire rougir l'infidèle, et c'est par là qu'ils doivent toucher davantage. Une scène sans but intéresse peu les spectateurs. Assuré du secours de sa muse, le poète appelle l'attention de ses lecteurs; il ne parle point à des sourds, *non canimus surdis*, tout le monde connaîtra ses chants, et les forêts elles-mêmes seront attendries.

Cet art, cette magie poétique, qui personnifie les objets inanimés, semble donner plus d'importance au sujet, soit qu'il tienne plus particulièrement au genre bucolique, ou qu'il soit une combinaison du génie; il a été inconnu à presque tous les autres poètes latins. L'art des prologues et des expositions a été également négligé trop souvent par les contemporains, les rivaux ou les disciples de Virgile. Quand Tibulle et Properce chantent leurs amours, ils entrent brusquement en matière; leurs mouvements sont plus passionnés d'abord, mais ils fatiguent plutôt; Virgile nous quitte avant de nous lasser: d'ailleurs, la clarté, la modestie, la précision de ce préambule, nous disposent mieux à entendre ce que le poète va dire. Sous la simplicité des expressions, on se plaît à trouver dans ce morceau une harmonie douce, et des épithètes poétiques,

telles que *sollicitos amores, simæ capellæ*, et surtout ce mouvement d'un cœur tendre, *neget quis carmina Gallo.* L'apostrophe aux nymphes qui vient ensuite, est une traduction élégante de Théocrite, dans l'idylle sur la mort de Daphnis. Nous avons cité le passage du poète grec dans nos remarques sur la cinquième églogue.

2) PAGE 328, VERS 3.

Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ;
Pinifer illum etiam solà sub rupe jacentem
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant et oves circùm.

Théocrite fait pleurer aussi les génisses, les animaux féroces et les lauriers; mais Virgile anime et attendrit toute la nature. Les rochers eux-mêmes versent des pleurs. On ne peut pousser les choses plus loin. Les modernes n'ont plus le privilège de faire pleurer ainsi les rochers. La nature des anciens, revêtue des enchantements et des illusions de leur mythologie, se prêtait plus aisément aux images hardies des poètes.

La répétition des mots, *etiam*, *illum etiam*, donne au tableau de Virgile de la grâce et du mouvement. Le choc des épithètes *pinifer* et *gelidi*, y jette de la variété, et fixe l'attention par la vérité et la précision des couleurs locales. Mais ce qui touche bien plus que les larmes des rochers glacés et du Ménale couronné de sapins, c'est de voir Gallus couché sur la roche solitaire, et ses brebis

immobiles et debout autour de lui, *solâ sub rupe jacentem ;* c'est le désespoir sans consolation et nourri par la solitude ; les brebis ne paissent plus l'herbe fleurie ; elles contemplent tristement leur pasteur. Un seul mot peint leur douleur et leur attitude : *Stant et oves circùm.*

On doit remarquer ici, dans l'arrangement des mots, quelque chose de désordonné qui rend bien la situation des personnages. Qu'on mette à la place de l'hémistiche de Virgile ces paroles latines, *et oves circùm stant,* tout l'effet de ce morceau est détruit.

3) PAGE 328, VERS 7.

Nostri nec pœnitet illas :
Nec te pœniteat pecoris, divine poeta ;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Cette réflexion, jetée comme au hasard au milieu de la description, en éloigne toute monotonie : elle est d'un naturel et d'une simplicité touchante. Virgile craint que son ami, qu'un poète divin ne soit mécontent d'être chanté dans la langue des bergers ; il prévient ce reproche par une comparaison dont on ne peut trop admirer la délicatesse. Comment l'amant de Lycoris rougirait-il d'avoir quelque chose de commun avec l'amant de Vénus, le bel Adonis ? Segrais a fort heureusement emprunté cette image :

Clymène, il ne faut pas mépriser nos bocages ;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages ;

Et leurs divines mains, aux rivages des eaux
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.

La même idée a déjà été exprimée par Virgile dans la seconde églogue. J.-B. Rousseau l'a imitée dans ces vers :

Revenez, revenez, aimable Galatée !...
. . . .
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages?
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages ?
Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits;
Revenez : les dieux même ont aimé les forêts.

Rousseau a imité ainsi plusieurs passages des Églogues de Virgile ; un aussi grand poète doit nous faire juger combien il est difficile de rendre en français les beautés des bucoliques latines, puisque ses imitations ne sont pas toujours heureuses.

4) PAGE 328, VERS 9

Venit et upilio ; tardi venere bubulci :
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas....

L'aspect du bouvier, et du pâtre qui vient de la forêt, pourrait avoir quelque chose de trivial, mais la comparaison d'Adonis a d'avance tout ennobli. C'est dans ces détails que se montre la supériorité du génie de Virgile. Il les rend agréables par la variété de ses tournures, et la vivacité de ses images.

L'épithète *tardi* est heureuse et très propre à peindre la démarche du bouvier. Le dernier de ces deux vers qui représente Ménalque arrivant *tout mouillé de la froide glandée*, offre une image pittoresque; il est difficile de rendre dans notre langue la fraîcheur et la vérité de ce petit tableau.

5) PAGE 328, VERS 13

Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo:
Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris
Perque nives alium perque horrida castra secuta est.

Nous avons vu, dans les vers précédents, Gallus assis au pied d'un rocher désert; nous avons vu ses brebis rangées autour de lui, et gémissant en silence de son chagrin. Maintenant il est entouré des bergers et des divinités champêtres; Apollon est à leur tête, *venit Apollo.* Les bergers se contentent de demander à Gallus d'où lui vient un si violent amour; Apollon, qui est le maître des poètes, et dont Gallus ne peut méconnaître l'empire, lui parle avec moins de ménagement. *Galle, quid insanis?* « Gallus, quel est ton délire? » Ce dieu dit à son favori que Lycoris en suit un autre, *alium,* mais il ne lui dit pas qu'elle ait un autre amant. Ce mot vague, *alium*, est plein d'une aimable délicatesse. Arrivent ensuite Sylvain, le dieu des bois, et Pan, le dieu de l'Arcadie. Le dieu des bergers, qui est un personnage moins

grave qu'Apollon, a de la peine à concevoir les chagrins de Gallus; il lui montre la cruauté de l'amour qui aime les larmes, comme les prairies aiment les ruisseaux, et l'abeille le cytise; ces images champêtres convenaient au dieu Pan; chacun des personnages parle le langage qui lui convient. Chacun se montre aussi dans l'appareil et dans l'attitude qui lui est propre. Le poète s'efforce d'abord d'attirer l'attention sur les bergers; les épithètes qu'il leur donne les font remarquer, et sont pour eux comme des habits de fête. Sylvain paraît avec ses attributs, *florentes ferulas et grandia lilia quassans.* Le dieu Pan paraît aussi dans l'éclat de sa parure champêtre, *Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem.* On juge à sa mine joyeuse et au vermillon qui couvre son visage, qu'il va parler contre l'amour. Ces détails sont pleins de charmes, on voit que le poète a voulu ennoblir les bergeries et les rendre dignes de Gallus. Apollon seul paraît sans attributs. S'il s'était montré dans sa gloire, il aurait éclipsé les bergers et leurs dieux, et le poète serait peut-être sorti du ton de l'églogue.

Dans l'idylle de Théocrite, les pasteurs, Mercure, le dieu Priape, et Vénus arrivent aussi auprès de Daphnis. Mais les bergers ni les dieux ne sont point caractérisés; les personnages n'y sont point grouppés comme dans Virgile. Celui de Priape n'a rien d'agréable, et le langage qu'il tient n'intéresse pas; la présence de Mercure n'ajoute rien à cette scène pastorale. Vénus ne paraît que

pour se moquer des tourments de Daphnis. Gallus est bien autrement intéressant que le héros de Théocrite ; on connaît à peine quel est l'amour de ce dernier, et la passion de Gallus nous a touchés dès le premier vers.

6) PAGE 330, VERS 8.

Tristis at ille : Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris....

La scène change tout à coup, par un mouvement poétique que la langue française n'admet pas, *tristis at ille*. Déjà on ne voit plus le dieu Pan, ni Sylvain, ni Apollon; on ne voit plus que Gallus; Gallus lui-même n'aperçoit ni les dieux, ni les bergers qui sont autour de lui et qui lui parlent; il ne voit que sa Lycoris absente; les discours d'Apollon, la présence des dieux ne peuvent le distraire de son malheureux amour. Virgile ne pouvait mieux rendre la passion, et ce passage ne saurait être trop loué.

Les premières paroles de Gallus sont l'explosion naturelle d'un cœur dévoré de chagrin. Il ne cherche point à mettre de l'ordre dans ses discours; sa douleur a quelque chose de pathétique et de doux. Les images de la mort l'environnent; mais il se rappelle qu'il a chanté les amours des bergers d'Arcadie, il implore la même faveur; il va mourir de son amour, et son dernier vœu est que cet amour dont il périt, revive encore dans les chants des bergers; tels sont les amants, qui veulent que leurs plus

chères affections leur survivent, et qui chargent, pour ainsi dire, l'avenir d'aimer pour eux. Gallus ne dit point, comme Corydon dans la seconde églogue, qu'il va mourir; il souhaite que ses os reposent en paix. Cette image est plus touchante; on voit déjà Gallus dans son cercueil: quelle douce mélancolie dans ces mots: *molliter ossa quiescant.* Les poètes latins emploient fréquemment cette figure. Elle est l'imitation de la formule, *sit tibi terra levis*, « que la terre te soit légère, » par laquelle on terminait les cérémonies funèbres.

Après avoir exprimé un vœu si touchant, Gallus fait un retour sur lui-même et sur le passé. Il regrette de n'avoir pas été un des bergers d'Arcadie, *aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.* L'effet ordinaire de l'amour malheureux et de nos désirs mal satisfaits, est de nous faire envier le repos de l'obscurité. Dans une condition obscure, Gallus aurait aimé Phyllis, Amyntas, ou tout autre; la multitude des objets qu'il indique, et l'indifférence qu'il met dans leur choix, prouve assez qu'il ne peut en aimer aucun, et qu'il ne peut oublier Lycoris.

En effet, après s'être arrêté un moment sur le bonheur qu'il aurait goûté parmi le bon peuple d'Arcadie, après avoir respiré en quelque sorte la fraîcheur des ombres et des ruisseaux, couché sous l'ombrage, entre Amyntas et Phyllis, il place Lycoris elle-même dans la scène qui vient de s'offrir à lui; les amours qu'il a rêvés sont im-

molés à l'objet de toutes ses pensées. Ces arbres touffus, ces frais ruisseaux, ces forêts paisibles, ne sont rien pour lui sans Lycoris. Quelle douceur, quelle mollesse dans ce vers: *Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori.* Qui ne sera pas attendri par le dernier vœu que forme le poète? En général, ce qui fait le charme de ce morceau, c'est le mélange des idées tristes et voluptueuses. De ce mélange naît un sentiment doux, une sorte de volupté rêveuse qui touche le cœur sans le déchirer, et qui donne l'idée du véritable amour. Tibulle nous montre souvent les images du trépas au milieu des scènes de la volupté, et ce contraste, si heureusement pris dans la nature, l'a fait appeler le poète du sentiment.

7) PAGE 332, VERS 6.

Nunc insanus amor duri te Martis in armis
Tela inter media, atque adversos detinet hostes:
Tu procul a patriâ (nec sit mihi credere tantum!)
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Gallus se faisant illusion à lui-même, se croyait tout à l'heure auprès de sa Lycoris; il lui montrait les forêts, la rive du fleuve, la vallée fleurie où ils pourraient passer ensemble d'heureux jours: mais l'illusion se dissipe; l'image d'un beau paysage s'est évanouie; tout s'est en-

fui avec l'espérance ; Gallus ne voit plus que le spectacle affreux de la guerre et des frimas.

C'est ici qu'il faut admirer le charme des contrastes et le mouvement qui en résulte dans les peintures de Virgile. Il n'appartient qu'au génie de conserver dans cette variété de tons et de couleurs l'unité nécessaire dans toute espèce d'ouvrage, et d'allier les contraires par des transitions que Boileau regardait comme la plus grande difficulté dans l'art d'écrire.

Les dernières images qui s'offrent à Gallus, ont rendu à la douleur toute son énergie, aux expressions du poète toute leur chaleur. Dans les deux premiers vers, Gallus se représente Lycoris au milieu du tumulte de la guerre ; il se la représente ensuite loin de sa patrie, et comme retenue dans un exil rigoureux (chose qu'il a peine à croire), il ne lui adresse point de plaintes ; il se contente de lui exagérer les dangers qu'elle court ; il voudrait l'effrayer par l'aspect des glaces dont elle est entourée. On voit que l'amant de Lycoris conserve encore l'espoir de la ramener, et cet espoir donne plus de délicatesse à ses expressions. Quelle grâce ingénieuse dans ces mots : *me sine sola vides*. Tu verras sans moi les frimas des Alpes, et les rives glacées du Rhin ; « tu les verras seule. » Il regrette qu'elle voie sans lui un spectacle effrayant ; elle n'aura personne auprès d'elle pour la rassurer. Au milieu des camps, elle restera seule, puisque Gallus n'y sera

pas. Cette idée est ingénieuse, et peint bien le délire du sentiment.

Gallus ne peut suivre Lycoris; il ne peut la défendre ni la rassurer; il ne peut que former des vœux pour elle, et ces vœux sont ceux de l'amour le plus vrai, le plus délicat, le plus généreux. Ils s'adressent à la fois à la tendresse et à l'amour-propre de Lycoris; ils sont pour elle une louange et une preuve de la passion la plus désintéressée et la plus sincère.

Properce a imité quelques traits de cette églogue dans sa huitième élégie, où il veut détourner Cynthie d'un voyage qu'elle voulait faire en Illyrie.

> Tune audire potes vesani murmura ponti?
>   Fortis et in durâ nave jacere potes?
> Tu pedibus teneris positas fulcire ruinas?
>   Tu potes insolitas, Cynthia, ferre nives? etc.

Ces vers sont inspirés par l'amour; mais Properce ne parle ni de la patrie ni de lui. Il finit par souhaiter des vents favorables à son infidèle; mais il ne témoigne point l'envie de la suivre. On ne peut douter au contraire que Gallus n'ait suivi Lycoris, s'il en eût été le maître. Properce s'arrête d'ailleurs trop long-temps sur la même idée; et, dans sa douleur, il ne peut se défendre de l'envie de montrer son esprit. Gallus est plus rapide, surtout plus naturel, et ses paroles sont comme un soupir qui

s'exhale malgré lui. Virgile ne l'emporte pas seulement sur Properce par le sentiment ; il l'emporte aussi pour l'harmonie. Les syllabes qu'il emploie montrent les aspérités de la glace ; on entend crier la neige et les frimas sous les pas de Lycoris.

8) PAGE 334, VERS 6.

Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus : crescent illæ ; crescetis, amores.

Voilà Gallus retombé dans ses rêveries. Il veut vivre et souffrir au milieu des animaux sauvages ; il veut graver son amour sur les jeunes arbres des forêts ; quel charme, quelle douceur dans ces mots : *crescent illæ, crescetis amores !* Segrais n'en donne qu'une idée imparfaite dans cette traduction :

En mille et mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres ;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour,
Hélas ! sans qu'elle y songe : ainsi croît mon amour.

Le dernier vers est heureux, le reste est froid, long, languissant ; l'effet admirable de *crescent illæ*, et *crescetis amores*, est perdu dans la paraphrase :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

Le Tasse a profité de l'idée de Virgile dans l'épisode d'Herminie, qui grave aussi son amour et le nom de Tancrède sur les arbres des forêts.

9) PAGE 334, VERS 7.

Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros; non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus :
Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire....

Je ne sais quelle sombre tristesse règne dans le premier vers. Il exprime l'idée de la plus profonde solitude. Bientôt le tableau s'anime, et les images de la chasse viennent se mêler à l'idée des nymphes taciturnes. Ne semble-t-il pas voir la forêt ceinte d'une meute de chiens dans ce long vers : *Frigora Parthenios*, *etc.* Quelle richesse d'harmonie dans le vers qui suit ! On croit entendre la marche bruyante de Gallus à travers les bois retentissants.

On verra dans ce passage tout le désordre d'une passion malheureuse qui s'agite et se tourmente, qui semble s'éteindre et se ranimer tour à tour, semblable à un flambeau exposé à tous les vents. Gallus se crée à la fois des consolations et des chagrins, des espérances et des inquiétudes ; son cœur voudrait s'échapper à lui-même, et il emporte partout avec lui le trait dont il est blessé. On

reconnaît, dans ce langage d'un amant passionné, celui de la malheureuse Phèdre :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'Ovide, dans son poëme intitulé: *Remedium amoris*, indique aux amants qui veulent se guérir de leur passion, tous les moyens qu'emploie le tendre Gallus; mais tous les moyens qu'il emploie, tous les projets qu'il forme sont inutiles.

D'un incurable amour remèdes impuissants.

L'amour ne se laisse point fléchir par les tourments qu'il cause ; cette réflexion amène par une transition heureuse, les derniers traits d'un admirable tableau.

10) PAGE 334, VERS 14.

Jam neque Hamadryades rursum nec carmina nobis
Ipsa placent; ipsæ, rursum concedite, silvæ:
Non illum nostri possunt mutare labores;
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ;
Nec si, cùm moriens altâ liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.
Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.

Tout ce tableau est frappant de vérité ; après les em-

portements de la rage, après les illusions du délire, viennent l'affaissement, le dégoût et le désespoir de guérir. Le poète rassemble à dessein tout ce qui plaisait à Gallus; la paix des forêts, le charme des vers, la société des nymphes. Les pronoms *ipsa, ipsæ*, montrent tout ce qu'il perd. Ce vers, *non illum nostri possunt mutare labores*, peint bien la lassitude qui naît du désespoir. Gallus se contente de désigner l'amour par le pronom *illum*; l'amour est l'objet de toutes ses pensées; il est toujours présent à son esprit; et, par le pronom *illum*, le poète semble le montrer à ses lecteurs. On voit l'Amour méprisant les plaintes de Gallus; on le voit versant les tourments et les dégoûts dans l'âme de ce malheureux amant, qui semble avoir donné à Racine l'idée de ces vers qu'il met dans la bouche d'Hippolyte.

Mon arc, mon javelot, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Les images d'un bonheur tranquille n'ont pu distraire Gallus; il imagine d'autres tourments, pour les opposer à ceux de l'amour; mais vain espoir! Les glaces de l'Ourse, les feux du Cancer, ne peuvent lui faire oublier sa passion. *Tout cède à l'amour*, dit-il, *cédons aussi à l'amour*. Il est impossible de donner à ce vers la chute harmonieuse qu'il a dans le latin. C'est le dernier soupir du

plus tendre des amants; l'écho semble répéter ce vers aux forêts attendries, et Lycoris dut sans doute en être touchée; mais l'histoire ne nous dit point qu'elle revint auprès de Gallus; un char attelé de lions eut sans doute plus de prix à ses yeux que les airs touchants de la flûte champêtre. Nous n'avons plus de Gallus ni de Virgile, mais on trouverait encore des Lycoris.

11) PAGE 334, VERS 22.

Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poëtam....

Le reste de l'églogue ramène insensiblement au début. Virgile la termine avec ordre, en rappelant l'affection qu'il porte à Gallus; il emploie de préférence les termes de la langue des bergers; il rentre tout à fait dans le genre bucolique, dont Gallus pouvait s'écarter.

Qu'on considere la conception, le plan, la conduite, l'ensemble ou les détails de cette églogue, on est frappé de sa perfection. On ne sait qu'y admirer davantage, ou des ressources de l'art, ou des heureux élans de la nature. L'idylle de Théocrite sur la mort de Daphnis n'est qu'une chanson pastorale. Celle-ci est un poëme achevé dans toutes ses parties. Nous avons fait remarquer avec quelle adresse Virgile sait préparer la scène, intéresser les spectateurs, et soutenir l'attention. Il peint l'amour dans tous ses progrès et ses nuances, avec ses craintes,

ses espérances, ses illusions; il n'oublie rien de ce qu'il doit dire, et ses développements ne dégénèrent jamais en longueur; dans le désordre apparent des idées, l'enchaînement des parties s'y fait toujours remarquer; dans le délire de la passion, l'expression est juste, et la construction claire. Dans les détails les plus communs, il se montre noble; dans les images élevées, il est simple, varié, rapide, sans être diffus et obscur. Cette dixième églogue est peut-être la plus parfaite, et sans doute la plus difficile à traduire. Les mouvements brusques, qui ne sont point dans le caractère de notre langue, les images que Virgile ne fait souvent qu'indiquer, et qu'il faut développer pour les faire sentir, rendent la tâche du traducteur plus difficile. Mais nous ne craignons point de dire que le poète français a vaincu heureusement le plus grand nombre des difficultés; et, s'il n'a pas conservé dans cette églogue, comme dans les autres, la précision de son modèle, on y retrouvera toute la délicatesse des sentiments qu'a peints Virgile, et les lecteurs se plairont sans doute à voir dans sa traduction, comme dans l'églogue latine, l'amitié prêtant sa plus tendre éloquence à l'amour.

FIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez les mêmes libraires.

JARDINS (les) ou L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES, poëme en 4 chants, par J. DELILLE. — Nouvelle édition considérablement augmentée.

In-18. papier fin grand-raisin, 4 fig.	3 fr.	50
——— vélin, cart., 4 fig	8	»
In-8°. papier fin gr.-raisin, fig.	4	»
——— vélin, cart. fig.	9	»
In-4°. papier vélin grand-jésus. (Sous presse.)		

HOMME DES CHAMPS (l') ou LES GÉORGIQUES FRANÇAISES, poëme en 4 chants, par J. DELILLE, avec notes et variantes.

In-18. papier fin gr.-raisin, 2 fig.	3 f.	70
——— Le même, 5 fig.	4	70
———vélin, cart., 8 fig.	12	70
In-8°. papier fin grand-raisin, 3 fig	7	50
——— vélin, cart., 3 fig.	18	»
——— Le même, 13 fig.	24	»
In-4°. pap. vél. grand-jesus.cart. 5 fig.	53	»
———Le même sat. et cart., fig. av. la let.	77	»

DITHYRAMBE SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME; suivi du PASSAGE DU SAINT-GOTHARD, poëme traduit de l'anglais de Mme. la duchesse de DEVONSHIRE, par J. DELILLE.

In-18. papier fin grand-raisin, avec figure	1 f.	50 c.
——— vélin superfin, br. en cart., avec fig.	5	»
——— Le même, satiné et cart., fig. av. la let.	7	»
In-12. papier commun, sans figure.	1	»
——— fin grand-raisin, avec fig.	1	50
——— vélin superfin, br. en cart., avec fig.	5	»
———Le même, sat. et cart., fig. avant la let.	7	»
In-8°. papier commun, sans figure.	1	50
——— fin grand-raisin, avec fig.	2	50
——— vélin superfin, br. en cart, avec fig	7	»
———Le même, sat. et cart., fig avant la let.	9	»
In-4° (Il est réuni a la *Pitié* in-4. vélin.)		

1

LA PITIÉ, poëme en 4 chants, par J. DELILLE.

In-18. papier fin grand-raisin, 1 fig. . . . . . 2 f. 50 c.
——Le même, 4 fig. 3 50
——vélin superfin, br. en carton, 4 fig. 8 »
——Le même, sat., cart., fig. av. la let. 10 »
In-12. papier fin gr.-raisin, 2 fig. . . . . . 4 »
——vélin superfin, br. en cart., 2 fig. 10 »
—— Le même, sat. et cart., fig. av. la let. 12 »
In-8°. papier fin grand raisin, 4 fig. . . 6 »
——vélin superfin, br. en cart., 6 fig. . 15 »
——Le même, sat. et cart. fig. av. la let. 18 »
In-4°. Papier commun jésus, sans fig. . . . . 15 »
——grand-jésus, vélin superfin, (précédé du *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*) orné de 6 fig., br. en cart.. . 60 f. »
—— Le même, fig. av. la lettre, sat. et cart. . 72 »

POÉSIES FUGITIVES de J. DELILLE, nouv. édition considérablement augmentée; précédée d'une notice historique sur l'auteur, et ornée de son portrait.

In-18. papier fin grand-raisin, fig. . . . . . 3 fr.
—— vélin superfin, br. en cart. avec le portrait de l'auteur, parfaitement ressemblant, et gravé par M. SAINT-AUBIN . 8 »
—— Le même, sat. et cart. avec portrait avant la lettre . . . . 9 »
In-8°. papier fin grand-raisin, fig. . . . . . 5 »
—— vélin superfin, br. en cart., fig. . 10 »
Le même, sat. et cart. fig. avant la let. . . 12 »

GÉORGIQUES DE VIRGILE (les), traduites en vers français par J. DELILLE; avec notes et variantes.

In-18. papier grand-raisin, 5 fig. . . . . . . 3 fr. 50
—— Vélin, cart. fig. 8
In-8. papier fin grand-raisin, fig. 9
—— Vélin, cart. fig. 21

L'ÉNÉIDE, traduite en vers français par J. DELILLE, avec des remarques sur les beautés du texte.

In-18, avec le texte, 4 gros vol.

Papier fin grand-raisin, avec 4 fig.. . . . . 14 fr.
—— vélin superfin, br. en cart., 4 fig. 34
——Le même, sat. et cart., fig. avant la lettre . . . 41
Papier com. carré, sans fig. (a l'usage des écoles) . 7

In-12, sans texte, 2 vol.

Papier fin grand raisin, 4 fig. 24
—— vélin superfin, br. en cart., 4 fig. 54

In-4°., avec le texte, 4 gros vol.

Papier commun jésus, sans fig. 60
—— vélin grand-jésus superfin, cart., 4 fig. . . . 240
—— **Le même**, sat. et cart, orné de 16 fig. av. la lett. 360

LES BUCOLIQUES en vers français, précédées de la vie du poète latin, et accompagnées de Remarques sur les beautés du texte, pour compléter la traduction poétique des *OEuvres de Virgile.*

In-18, papier fin grand raisin, figure.	3 fr.	50
——— vélin superfin, br. en cart. fig. . .	7	
——— Le même, sat. et cart., fig. av. la let.	8	
In-8°. papier fin grand raisin, 5 figures.	6	
——— vélin superfin, br. en cart. 10 fig.	14	
——— Le même, sat. et cart. 10 fig. av. la l.	18	
In-4°. papier commun jésus sans figures. . . .	15	
——— grand jésus vélin superfin, br. en cart. 10 fig. et 10 culs-de-lampes. .	84	
Le même, satiné et cart., avec 17 fig. avant la let. et 10 culs-de-lampes. .	100	

LE PARADIS PERDU DE MILTON, traduit en vers fr. par J. DELILLE, avec les remarques d'Addisson.

In-18, sans le texte, 3 vol.

Papier fin grand-raisin, avec 3 figures	10 fr.
——— vélin superfin, br. en cart. 3 fig.	24
——— Le même, sat. et cart. fig. avant la lettre. . .	30
——— Carré commun, sans fig.	5

In-8°. avec le texte, 3 vol.

Papier fin grand-raisin, 3 fig.	21
——— vélin superfin, br. en cart. 3 fig.	42
——— Le même, sat. et cart. fig. avant la lettre. . .	48

In-4°. avec le texte, 3 vol.

Papier commun jésus sans fig.	48
——— vélin superfin, br. en cart. 3 fig.	200
——— Le même sat. et cart. fig. avant la lettre . .	250

L'IMAGINATION, poëme en VIII chants, par J. DELILLE, accompagné de notes historiques et littéraires. — Deux volumes.

In-18. papier fin grand raisin, 2 figures. . . .	7 fr.
——— vélin superfin, br. en cart., 4 fig.	16
——— Le même, sat et cart. 4 fig. av. la let.	20
In-8°. papier fin grand raisin, 2 figures. . . .	12
——— vélin superfin, br. en cart., 2 fig. .	28
——— Le même, sat. et cart. 6 fig. av. la let.	36
In-4°. Papier commun Jésus sans figures. . . .	30
——— grand jésus vél. sup. br. en cart. 2 fig.	120
——— Le même, sat. et cart. 4 fig. av. la let.	150

SOUS PRESSE.

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE, poëme en 8 chants, par J. DELILLE, dans les mêmes formats que ses autres ouvrages.

NAVIGATION (La), poëme en 6 chants, par J. Esménard. — Nouvelle édition en un seul volume, où les 8 chants de la 1re. édition en 2 vol. sont réduits en six chants. — Vol. in-8°. pap. fin, 2 fig. Prix : 6 fr. Le même pap. vélin superfin, 14 fr.

PRINTEMPS D'UN PROSCRIT (Le), poëme en trois chants, précédé d'une Dissertation sur l'origine et le caractère distinctif de la poésie descriptive, et suivi de plusieurs lettres sur la Pitié, adressées à M Delille par M. Michaud. — Quatrième édition, considérablement augmentée, pet. *in*-8. papier vélin, cart., fig. Prix : 6 fr.

GASTRONOMIE (La), ou *l'Homme des Champs à table*, poëme didactique en 4 chants, par J. Berchoux; suivi des Poésies fugitives de l auteur. — QUATRIÈME ÉDITION, revue, corrigée et augmentée. — Vol. in-18 de 266 pages, orné de jolies figures dessinées par MM. Myris et Monciau.

Papier carré de Limoges, 1 fig. . . .	1 fr. 80 c.
——— Grand raisin fin, 4 fig. . . .	3 50
——— Vélin superfin, cart. 4 fig. . .	6
——— Le même sat. et cart. 4 fig. avant la lettre.	8

ADRIENNES (les), nouvelles en vers, par un officier au corps imp. du G.... — Vol. in-18, pap. grand-raisin fin. Prix : 2 fr. 50 c. Papier vélin, 6 fr.

Egayer la pensée par des tableaux simples et naïfs puisés dans la nature, tel a été le but de l'auteur de ces contes dont nous donnons au public une édition soignée. Si l'on n'y reconnaît pas la touche du grand et inimitable Lafontaine, peut-être trouvera-t-on du moins qu'on ne s'y est pas écarté des traces de quelques heureux imitateurs.

Extrait du décret *du 19 juillet 1793, concernant les contrefacteurs et débitants d'éditions contrefaites.*

III. Les officiers de paix, juges de paix ou commissaires de police, seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres et dessinateurs, et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées sans la permission formelle ou par écrit des auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Édition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

